

PAGES CAPITALES

TRANSCRIPTION LITTÉRALE DES TEXTES ORIGINAUX

Par le D^r J.-C. MARDRUS

LA GENÈSE

RUTH ET BOOZ

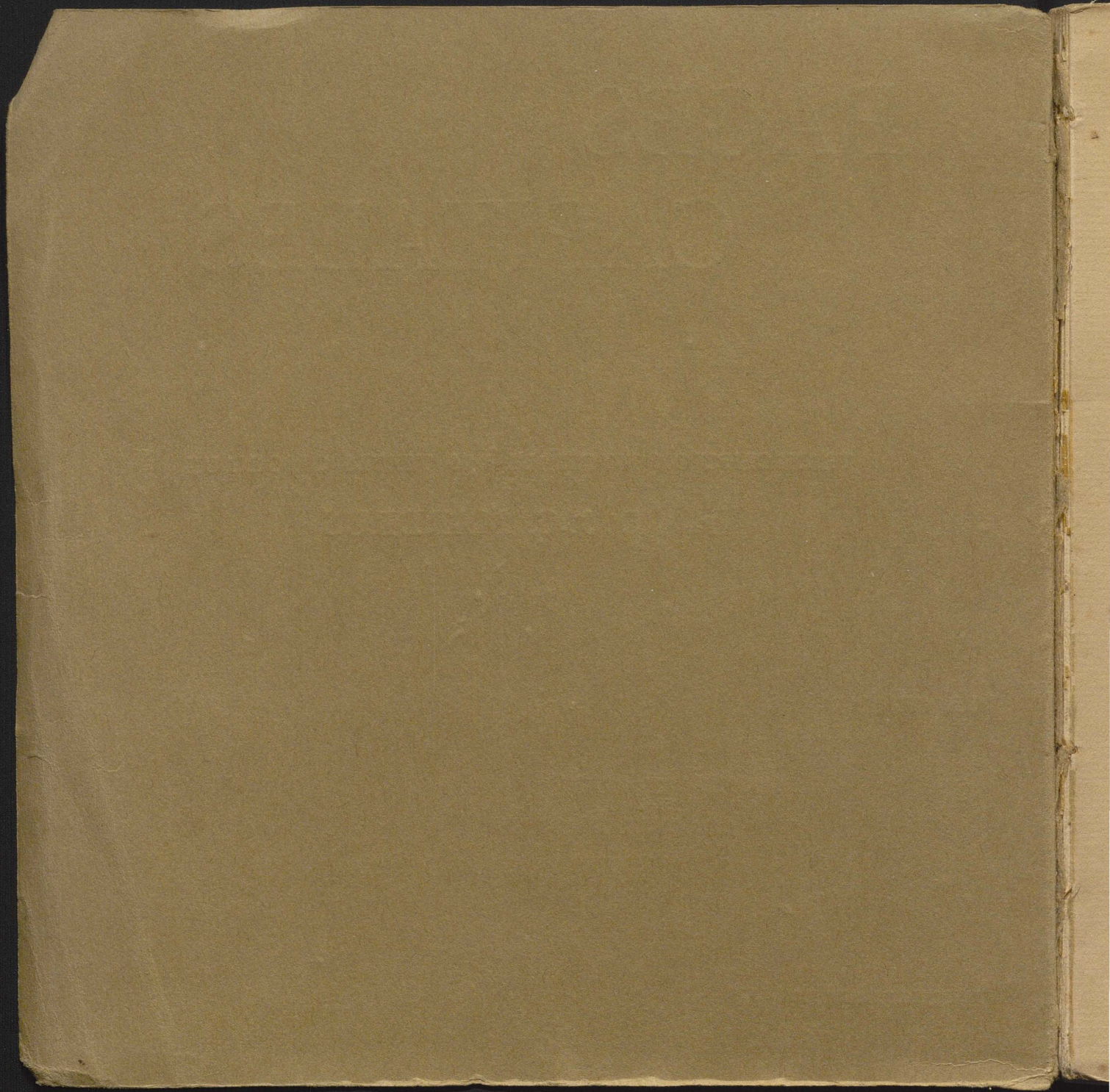
LE LIVRE DES ROIS

LE LIVRE D'ESTHER

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

LA DJANNA

FASQUELLE ÉDITEURS

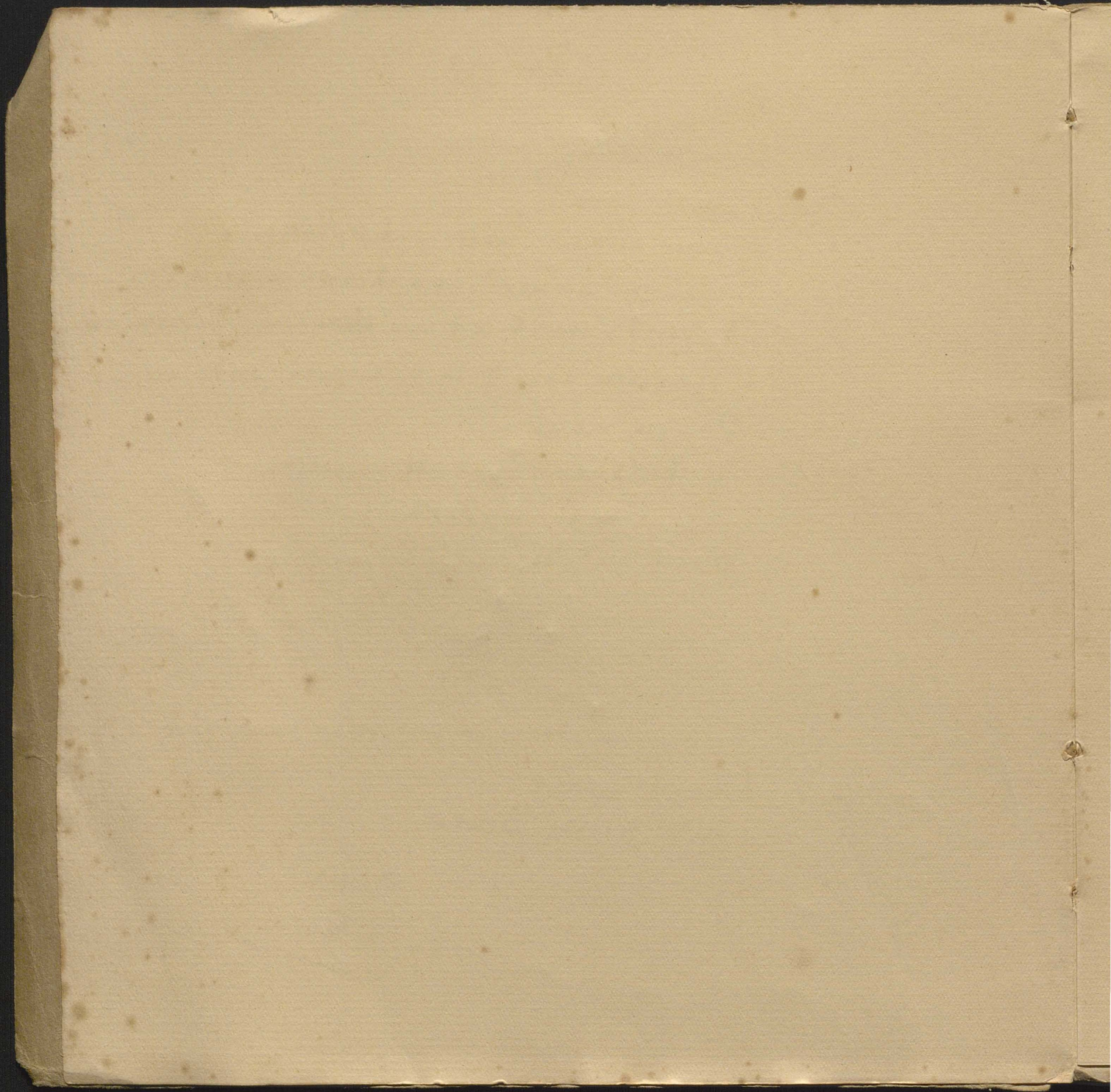


" O mon cœur,
O mon cœur
O doué de deux ailes chimériques,
O Toi qui es moi, quand moi je suis Toi, ...
Et dont l'esprit est un Magasin d'aromates,
O Gardien secret de l'Empire Intérieur,
O mon cœur,
Je te salue avec attendrissement,
avec modestie;
Voici qu'aujourd'hui 55

Exemplaire de ceux que mon cœur aime :

{ Henri Bosco
{ Mme Henri Bosco

Leur
Gâce



PAGES CAPITALES

FASQUELLE ÉDITEURS, 11, Rue de Grenelle, PARIS, 7^e.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Livre des Mille Nuits et une Nuit. *Traduction littérale et complète du texte arabe.*

Édition illustrée par le fac-similé en couleurs des miniatures et des encadrements qui ornent les manuscrits et les originaux persans et hindous.

Huit magnifiques volumes sous reliure de style. 1.200 fr.

Édition en 16 volumes in-8^o carré à 20 fr. chaque volume.

La Reine de Saba, *selon le texte et la traduction du D^r J.-C. MARDRUS.*

Un volume in-16 raisin 12 fr.

Le Cantique des Cantiques. — *Transcription littérale des textes sémitiques.*

Un petit volume, sous un triple écriin, présenté à la manière des livres de l'Orient ancien. *Épuisé.*

Le Koran, qui est la guidance et le différenciateur. — *Traduction littérale et complète des sourates essentielles.*

Un volume in-8^o 20 fr.

L'Adolescente Sucre d'Amour. *Grand récit inédit d'Orient.*

Un vol. in-16 12 fr.

Quelques-uns des récits contenus dans ces *Pages Capitales* ont été réalisés, par le peintre-graveur Fr. Louis Schmied, en édition de haute bibliophilie, dont le tirage, par souscription et très limité, est entièrement épuisé.

BHB
2440

D^r J.-C. MARDRUS

PAGES CAPITALES

LA GENÈSE — RUTH ET BOOZ
LE LIVRE DES ROIS — LE LIVRE D'ESTHER
LE CANTIQUE DES CANTIQUES
LA DJANNA

Transcription littérale des textes originaux.



PARIS
FASQUELLE ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

40 exemplaires sur papier impérial du Japon numérotés.

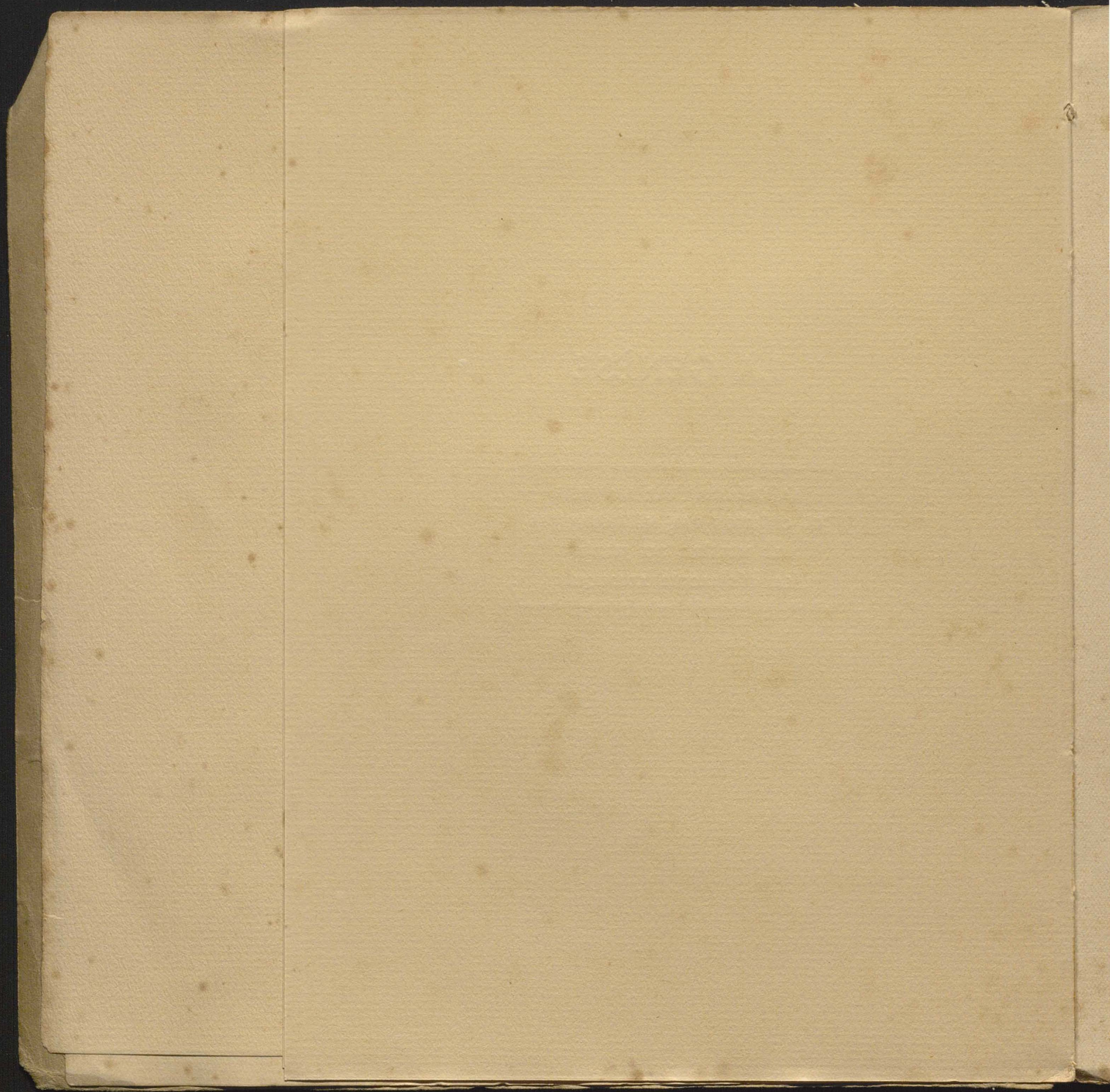
Tous droits réservés.

Copyright 1931, by FASQUELLE ÉDITEURS

29.415-209-A

LA GENÈSE

LA CRÉATION PAR LE VERBE
LA CRÉATION PAR MÉTAMORPHOSE
LE MYSTÈRE DU JARDIN
LA GÉNÉALOGIE ADAMIQUE



LA CRÉATION PAR LE VERBE

Au commencement, Il créa, Lui, les altitudes et la terre.

Or elle était, la terre, cataclysme et désert. Et, au-dessus du visage de l'abîme, était la ténèbre. Mais le souffle de Lui frémissait au-dessus de la face des eaux.

Lors, il dit, le Souffle :

« Qu'elle soit, la lumière. »

Et elle fut, la lumière.

Et Il vit, Lui, que la lumière était belle.

C'est pourquoi Il sépara, Lui, la lumière d'avec la ténèbre. Et Il nomma, Lui, la lumière : Jour; et la ténèbre il la nomma : Nuit.

Et ce fut un soir, et ce fut un matin.

Et tel fut le jour le premier.

*
* *

Ensuite, Il dit, Lui :

« Qu'il soit, l'espace. Qu'il soit au milieu des élé-

ments. Et qu'il y ait un séparateur entre éléments et éléments. »

Lors, Il déploya, Lui, l'immensité.

Et Il mit un intervalle entre les éléments de dessous l'espace et les éléments de dessus l'espace.

Et il en fut ainsi. Et Il nomma, Lui, l'espace, le nommant Ciel.

Et ce fut un soir et ce fut un matin.

Et tel fut le jour le deuxième.

*
* *

Puis Il dit, Lui :

« Qu'elles se rassemblent les eaux. Qu'elles soient au-dessous du ciel, vers un lieu unanime. Et qu'apparaisse le sol sec à nu. »

Et il en fut ainsi.

Et Lui, Il nomma Terre le sol sec mis à nu. Et l'assemblée des eaux Il la nomma Océans.

Et Il vitcela, Lui, et que c'était beau.

Lors, Il dit, Lui :

« Qu'elle laisse germer en elle, la terre, herbes vertes et verdure grainière, et arbres doués de fruits, ceux producteurs de fruits, de leur nature, et ceux ayant leurs graines en eux : tout cela sur la terre. »

Et il en fut ainsi.

Et elle laissa germer en elle, la terre, herbes et verdure grainière, s'égrenant en graines de leur race, et arbres producteurs de fruits, de leur nature, et ceux ayant en eux graines de leur race.

Et Il vit cela, Lui, et que c'était beau.

Et ce fut un soir, et ce fut un matin.

Et tel fut le jour le troisième.

*
* *

Et Il dit, Lui :

« Qu'il y ait des luminaires dans l'immensité du ciel. Cela pour différencier le jour d'avec la nuit, et afin que ces luminaires soient des signes pour les temps, pour les journées, pour les années, et qu'ils soient des flambeaux dans l'immensité du ciel, pour illuminer la terre. »

Et il en fut ainsi.

Lors, Il façonna, Lui, les deux luminaires, les grands ; le luminaire le plus grand pour régner sur le jour ; et le luminaire le plus petit pour régner sur la nuit.

Et les étoiles aussi, Il les fit, Lui ; et Il les situa dans l'immensité du ciel, pour l'illumination de la terre, afin de régner sur le jour et sur la nuit, et différencier la lumière d'avec l'obscurité.

Et Il vit cela, Lui, et que c'était beau.

Et ce fut un soir, et ce fut un matin.
Et tel fut le jour le quatrième.

*
* *

Et Il dit, Lui :

« Qu'avec abondance, du dedans des eaux, sortent des entités doués d'âmes vivantes.

« Et que s'envolent les volants-oiseaux, au-dessus de la terre, contre la face sublime du ciel. »

Lors, Il créa, Lui, les mastodontes, les énormes.

Et il fit, doués d'âmes vivantes, les quadrupèdes vomis par les eaux, chacun d'eux selon sa race, et tout volant-oiseau doué d'ailes, chacun selon sa race.

Et Il vit tout cela, Lui, et que c'était beau.

C'est pourquoi Il bénit, Lui, ces entités disant :

« Fructifiez et multipliez. Et remplissez de vous les eaux dans les océans. Et que se multiplient les volants-oiseaux sur la terre. »

Et ce fut un soir, et ce fut un matin.

Et tel fut le jour le cinquième.

*
* *

Et Il dit, Lui :

« Qu'elle laisse jaillir d'elle, la terre, tous les doués

d'âme vivante, selon leur race, et les non-doués de parole, et les rampants par reptation, et les bêtes sauvages terrées, chacun d'eux selon sa race. »

Et il en fut ainsi.

Et Il modela, Lui, les bêtes sauvages de la terre, chacune selon sa race; et les non-parlants, chacun selon sa race; et les rampants de la reptilité, sur la terre, chacun selon sa race.

Et Il vit cela, Lui, et que c'était beau.

Alors Il dit, Lui :

« Façonnons maintenant l'Être Humain. Qu'il soit à notre image, selon notre ressemblance. Et qu'il domine, l'Être Humain, sur les habitants des profondeurs, sur le volant-oiseau du ciel, sur les non-parlants de la terre, et sur toutes les bêtes qui rampent par reptation sur la face de la terre. »

Et Il créa, ainsi, Lui, l'Être Humain.

A son image, Il le fit. A l'image de Lui Il le modela. Mâle-Femelle Il le créa.

« Fructifiez et multipliez. Et remplissez de vous la terre, et rendez-la soumise. Et dominez sur les habitants profonds de la mer, sur le volant-oiseau du ciel, et sur tout animal marcheur sonore sur la terre. »

Puis Il dit, Lui :

« Moi, je vous donne toute verdure grainière s'égrenant en graines, sur la face de la terre entière, et tous arbres ayant fruits en eux, et arbres grainiers s'égrenant en graines. Tout cela pour vous, en nourriture.

« Et à tout être animé de la terre, à tout volant-oiseau du ciel, à tout être se mouvant par mouvement sur la terre, et contenant une âme vivante, Moi, je donne la tendre verdure verte, en nourriture. »

Et il en fut ainsi.

Lors, Il contempla, Lui, tout ce qu'Il fit. Et, voici :
Cela était beau extrêmement.

Et ce fut un soir, et ce fut un matin.

Et tel fut le jour le sixième.

*
* *

Ainsi furent menés à leur perfection les cieux et la terre, et leurs troupes unanimes.

Et Il se libéra, Lui, en le jour le septième, de son œuvre qu'Il avait œuvrée.

Et Il se reposa en le jour le septième de l'œuvre unanime qu'il avait œuvrée.

C'est pourquoi Il bénit, Lui, le jour le septième, et Il le sanctifia.

Car, en vérité, c'est en ce jour-là qu'Il se reposa de son œuvre unanime, l'œuvre dont Il était, Lui, l'auteur par création.

Et telle fut la Genèse Première des cieux et de la terre, lorsqu'ils furent créés.

LA CRÉATION PAR MÉTAMORPHOSE

Le jour où le Rabb-le Dieu façonna la terre et les cieux, point encore il n'y avait sur la terre, en fait d'arbres de prairie, un seul.

Et les herbes de prairie point ne germaient encore. Car le Rabb-le Dieu n'avait pas encore fait pleuvoir sur la terre.

Et nul être humain n'était pour travailler la terre.

Mais il y avait une buée qui montait de la terre, et qui désaltérait toute la face de la terre.

Lors, le Rabb-le Dieu pétrit, au moyen de la poussière de la terre, un Adam-Peau Brune.

Puis Il souffla dans sa narine un souffle de vie.

Et cet Adam-Peau Brune devint une âme vivante.

* * *

Et Il planta, le Rabb-le Dieu, un féérique jardin-Djanna, dans le séjour des délices *Eden*, du côté de

l'Orient. Et, là même, Il plaça Adam-Peau Brune, celui-là qu'Il avait pétri.

Et Il fit croître, le Rabb-le Dieu, de dedans la terre, toutes les sortes d'arbres, enchanteurs pour le regard, désirables pour le goût.

Et l'Arbre de Vie était là, au milieu du Féérique-Jardin.

Et, avec lui, il y avait l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal.

Et un fleuve était là qui naissait du Séjour-Eden, et désaltérait le Féérique-Jardin.

Et, à sa sortie d'Eden, il se branchait et devenait quatre bras de courant.

Le nom du premier bras est Sihoun : c'est lui qui encercle la totalité de la contrée de Hawila, mère de l'or. (Sachez que l'or de cette contrée est d'excellent aloi. Et c'est aussi, dans cette contrée, que se trouve le Bdellion odorant et la gemme Onyx.)

Et le nom du second bras est Djihoun : c'est lui qui encercle la totalité du pays de Kousch.

Et le nom du troisième bras est Id-Diglat-le Tigre : c'est lui qui coule à l'orient d'Asshour.

Quant au quatrième bras, c'est le fleuve Al-Phôratt-Euphrate.

* * *

Or le Rabb-le Dieu prit Adam, et le mit dans le Féérique-Jardin Eden, à seule fin qu'il le cultivât et en fût le gardien.

Puis Il donna un ordre, le Rabb-le Dieu, à Adam, lui disant : « De tous les arbres du Féérique-Jardin tu mangeras mangeant. Mais l'arbre de la Connaissance de Bien et du Mal point tu ne mangeras de lui. Car, toi, le jour où tu mangeras de lui, par mort tu mourras. »

Après quoi, Il dit à Lui-même, le Rabb-le Dieu :
« Il n'est guère opportun de laisser seul Adam. Je vais modeler à son intention, en fait de compagnon, quelqu'un à sa ressemblance. »

Et d'abord Il pétrit, le Rabb-le Dieu, avec de la terre, tous les animaux de la prairie, et tous les volants-oiseaux du ciel. Et Il les mit en présence d'Adam, pour voir comment Adam les nommerait, et pour que chaque être doué d'âme vivante eût le nom dont le nommerait Adam.

Or Adam nomma par leurs noms tous les non-parlants, et les volants-oiseaux du ciel, et l'assemblée des animaux de la prairie.

Mais pour sa propre âme, Adam, point il ne trouva

de compagnon à sa propre ressemblance, et qu'il pût nommer.

* * *

Lors, le Rabb-le Dieu fit tomber une léthargie sur Adam, qui s'endormit.

Et aussitôt le Rabb-le Dieu arracha d'Adam un côté de son corps.

Puis Il remplit la place vide avec de la chair.

Après quoi, Il façonna, le Rabb-le Dieu, ce côté qu'Il avait arraché d'Adam, et le modela en forme de femme-Mara.

Et Il présenta cette femme-Mara à Adam-Peau Brune

Et Adam s'écria : « En vérité, cela, cette fois, c'est quelque chose qui m'est semblable, fait avec des os d'entre mes os, avec un côté de chair de ma chair... Moi, je nommerai cela une humaine-Mara, car elle sort d'un humain-Mar. »

Or c'est à cause de cette origine, que l'homme déserte son père et sa mère pour se fondre avec sa femme, et reconstituer ainsi l'être un.

Or Adam-Peau Brune et sa femme Eve-la Vie étaient uniment nus. Mais de cela, eux deux, ils n'éprouvaient aucune honte.

LE MYSTÈRE DU JARDIN

Or il y avait, dans le Féérique-Jardin Djanna, la Serpentine-Guivre.

Et c'était l'être le plus astucieux entre tous les doués-d'âme de la prairie, ceux qu'avait façonnés le Rabb-le Dieu

Et donc la Serpentine-Guivre dit à la femme :

« Est-ce bien vrai qu'Il a dit, le Rabb-le Dieu :
« Vous autres deux, je vous interdis de manger des arbres de la Djanna? »

Et la femme répondit à la Serpentine-Guivre :

« Voici. De tous les arbres de cette Féérique-Djanna nous mangeons, excepté des fruits de cet arbre-ci qui est au milieu de la Djanna. Car Il nous a dit, Le Rabb-le Dieu : « Point ne mangez de cet arbre-là, ni ne le touchez. Sinon vous mourrez. »

Lors, elle dit à la femme, la Serpentine-Guivre :

« Que non. Point vous ne mourrez. Au contraire.

Le Rabb sait bien, Lui, que le jour où vous deux mangerez de cet arbre, ils s'ouvriront à la lumière les yeux de votre intelligence; et vous deviendrez comme Lui-même, connaisseurs du Bien et du Mal. »

Dès lors, la femme réfléchit.

Et elle pensa que l'arbre de la Connaissance devait être excellent pour le goût, indubitablement, et une merveille d'arbre pour les yeux, un enchantement pour le regard, et doué, en outre, de la vertu d'infuser l'intelligence à son mangeur.

Et c'est pourquoi elle cueillit un fruit d'entre les fruits de l'Arbre de la Connaissance. Et elle en mangea.

Puis elle donna de ce fruit à son homme lequel était avec elle. Et il en mangea.

Et, aussitôt, ils s'ouvrirent à la lumière, les yeux de leur intelligence. Et tout se désoculta à leur regard.

Et ils s'aperçurent aussi qu'ils étaient nus.

Lors ils cueillirent des feuilles à un figuier, et façonnèrent un voile à leurs propres âmes.

*
* *

Mais voici. Ils entendirent au loin la Voix Haute, celle du Rabb-le Dieu, lequel s'en venait, marcheur avec

rumeur, à travers le jardin. Et cela à l'heure où, dans les arbres du soir, souffle en expirant la brise de la journée.

Et Adam et sa femme se terrèrent, loin du visage du Rabb-le Dieu, au milieu des arbres de la Djanna.

Lors, la voix haute du Rabb-le Dieu appela Adam par appel, lui criant : « Où es-tu ? »

Et l'homme répondit : « J'ai entendu ta voix dans le jardin, et j'ai eu honte, car je suis nu. Et je me suis caché. »

Et le Rabb dit : « Mais qui donc t'a renseigné, comme quoi tu es nu ? Aurais-tu mangé de l'arbre auquel je t'avais interdit de toucher ? »

L'homme dit : « La femme, la *Mara*, celle que tu as installée près de moi, c'est elle qui m'a donné de l'arbre. Et, moi, j'ai mangé. »

Lors, Il dit à la femme, le Rabb-le Dieu :

« Qu'est-ce que tu as fait là ? »

La femme répondit : « La Serpentine-Guivre... C'est elle qui m'a séduite, moi. Et moi, j'ai mangé. »

Et le Rabb-le Dieu dit à la Serpentine-Guivre :

« Ainsi. Cela, tu l'as commis.

« Eh bien, Maudite à jamais sois-tu, entre les doués

d'âme unanimes, et entre tous les ensauvagés de la prairie. Sur ton ventre tu serpenteras, et poussière de terre tu mangeras, tout le long des jours que tu vivras.

« Et je mettrai une hostilité entre toi et entre la femme, et entre ta progéniture et sa progéniture; et elle offensera ta tête, et tu offenseras son talon. »

Puis Il dit à la femme :

« Par multitude se multiplieront tes souffrances de grossesse. Et dans la douleur tu enfanteras tes enfants. Et vers ton homme montera ton désir. Mais, lui, point il ne cessera de noircir ta vie. »

Ensuite, Il dit à Adam :

« Toi, puisque tu écoutas le dire de ta femme, et que tu mangeas de cet arbre que je t'avais interdit, et au sujet duquel je t'avais dit : « ne mange pas de lui » eh bien, maudite soit la terre à cause de toi ! Au prix de fatigues considérables tu mangeras, durant la longueur des jours que tu vivras. Epines et chardons la terre fera germer pour toi; et l'herbe des champs tu mangeras. A la sueur de ton visage ton pain tu gagneras. Et vers la terre ton retour sera, là même d'où tu fus tiré autrefois. Car tu es poussière, toi, et vers la poussière tu retourneras. »

* *
*

Or Adam nomma sa femme, la nommant *Eve-Hawwa*-Donneuse-de-vie, parce qu'elle est la mère de tous les doués de vie.

Et le Rabb-le Dieu façonna pour Adam et sa femme des tuniques de peau, et Il les en vêtit.

— Ensuite le Rabb-le Dieu dit à Lui-même : « Le voilà bien, l'être humain. En vérité, il est devenu comme s'il ne faisait plus qu'un avec Nous. Le voici connaisseur du bien et du mal. Et qui sait ! Peut-être étendra-t-il la main, et prendra-t-il aussi un fruit de l'Arbre de Vie. Et s'il le mange, il vivra jusqu'à l'éternité... »

A cette pensée, le Rabb-le Dieu empoigna Adam. Et Il le sortit de la féérique-Djanna Edénienne.

Et, l'ayant destiné à gratter la terre d'où il avait été extrait, Il expulsa de la sorte cet être humain.

Après quoi, Il mit en sentinelle, à l'orient d'Eden, les chérubins *Karoubim*.

Et Il mit aussi un glaive de feu, là, sans cesse tournoyant.

Cela pour garder le chemin de l'Arbre de vie.

LA GÉNÉALOGIE ADAMIQUE

Voici le Livre des Généalogies adamiques :

Le jour où Il créa, Lui, l'être humain, Il le modela à la ressemblance de Lui : Mâle-Femelle Il le créa.

Et Il le bénit, et le nomma Adam-Peau Brune, le jour même où il fut créé.

*
* *

Et il vécut, Adam, cent trente années, puis enfanta un enfant à sa ressemblance, parfaitement à son image, et le nomma : Schèth-le Remplaçant.

Et les jours d'Adam, après qu'il eut enfanté Schèth, furent huit centaines d'années. Et il enfanta encore fils et filles.

Et, en tout, ils furent, les jours d'Adam, ceux qu'il vécut, lui vivant, neuf centaines et trente années. Puis il mourut.

Et il vécut, Schèth-le Remplaçant, cent et cinq années, et enfanta Anousch-le Bouillant.

Et il vécut encore, Schèth, après avoir enfanté Anousch, huit centaines et sept années; et il enfanta d'autres fils et filles.

Ainsi, ils furent, en tout, les jours de Schèth, neuf centaines plus deux et dix années. Puis il mourut.

Et il vécut, Anousch-le Bouillant, nonante années, et enfanta Kinan-le Florissant.

Et il vécut encore, Anousch, après avoir enfanté Kinan, huit centaines plus cinq et dix années; et il enfanta d'autres fils et filles.

Ainsi, ils furent, en tout, les jours d'Anousch neuf centaines et cinq années. Puis il mourut.

Et il vécut, Kinan-le Florissant, septante années et enfanta Mahlaliél-le Charme-du Dieu El.

Et il vécut encore Kinan, après avoir enfanté Mahlaliél, huit centaines et quarante années; et il enfanta d'autres fils et filles.

Ainsi, ils furent, en tout, les jours de Kinan, neuf centaines et dix années. Puis il mourut.

Et il vécut, Mahlaliél-le Charme-du Dieu El, cinq plus soixante années, et enfanta Iarad-Stupéfaction.

Et il vécut encore, Mahlaliél, après avoir enfanté

Iarad, huit centaines plus nonante et trente années; et il enfanta d'autres fils et filles.

Ainsi, ils furent, en tout, les jours de Mahlaliél, huit centaines plus cinq et nonante années. Puis il mourut.

Et il vécut, Iarad-Stupéfaction, cent plus deux et soixante années, et enfanta Akhnoukh-Énoch Nasillement.

Et il vécut encore, Iarad, après avoir enfanté Le Nasillard, huit centaines d'années; et il enfanta d'autres fils et filles.

Ainsi, ils furent, en tout, les jours de Iarad, neuf centaines plus deux et soixante années. Puis il mourut.

Et il vécut, Akhnoukh-Nasillement, cinq plus soixante années et enfanta Matouschalah-le Dénudé (Mathusalem).

Et Akhnoukh est celui qui marcha dans le Sentier de Lui, après avoir enfanté Matouschalah-Mathusalem. Et il marcha dans le Sentier durant trois centaines d'années. Et il enfanta d'autres fils et filles.

Ainsi, ils furent, en tout, les jours d'Akhnoukh, trois centaines plus cinq et soixante années.

Après quoi, il s'enfonça, Akhnoukh, dans le Sentier de Lui, et l'on perdit ses traces. Car Lui, Il l'avait ravi.

Et il vécut, Matouschalah-Mathusalem-le Dénudé, cent plus sept et quatre-vingts années, et enfanta Lamak-Beaume des Yeux.

Et il vécut encore, Matouschalah, après avoir enfanté Lamak, sept centaines plus deux et quatre-vingts années; et il enfanta d'autres fils et filles.

Ainsi, ils furent, en tout, les jours de Matouschalah, neuf centaines plus neuf et soixante années. Puis il mourut.

Et il vécut, Lamak-Beaume des Yeux, cent plus deux et quatre-vingts années, et il enfanta un fils; et, ce fils, il le nomma de son nom : Noé-Nouh-le Reposoir.

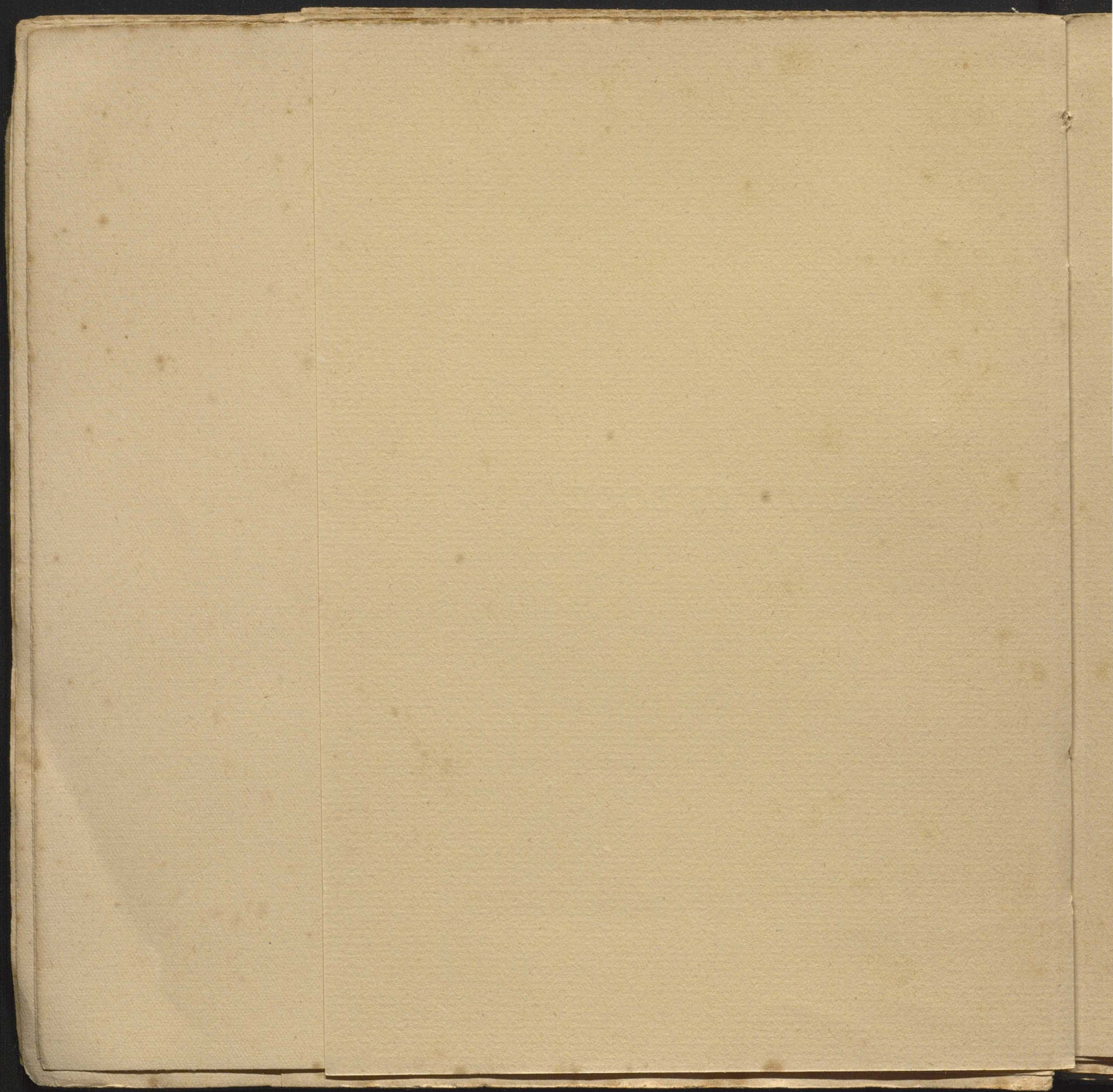
Et il expliqua ce nom, disant : « Celui-ci nous reposera de nos travaux et de la fatigue de nos mains que nous a imposés Lui, sur cette terre de malédiction. »

Et il vécut encore, Lamak-Beaume des Yeux, après avoir enfanté Noé-le Reposoir, cinq centaines plus cinq et nonante années. Et il enfanta d'autres fils et filles.

Ainsi, ils furent, en tout, les jours de Lamak, sept centaines plus sept et septante années. Puis il mourut.

Or, il était, Noé-Nouh-le Reposoir, âgé de cinq centaines d'années, lorsqu'il enfanta Sem-la Hauteur, Cham-la Moquerie et Japhet-la Protection.

RUTH ET BOOZ



RUTH ET BOOZ

Il arriva ceci, à l'époque où, en Israël, gouvernaient les Juges, qu'il y eut, dans le pays, une famine.

Lors, quitta le pays un homme de Bethléem en Juda, avec l'intention de vivre à l'étranger, dans les contrées de Moab.

Il émigra donc, emmenant son épouse et ses deux enfants.

Et le nom de cet homme était Alimalek.

Le nom de son épouse était Noémie.

Et les noms de leurs deux fils étaient Mahloun et Kilioun.

Ils étaient des Ephrathiens de Bethléem-en-Juda.

Et donc ils s'en vinrent dans le pays de Moab. Et là même ils se fixèrent.

*
* *

Après un temps, il arriva qu'il mourut, Alimalek, l'époux de Noémie.

Et la veuve resta seule avec ses deux fils.

C'est pourquoi, lorsque Mahloun et Kilioun, les deux frères, furent en âge de se marier, ils choisirent pour eux-mêmes, comme épouses, des filles de Moab.

L'une des jouvencelles s'appelait Orfa, et l'autre s'appelait Ruth.

Et ils demeurèrent tous en Moab durant l'espace de dix années.

*
* *

Puis il arriva que les deux frères, Mahloun et Kilioun, moururent eux aussi.

Lors Noémie, laissée dans le deuil par la mort de son mari et de ses deux fils, souhaita en son âme retourner en son pays.

Et elle s'en ouvrit à ses deux brus, Orfa et Ruth.
Puis elle se leva pour revenir des contrées de Moab.

Du reste, le bruit courait en Moab que le dieu d'Israël, le Rabb, s'était apaisé, et qu'animé de quelque indulgence, il octroyait maintenant du pain à son peuple éprouvé par la famine.

Aussi Noémie n'hésita-t-elle plus à quitter les lieux où elle avait jusque-là habité.

Et ses deux brus également, les filles de Moab, s'en allèrent avec elle.

Et elles sortirent, toutes les trois, sur le chemin du retour.

Et elles demandèrent la direction du pays de Juda.

*
* *

Mais, lorsqu'elles furent en route, elle dit, Noémie, à ses deux brus Orfa et Ruth :

« Voici, écoutez-moi, mes deux filles.

« Moi, je suis bien vieille. Vous deux, allez ; que chacune retourne dans la maison de sa mère.

« Et puisse le Rabb d'Israël, mon dieu, vous rendre en bien les bontés que vous eûtes pour nos morts et pour moi-même.

« Et puisse-t-il, le Rabb, vous accorder de trouver bientôt aisance et repos, chacune dans la maison d'un mari. »

Et elle les serra dans ses bras avec tendresse, tandis qu'elles élevaient doucement la voix et pleuraient.

*
* *

Puis elles répondirent, Orfa et Ruth à Noémie :

« Nous deux, ô notre Mère, nous irons avec toi vers ton peuple. »

Mais Noémie leur dit :

« Retournez, mes deux filles. Pourquoi partiriez-vous avec moi ?

« Aurais-je encore, au milieu de mes entrailles, des fils capables d'être pour vous des maris ?

« Retournez, mes filles, allez. Car moi je suis une femme d'âge, et l'homme n'est plus dans mon destin.

« Et lors même que je vous dirais : « J'ai encore de l'espoir, et j'aurai un mari cette nuit, et je suis capable de concevoir et d'enfanter des fils, » vous deux, mes filles, voudriez-vous patienter jusqu'à ce que mes fils soient devenus grands ?

« Et voudriez-vous, à cause de cela, vous frustrer vous-mêmes de maris plus certains ?

« Non, mes deux filles. En vérité, ma peine est extrême, car je m'inquiète de votre présent sort.

« Et puis, voyez : la main du Rabb, mon dieu, est tendue contre moi. »

Et elle se mit à pleurer, Noémie. Et ses deux brus se lamentaient avec elle et pleuraient.

*
* *

Cependant l'une des deux adolescentes, Orfa, avait fini pas se laisser convaincre.

Elle baisa donc la main de Noémie, sa belle-mère, et lui fit ses adieux.

Quant à Ruth, elle se serra contre la vieille, et ne voulut point la quitter.

Alors Noémie lui dit :

« O ma fille Ruth, ta belle-sœur s'en retourne auprès de son peuple et de ses dieux.

« Toi aussi, hâte-toi de t'en retourner derrière elle, pendant qu'elle n'est pas encore trop loin. »

Et Ruth répondit :

« Ne me presse pas de te quitter pour m'en aller loin de toi, ô ma mère Noémie.

« Car, moi, partout où tu iras j'irai. Et partout où tu demeureras je demeurerai.

« Ton peuple sera mon peuple, et ton dieu sera mon dieu.

« Là où tu mourras je mourrai, et où tu seras ensevelie je serai ensevelie.

« Que le Rabb, ton dieu, agisse donc à son gré à mon égard, et selon sa volonté.

« Car, moi, la mort seule me séparera de toi. »

Lorsque Noémie vit de la sorte que Ruth la Moabite, sa belle-fille étrangère, était fermement décidée à la suivre, elle renonça à lui dire d'autres paroles au sujet de leur séparation.

Et toutes deux continuèrent ensemble le voyage du retour.

Et elles arrivèrent ainsi dans Bethléem de Juda, pays de Noémie.

*
* *

Or, dès leur entrée dans Bethléem, la ville tout entière fut en tumulte et en émoi à cause d'elles.

Et les femmes s'écriaient :

« N'est-ce point là Noémie? »

Mais elle leur répondait :

« Ne m'appellez plus de mon nom de bonheur, Noémie, *la Gratifiée!*

« Appelez-moi de mon nom de misère, *Morra, l'Amère, la Frustrée!*

« Car le Maître du Destin m'a remplie d'amertume, extrêmement.

« Moi, je suis partie d'ici comblée, et le Rabb me ramène accablée, renversée.

« Ah! ne m'appellez plus Noémie. La main du Rabb est sortie contre moi. Et le Maître du Destin m'a brisée. »

C'est ainsi que rentra, des contrées de Moab,

Noémie la veuve d'Alimalek, accompagnée de Ruth la Moabite, sa bru.

Et elles arrivèrent toutes deux dans Bethléem au commencement de la moisson des orges.

*
* *

Or, il y avait à Bethléem, parmi la parenté d'Alimalek, défunt mari de Noémie, un homme puissamment riche, maître de terres et de biens.

Il était du clan même d'Alimalek l'Ephrathien. Et son nom était Booz.

Et, un jour, Ruth la Moabite, comme on était au temps de la moisson des orges, se leva et dit à Noémie, sa belle-mère :

« Voici, permets que j'aïlle dans les champs des moissons.

« Peut-être réussirais-je à glaner pour toi quelques épis, derrière les moissonneurs, ceux en qui je découvrirais quelque mansuétude dans les yeux. »

Et Noémie réfléchit et dit :

« Va, ma fille. »

Et Ruth s'en alla dans les champs.

Et elle se mit à glaner derrière les moissonneurs.

*
* *

Or le Destin de Ruth voulut cette coïncidence que Ruth se trouvât glaner dans une parcelle de terre appartenant à l'homme riche, Booz, du clan d'Alimalek.

Et voilà que Booz lui-même s'en vint, ce jour-là, de Bethléem dans son champ.

Et, arrivé auprès de ses moissonneurs, il les salua disant : « Que le Rabb soit avec vous. »

Ils lui répondirent :

« Qu'il te bénisse, le Rabb. »

— Puis, il se tourna, Booz, vers son jeune serviteur, celui qu'il avait commis surveillant sur les moissonneurs, et lui demanda :

« Sais-tu à qui appartient cette jeune fille que voilà? »

Il répondit, le jeune intendant qui surveillait les moissonneurs, et dit :

« Celle-ci, ô notre maître, est une adolescente Moabite.

« Elle est arrivée avec Noémie des contrées de Moab.

« Et elle nous a dit :

— « Permettez que je glane et que je ramasse

quelques épis entre les gerbes, derrière les moissonneurs. »

« Or elle est là depuis le matin. Et debout elle est, sans répit.

« Et c'est juste maintenant qu'elle est allée là se reposer un peu à l'ombre de la tente des moissonneurs. »

*
* *

Aussitôt Booz se dirigea vers la tente, à l'entrée de laquelle se reposait la jeune Moabite, et lui dit :

« Ecoute-moi ma fille. M'entends-tu ?

« Voici. Ne crois pas devoir t'en aller ailleurs, glaner dans un autre champ que celui-ci. Il n'y a pas d'inconvénient.

« Désormais ne t'éloigne plus de ce domaine qui est à moi.

« Ici même, attache-toi aux pas de mes garçons moissonneurs.

« Que tes yeux soient fixés sur les endroits de ce champ où l'on moissonne.

« Et tiens-toi sans cesse derrière mes moissonneurs.

« Moi, j'ai avisé mes gens de n'avoir point à te toucher ou même à t'approcher.

« Mais, si tu as soif, tu iras vers la cruche où mes

garçons puisent l'eau, et tu en boiras à ta soif, buvant. »

*
* *

Lorsque la jeune Ruth eut entendu ces paroles, elle se laissa tomber sur le visage, et se prosterna jusqu'à terre, et dit :

« Comment mon seigneur peut-il mettre tant de bonté dans ses yeux, pour abaisser ainsi son regard sur la pauvre, sur l'étrangère? »

— Il répondit, Booz, et dit :

« Moi, en vérité, j'ai été informé de tout ce que tu as fait pour ta belle-mère, après la mort de ton mari.

« Tu as été jusqu'à quitter ton père, ta mère, la terre de ta naissance et tes dieux, pour venir habiter chez un peuple que point tu ne connaissais auparavant.

« Puisse notre Rabb rémunérer pleinement ton bien-agir.

« Et puisse ta récompense être parfaite de la part du dieu d'Israël, vers qui tu es venue. Et puisses-tu trouver ton refuge sous ses deux ailes. »

— Elle répondit, Ruth, et dit :

« Puissé-je, ô mon seigneur, trouver quelque grâce à tes yeux.

« Déjà tu as encouragé la pauvre étrangère, et rafraîchi son cœur, alors qu'elle n'a même pas rang de servante parmi tes servantes. »

— Et Booz lui dit encore :

« Voici l'heure du repas des moissonneurs. Toi, ne crains point de t'approcher d'eux. Prends de leur pain à ta suffisance. Fais-en de bonnes bouchées, à ton gré, et trempe-les, à ton goût, dans le vinaigre. »

— Et Ruth fit ce qui lui était recommandé.

Et elle alla s'asseoir non loin des moissonneurs.

*
* *

Alors Booz lui-même s'avança et lui offrit d'un plat de froment cuit dans le beurre, nommé *farika*.

Et Ruth en mangea jusqu'à ce qu'elle fut rassasiée.

Puis elle mit soigneusement de côté ce qui restait de cette *farika*.

Et elle se leva pour glaner.

— Et Booz donna ses instructions à ses serviteurs, et leur dit :

« Laissez à cette jeune fille toute liberté de glaner, même entre les gerbes.

« Et surtout ne lui faites aucune remarque et ne la lésez par aucune avanie.

« Même, ne manquez pas de distraire, à son intention, quelques poignées d'épis des javelles, et laissez-les tomber pour qu'elle les ramasse en glanant.

« Et soyez avec elle, en toutes choses, attentionnés et convenables. »

— Lors, elle s'en alla, Ruth, glaner dans le champ de Booz jusqu'à la tombée de la nuit.

Puis elle battit ce qu'elle avait glané, ce jour-là, et trouva qu'elle avait recueilli, comme mesure, environ une *épha* de grains d'orge.

Et elle emporta tout cet orge, et se hâta de rentrer dans la ville.

*
* *

Et Noémie, sa belle-mère, vit ce qu'elle avait glané, et la bénit.

Alors Ruth sortit de dessous ses vêtements ce qu'elle avait soigneusement mis de côté, pour sa belle-mère, du plat de *farika*, dont elle s'était rassasiée.

Et elle le donna à Noémie qui s'en émerveilla et lui dit :

« Mais où donc as-tu glané aujourd'hui, ma fille ?

Et où as-tu travaillé? Ah! béni soit-il celui qui a laissé tomber sur toi un regard de générosité. »

— Et Ruth apprit à sa belle-mère chez quel maître de moissons elle avait travaillé et ajouta :

« Quant au nom de l'homme chez qui j'ai travaillé aujourd'hui, c'est Booz. »

— Elle s'écria, Noémie :

« Béni soit-il auprès du Rabb! Car, en agissant ainsi, il a honoré les morts et rendu service aux vivants. »

Et elle dit encore :

« L'homme Booz est de notre parenté. Il vient même, comme degré de parenté, en deuxième, juste après un autre parent qui arrive premier.

« C'est donc lui, Booz, qui aurait le droit de rachat et d'acquisition sur l'héritage de ton défunt mari et sur toi-même, ô Ruth, si l'autre parent, du premier degré, se trouvait être défaillant. »

*
* *

Lorsque Ruth eut entendu ces paroles de sa belle-mère, elle lui dit :

« Il m'a encore dit ceci : « Attache-toi attentivement au pas de mes hommes et de mes jeunes travail-

leurs, jusqu'à ce qu'ils aient achevé tout le travail de mes moissons. »

Et Noémie réfléchit et dit à sa bru :

« Peut-être bien, ma fille. Mais il est plus convenable pour toi que tu t'attaches plutôt aux pas des femmes moissonneuses de Booz, de préférence aux jeunes travailleurs.

« De cette façon personne n'aura rien à suspecter à ton endroit. »

— C'est pourquoi Ruth, à partir de ce jour-là, s'attacha, pour glaner, uniquement aux pas des servantes moissonneuses de Booz, en évitant tout contact avec les jeunes hommes.

Et elle ne cessa de glaner de la sorte jusqu'à la fin de la moisson des orges et de la moisson des blés.

Et, durant tout ce temps, elle habitait rigoureusement chez sa belle-mère.

*
* *

Or, un jour, Noémie lui dit :

« O ma fille Ruth, il est temps que je t'indique le moyen de t'assurer une existence de repos et qui te rende heureuse.

« Voici que Booz, notre parent, celui dont tu as

suivi, en glanant, les servantes moissonneuses, doit, ce soir même, se rendre à son champ, pour faire vanner l'orge sur l'aire.

« Toi, donc, lève-toi sans tarder, et va prendre un bain.

« Ablue-toi, oins-toi du parfum de la myrrhe, prends dans le coffre ta robe des noces, pare-toi, et descends vers l'aire de Booz.

« Toutefois ne t'approche pas de lui, et ne te fais pas reconnaître de lui avant qu'il ait achevé de manger et surtout de boire. Et observe bien toutes choses, autour et alentour.

« Quand tu auras vu qu'il s'est étendu pour dormir, à la tombée de la nuit, repère bien l'endroit qu'il aura choisi pour dormir.

« Mais, lorsque la nuit s'épaissira, alors seulement n'hésite plus : va résolument de son côté.

« Soulève furtivement sa couverture, glisse-toi sous elle, et couche-toi à ses pieds.

« Pour le reste, ne t'inquiète pas : il te dira lui-même ce que tu devras faire. »

Et Ruth répondit à sa belle-mère par l'ouïe et l'obéissance, disant : « Tout ce que tu m'as dit, je le ferai. »

Puis, lorsqu'elle eut fini ses préparatifs, et qu'elle fut à point, elle sortit et descendit vers l'aire de Booz, bien décidée à suivre les instructions de Noémie, sa belle-mère.

*
* *

Quant à ce qui est de Booz, lorsqu'il eut fini de surveiller le vannage de ses orges sur l'aire, il congédia tout son monde.

Et il mangea et il but, Booz. Et son cœur s'égaya.

Et, tout ébaudi, il alla se coucher dans l'aire, derrière le grand monceau de l'orge vanné.

Et Ruth la Moabite, dans l'ombre, voyait et regardait.

Lors, doucement elle s'approcha de l'extrémité de l'aire, où Booz était endormi.

Avec précaution, elle souleva la couverture, se glissa en dessous et se coucha tout contre les pieds de Booz endormi.

*
* *

Or, vers le milieu de la nuit, l'homme se réveilla en sursaut, et se retourna.

Et voilà. Il sentit qu'une femme était couchée contre ses pieds.

Et il s'écria : « Qui es-tu ? »

La jeune fille dit : « Je suis Ruth, ta servante. O mon maître, étends le pan de ton manteau sur ta servante, car tu as sur elle droit de rachat et d'acquisition. »

Il répondit, Booz : « O toi bénie auprès du Rabb, ô ma fille, ton acte de cette nuit est encore plus excellent, dans le bien-agir, que ceux qui l'ont précédé.

« O toi qui t'es gardée en toute pudeur de la fréquentation des jeunes gens, pauvres ou riches.

« Et qui a pris soin de ne glaner que derrière des femmes, à l'exclusion des garçons moissonneurs.

« Tout cela est certes à ton acquit et à ton avantage.

« Et maintenant, ma fille, ne crains, ne crains point.

« Tout ce que tu me diras de faire, je le ferai.

« Et déjà toute la ville et tous ceux du dedans et du dehors savent qu'entre toutes les femmes tu es intègre et pure. »

Puis il ajouta : « Maintenant, il est bien vrai que j'ai sur toi, à cause de ma parenté avec le défunt, une priorité de rachat et d'acquisition.

« Cependant, il y a un autre homme qui a, plus que

moi, droit à cette priorité, parce qu'il est plus proche parent que moi.

« Si donc, au matin, cet homme, que je verrai, veut user de son droit à ton égard, eh bien ! qu'il en use, et tu suivras ton destin.

« Mais s'il ne veut pas en user, libre à lui. Alors, moi, je rachèterai l'héritage du défunt, en entier, et toi-même avec l'héritage.

« Aussi vrai que vivant est le Rabb. »

Puis il ajouta : « Quant à toi, ma fille, reste ici tranquillement couchée jusqu'au matin. »

*
* *

Et Ruth, sans plus bouger, resta couchée aux pieds de Booz jusqu'au matin.

Alors elle se leva, avant qu'il fût possible à une personne de reconnaître une autre personne.

Et Booz lui dit :

« Surtout que nul être ne sache que toi tu as pénétré, cette nuit, dans l'aire. »

Puis il lui dit :

« Ma fille, approche-toi un peu, et ouvre vers moi un large coin de ce manteau qui est sur toi, et maintiens-le solidement. »

Et Ruth tendit son manteau, et le tint entre ses mains devant Booz.

Et Booz prit six mesures d'orge et les versa dans le manteau de Ruth.

Puis il lui dit : « Emporte cela avec toi. Car il ne convient pas que tu retournes les mains vides auprès de ta belle-mère. »

Et il la quitta, et s'en alla en sa voie.

*
* *

Et Ruth revint vers la ville par un autre chemin, et entra chez sa belle-mère qui lui dit :

« Est-ce toi, ma fille Ruth ? »

Alors Ruth raconta à Noémie tout ce qu'avait fait pour elle l'homme Booz.

Et elle ajouta : « Ces six mesures d'orge il me les donna, disant : « Il ne convient pas que tu retournes les mains vides auprès de ta belle-mère. »

Noémie lui dit : « Il n'arrivera que le bien. Mais toi, ma fille, ne te préoccupe plus de rien. En attendant, reste ici jusqu'à ce que nous apprenions comment l'affaire a pris tournure.

« Toutefois, n'en doute pas. L'homme Booz n'aura de cesse qu'il n'ait résolu aujourd'hui même, pour le mieux, cette question de rachat. »

*
* *

En effet, pour ce qui est de Booz, il sortit de sa maison, et se rendit à la porte de Bethléem.

Et il s'assit là, surveillant ceux qui entraient et sortaient, et ceux qui venaient sur la place pour traiter leurs affaires.

Et voici que vint à passer l'homme dont avait parlé Booz, celui qui avait droit à la priorité pour le rachat.

Et Booz lui cria :

O un tel, de tel lignage ! Viens t'en, s'il te plaît, par ici, et assieds-toi. »

Et l'homme s'approcha et s'assit à côté de Booz.

Alors Booz regarda autour de lui, et choisit sur la place dix cheikhs parmi les anciens de la ville, et leur dit :

« S'il vous plaît, asseyez-vous là. »

Et les dix cheikhs, s'étant assis là, à côté de l'ayant droit au rachat, Booz dit à celui-ci, à voix haute, en présence des cheikhs :

« O un tel, fils d'un tel ! Sache que Noémie, notre parente, qui est revenue des contrées de Moab, met en

vente aujourd'hui la parcelle de terre qui appartenait à son défunt mari, notre frère Alimalek.

« Alors moi, j'ai dit en mon âme : « Il faut que
« j'informe de la chose celui qui a, plus que moi, droit
« à la priorité du rachat. »

« Donc, ô un tel, toi, acquiers cette pièce de terre, en présence des témoins rangés ici, cheikhs notables de notre peuple.

« Si tu veux délier, délie. Si tu ne veux point délier, déclare-le hautement pour que je le sache.

« Car nous n'avons aucun parent qui possède plus que toi le droit du délieur. Et moi je ne viens qu'après toi. »

A ces paroles, l'homme réfléchit et dit : « Soit. Je veux bien, moi, délier par le rachat. »

Alors Booz, à son tour, réfléchit et dit au délieur :

« C'est ton droit. Mais peut-être ne sais-tu pas, ô un tel, qu'en rachetant la pièce de terre de la main de notre parente Noémie, tu la rachètes aussi de la main de Ruth la Moabite, la veuve du fils d'Alimalek.

« Et, par là même, tu t'engages à conserver à cette propriété le nom du défunt Mahloun dont Ruth est la veuve et l'héritière.

« En conséquence, tu te trouves aussi dans l'obligation d'épouser la jeune veuve Moabite. »

En entendant cette déclaration de la légalité, le délieur répondit :

« Par le Rabb! Il ne m'est guère loisible de délier dans ces conditions.

« Car, si je le faisais, je jetterais mésintelligence et discorde dans ma demeure.

« C'est pourquoi, ô Booz, toi, délie. Je te cède, par devant ces témoins, ma priorité de rachat sur tout l'héritage du défunt, et mes droits de délieur. »

Et, ayant ainsi parlé devant les dix cheikhs, l'homme se hâta d'accomplir le rite de la tradition qui, en ce temps-là, avait cours en Israël.

Cette coutume voulait, en cas de rachat ou d'échange, pour valider la transaction, que le cessionnaire ôtât de l'un de ses pieds sa babouche et la donnât au contractant.

Telle était la coutume en Israël.

C'est pourquoi, en disant à Booz : « Toi, délie, à ma place, et rachète pour ton compte », l'homme ôta sa babouche de son pied, et la mit dans la main de Booz.

*
* *

Alors Booz se tourna vers les dix cheikhs et vers tous les assistants et leur dit :

« Vous êtes aujourd'hui témoins que moi, Booz, éphrathien, je rachète de la main de Noémie, tout ce qui appartenait à mon parent Alimalek et à ses deux fils Mahloun et Kilioun.

« Et vous êtes témoins que je rachète par rachat, la prenant comme épouse de ma droite, Ruth la Moabite, veuve de Mahloun.

« Et, la prenant ainsi comme épouse, je conserve le nom du défunt à sa propriété qui passe entre mes mains.

« Et le nom du défunt, de la sorte, ne s'éteindra point parmi ses frères et parmi les habitants de son pays.

« Et vous êtes aujourd'hui, de tout cela, les témoins unanimes. »

Et les dix cheikhs qui étaient assis à la porte de Bethléem, et tous ceux qui s'étaient rassemblés sur la place, répondirent à Booz :

« Nous en sommes les témoins unanimes. »

Et ils ajoutèrent :

« Que le Rabb d'Israël, ô Booz, rende ta femme, qui entre dans ta maison, semblable à Rachel et à Léa qui fondèrent, à elles deux, la maison d'Israël.

« Prouve donc aujourd'hui ta gaillardise dans Ephratha, ô vaillant. Et éternise ton nom dans Bethléem.

« Et puisse la descendance que le Rabb t'accordera

de cette adolescente, rendre ta maison, ô Booz, aussi prospère que celle de Pharass, ton ancêtre, celui que Thamar enfanta à Juda. »

*
* *

Et Booz prit comme épouse Ruth, la jeune Moabite. Et il entra sur elle et la connut.

Et le Rabb octroya la fécondité à Ruth, et elle conçut de Booz et enfanta un enfant mâle.

Lors les femmes vinrent féliciter Noémie et lui dirent :

« Béni soit le Rabb qui n'a point refusé à ta maison un libérateur, par la naissance de cet enfant.

« Que le nom du nouveau-né devienne illustre en Israël.

« Il sera pour ton âme une consolation, et un soutien pour ta vieillesse.

« Car celle qui l'a enfanté c'est ta belle-fille qui t'aime.

« Elle qui vaut mieux pour toi que sept fils réunis. »

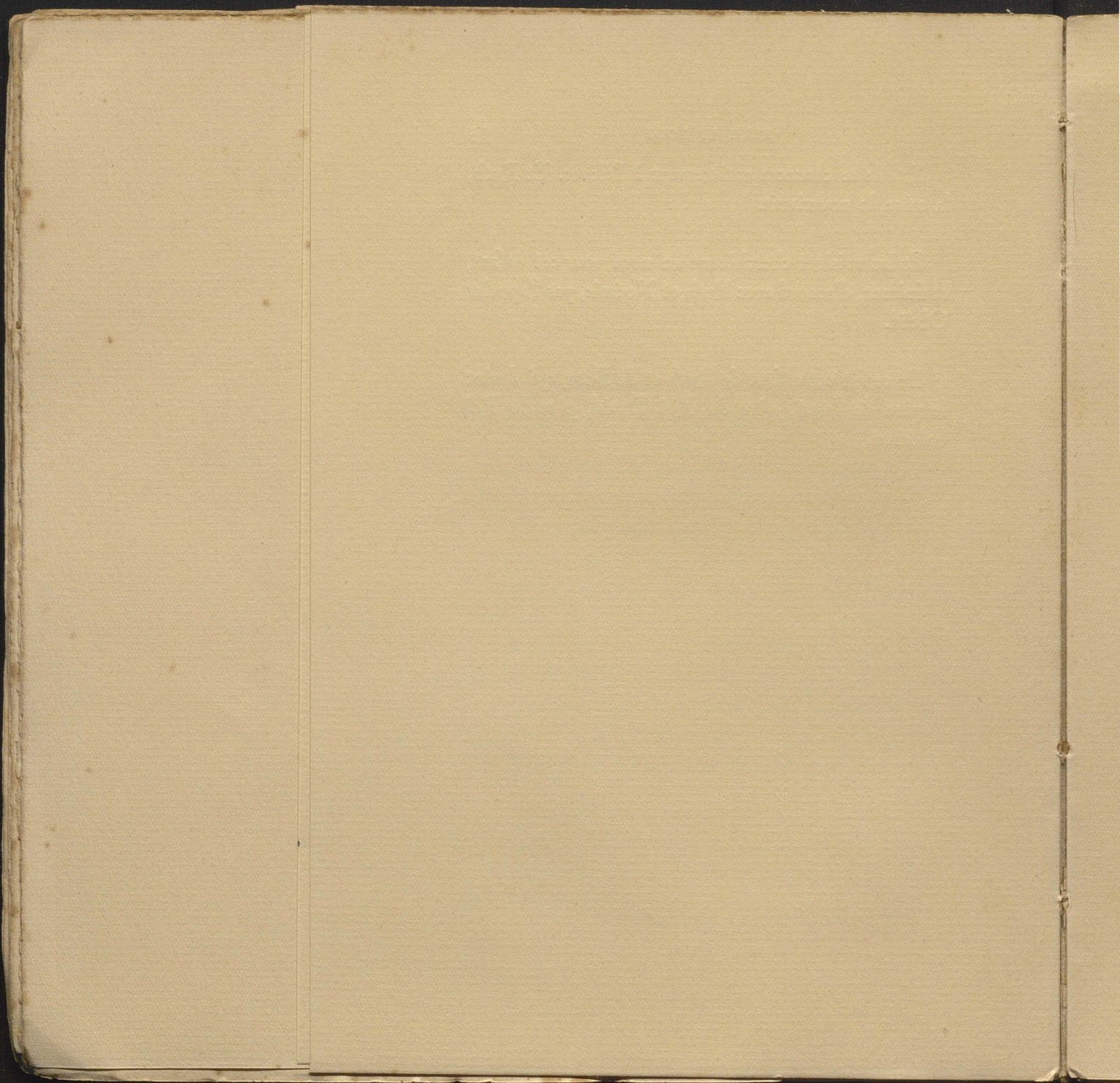
*
* *

Et Noémie prit l'enfant nouveau-né et le serra contre sa poitrine.

Et elle se consacra entièrement à l'élever. Et Ruth, la mère, le nourrissait.

Et les voisins cherchèrent un nom pour cet enfant, et finirent, d'accord avec Ruth et Noémie, par l'appeler Obéïd.

Et ce fut cet enfant de Ruth et de Booz, qui devint le père de Iassai, père du Roi David, père du Roi Salomon.



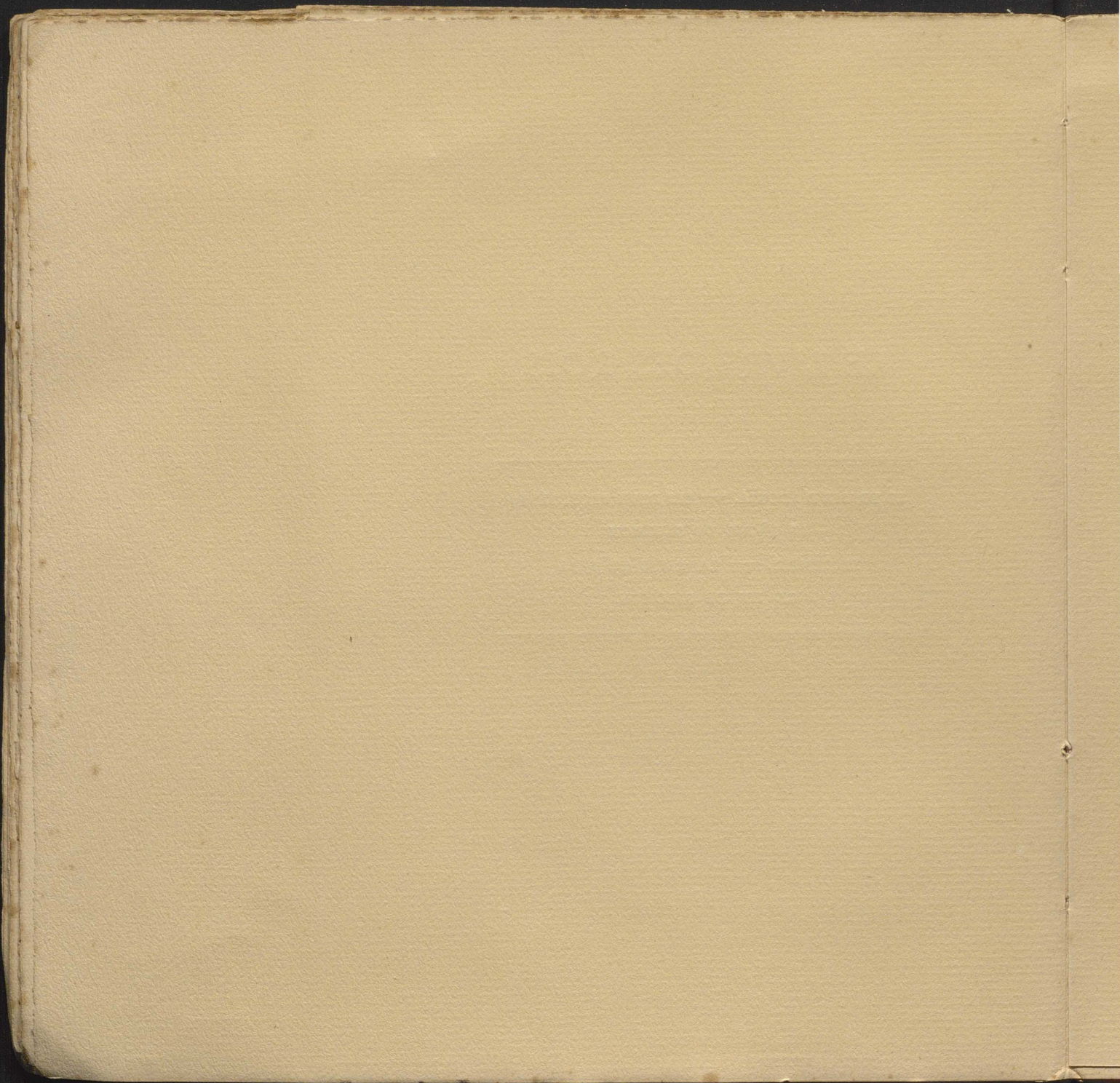
LE LIVRE DES ROIS

LE DRAME D'ADONĪA. — LES DEUX PROSTITUÉES

LE RÈGNE DE SALOMON

LE TEMPLE. — LA REINE DE SABA

LA FIN DE SALOMON



LE DRAME D'ADONIA

Or il était devenu un très vieux cheikh le Roi David.

Il était fort avancé dans les jours et les années. Et bien que, dans sa demeure, pour essayer de le réchauffer, on ne cessât de l'envelopper de nombreux vêtements, point on ne parvenait à le réchauffer.

Lors, ils lui dirent, ses féaux-servants :

« Certes, il est temps que l'on fasse des recherches à l'intention de notre maître le Roi, afin de lui trouver, parmi les jeunes filles, une vierge adolescente de choix. Elle se tiendra toujours présente entre les mains du Roi. Et elle prendra le Roi dans ses bras, et le dorlotera dans son sein ; et, aussi, elle étendra ses membres à elle contre le corps du Roi. Et cela, sans aucun doute, réchauffera notre maître le Roi. »

Et donc, ils firent des recherches afin de trouver une adolescente vierge qui fût splendide.

Et ils allèrent ainsi jusqu'aux confins des territoires d'Israël.

*
* *

Et ils trouvèrent Abissag la Sunamite.

Et ils la conduisirent, la conduisant, à leur vieux maître, le Roi David.

Or la Sunamite était désirable extrêmement. Mais, bien qu'elle eût pris le vieux Roi dans ses bras, et qu'elle ne cessât de le dorloter contre son sein, point elle ne parvint à le réchauffer. Et lui non plus, ne parvint point à connaître la jouvencelle.

*
* *

Sur ces entrefaites, le jeune Adonïa, fils de David et de Haggiütha, éleva une ambition, s'écriant : « C'est moi qui serai l'héritier du trône. »

Puis il se procura chars rapides et cavaliers, et cinquante gardes, coureurs courant devant lui.

Quant à David, son père, il ne jugea point, pour cela, devoir se courroucer contre lui. Et même jamais il ne lui dit : « Pourquoi agis-tu de la sorte ? » Car son fils Adonïa était beau, et séducteur était son aspect. De plus, sa mère l'avait mis au monde après la mort d'Absalon.

Mais voici. Adonia avait des colloques secrets avec Joab ben-Sarouïa, le chef de l'armée, et avec Abiathar le Sacrificateur le Kâhenn. Et ces deux-là étaient partisans d'Adonia.

Quant à Sadok le Sacrificateur le Kâhenn, et Bénéïahou ben-Iahouïada, chef des Gardes, et Nathan le Prophète le Nabi, et Siméï, et Riéï, et les chefs des Sbires de David, ils n'étaient point hommes-liges d'Adonia.

Et Adonia donna un festin, et immola des agneaux et des veaux et des animaux engraisés.

Et cela se passa au pied du Rocher de Zahifat, près de la source-œil d'eau Rougal.

Et il invita tous ses frères, les fils du Roi, et les émirs de Juda, féaux du Roi.

Quant à Nathan le Prophète le Nabi, et Bénéïahou le chef des Sbires et des Gardes, et Salomon le fils du Roi, point il ne les convie au festin, Adonia.

*
* *

Lors, Nathan le Prophète le Nabi, alla trouver Bethsabé, mère de Salomon, et lui dit : « O mère de Salomon, n'as-tu pas entendu dire qu'Adonia, le fils de ta rivale Haggiuitha, se déclare l'héritier de David, alors

que notre maître le Roi ne sait encore rien à ce sujet?

« Eh bien, maintenant, écoute-moi. Je t'avise d'un avis par lequel tu sauvegarderas ton âme et l'âme de ton fils Salomon.

« Voici. Hâte-toi de t'en aller vers les appartements; et entre soudain chez le Roi, et dis-lui: « Toi, « ô mon maître, n'as-tu pas fait un serment à ta servante? « Et ne lui as-tu pas dit: « En vérité, ton fils Salomon, « c'est lui qui régnera après moi, et c'est lui qui s'assoira « sur mon trône. » Pourquoi donc, aujourd'hui, ô mon maître, celui qui va régner c'est Adonia? »

Or, pendant que toi tu parleras ainsi avec le Roi, moi, j'entrerai derrière toi, et j'appuirai sur ton dire. »

Et Bethsabé répondit: « Bien. »

*
* *

Et Bethsabé entra chez le Roi, dans l'appartement intérieur.

Or David continuait à vieillir beaucoup.

Et c'était toujours la jeune fille Abissag la Sunamite qui le soignait.

Et Bethsabé, dès qu'elle fut entrée, se laissa choir la face contre terre, et se prosterna devant le Roi.

Et David lui dit : « Qu'y a-t-il, pour toi? »

Elle répondit : « O mon maître, *ya Sidi*, toi, tu as juré à ta servante, par le Rabb, ton Dieu, en disant : « En vérité, ton fils Salomon, c'est lui qui régnera après moi. Et c'est lui qui s'assoira sur mon trône. »

« Or, aujourd'hui, voici qu'Adonia se donne comme le Régnant. Et toi, aujourd'hui, ô mon maître, tu ne te doutes guère de la chose.

« Il égorga bœufs, en quantité, Adonia, et bêtes engraisées, et moutons gavés, quantité. Et il invita tous les fils du Roi, ainsi qu'Abiathar le Sacrificateur, et Joab le chef de l'armée. Mais point il n'invita Salomon, ton servant.

« Or, ô mon maître le Roi, les yeux unanimes d'Israël sont sur toi, et te demandent de révéler qui s'assoira sur le trône de Sidna le Roi, après lui.

« Sinon, il va arriver ceci, que le jour où le Roi s'étendra à côté de ses pères, certainement moi et mon fils Suleïman nous serons traités en criminels, tous deux. »

Tandis que parlait ainsi Bethsabé avec le Roi, voici que Nathan le Prophète arriva à l'entrée de la maison de David.

Et l'on vint prévenir le Roi, disant. « Il est là Nathan le Prophète le Nabi. »

Et Nathan parut aussitôt devant la Présence Insigne.

*
* *

Et Nathan se prosterna la face contre terre entre les mains du Roi, et dit :

« O mon maître le Roi, as-tu réellement déclaré ceci, toi : « En vérité, c'est Adonïa qui régnera après « moi. Et c'est lui qui s'assoira sur mon trône. » Car, ô mon maître, Adonïa vient de commettre ceci : Il est descendu, a immolé bœufs et bêtes engraisées, et moutons gavés, quantité. Et il a invité tous les fils du Roi, et tous les Emirs de l'armée, et Abiathar le Sacrificateur. Et les voilà tous mangeant et buvant, en présence du fils du Roi, Adonïa, et criant : « Que vive le « malek-Roi, Adonïa. »

« Quant à moi, ton féal-servant, et Sadok le Sacrificateur, et Bénéïahou ben-Iahouïada, chef des Sbiros, et Salomon, ton fils et féal-servant, point il ne nous a invités, Adonïa.

« Est-ce d'après un ordre de mon Maître le Roi que s'est produit un tel fait ? Dans ce cas, pourquoi n'as-tu pas renseigné ton féal-servant au sujet du fils du Roi qui doit s'asseoir sur le trône, après mon Maître le Roi ? »

Lors, il répondit au Nabi, le Roi David, et dit :
« Mande auprès de moi mon épouse Bethsabé. »

Et elle entra aussitôt, Bethsabé, en présence du Roi.
Et elle se tint debout entre les mains du Roi.

Et soudain, il jura par serment, David, et dit :
« Vivant est le Rabb, mon dieu. Il délivre mon
âme de toute étreinte.

« O Bethsabé, je t'ai juré autrefois, par serment, au
nom du Rabb, mon dieu, en disant :

« Par le dieu d'Israël ! En vérité, Salomon, ton fils,
« ô Bethsabé, c'est lui seul qui régnera après moi, et
« c'est lui qui s'assoira sur mon trône, à ma place. »

« Eh bien, ce serment, je l'accomplirai, ce jour
même. »

A ces paroles du Roi, elle se laissa choir sur son
visage, contre terre, Bethsabé, et se prosterna entre les
mains du Roi, et dit : « Que vive mon maître, Sidi le
Roi David, jusqu'à l'Éternité. »

*
* *

Puis le Roi David dit :

« Que l'on mande auprès de moi Sadok le Sacrifi-

cateur le Kâhenn, et Nathan le Prophète le Nabi, et Bénéïahou ben-Iahouïada le chef des Gardes du Corps et des Spires. »

Et tous ceux-là entrèrent devant la Présence Insigne.

Et le Roi leur dit :

« Emmenez avec vous les savants-Ulémas d'entre les féaux de votre maître. Et faites monter mon fils Suléimân sur la mule royale qui m'appartient. Et descendez tous, avec lui, vers Guihoun. Et, là-bas, Sadok le Sacrificateur et Nathan le Prophète oindront Salomon comme Roi sur Israël. Lors, vous tous, vous ferez retentir le buccin, et tout le peuple s'écriera :
« Que vive le Roi Salomon. »

« Ensuite, vous remonterez tous ici derrière votre Roi. Et lui, il s'en viendra, et s'assoira sur mon trône. Et il régnera à ma place. Car c'est lui-même que j'établis et proclame monarque sur Israël et sur Juda. »

Et Bénéïahou ben-Iahouïada, le chef des Gardes et des Spires, répondit au nom de tous : « *Amin!* Assurance et certitude! C'est ainsi que l'ordonne le Rabb, le dieu de mon seigneur David. Et, de même que le Rabb a toujours été avec mon seigneur le Roi David, de

même qu'Il soit avec mon seigneur Salomon. Et puisse-t-Il rendre son trône aussi sublime que le trône de mon maître le Roi David. »

Puis tous, selon l'ordre du Roi, sortirent et descendirent : Sadok le Sacrificateur le Kâhenn, et Nathan le Prophète le Nabi, et Benaïahou le chef des Gardes du Corps, les Emissaires Coureurs et les Sbires, ainsi que les savants-Ulémas.

Et ils firent monter Salomon, le fils du Roi, sur la mule royale de David, et le conduisirent, le conduisant, en cortège vers Guihoun.

*
* *

Alors Sadok le Sacrificateur le Kâhenn prit, dans le Tabernacle, la Corne d'Huile d'Onction; et il en oignit Salomon.

Et aussitôt on fit retentir le buccin; et s'éleva l'acclamation; et le peuple unanime cria : « Que vive le Roi Salomon. »

Puis Salomon remonta sur la mule royale. Et le peuple unanime en cortège le suivit; et les musiciens, au milieu, jouaient de la flûte de roseau *naï*.

Et tous se réjouissaient à la limite de la réjouissance.

Et tant de joie et tant de bonheur il y avait que la terre se fendait de dilatation et d'enchantement.

*
* *

Tout cela, alors qu'Adonia et ses invités étaient à la fin de leur festin. Et ils finirent, en prêtant l'oreille, par entendre les rumeurs.

Et Joab, le chef de l'armée, reconnut le son du buccin et demanda : « Pourquoi donc le buccin et cette rumeur sur la ville?... »

Et il s'exclamait encore, lorsque, à la porte de la salle, apparut Jonathan, fils d'Abiathar.

Et le fils du Roi, Adonia, dit à Jonathan : « Entre, ô Jonathan, bel adolescent de valeur. Tu es annonciateur de chance. »

Mais il répondit, Jonathan : « Au contraire, ô mon Seigneur. Voici que notre maître le Roi David a proclamé Salomon comme Roi. »

Et il raconta tout ce qui s'était passé, depuis le commencement jusqu'à la fin, sans omettre un seul détail. Mais il n'y a point d'utilité à le répéter.

Puis il ajouta : « Et maintenant Salomon est assis sur le trône du royaume. Et tous les féaux du Roi sont

venus pour souhaiter au Roi salams et bénédictions. Et le Roi David, malgré la cassure de l'âge, s'est prosterné sur le tapis de sa couche, a invoqué son dieu par invocation, et a dit : « Béni soit le Rabb, dieu d'Israël, « qui m'a donné aujourd'hui l'Héritier, assis sur « mon trône, pendant que mes deux yeux peuvent le « voir. »

*
* *

Lorsque les convives d'Adonia eurent entendu ce récit du jeune Jonathan, fils d'Abiathar le Sacrificateur, ils furent saisis d'effroi et de tremblements. Et, se levant à l'heure et à l'instant sur leurs deux pieds, ils s'enfuirent chacun en sa voie.

Et Adonia redouta pour lui-même la vengeance de son frère, le Roi Salomon.

C'est pourquoi il se leva sans retard et courut se réfugier dans le Sanctuaire.

Et, là, il saisit les Cornes de l'Autel.

*
* *

Et l'on alla rapporter la chose à Salomon, et on lui dit : « Voilà Adonia qui redoute ta vengeance, ô Roi du Temps.

« Et le voilà dans le Sanctuaire, où il a saisi les Cornes de l'Autel, en disant : « Point je ne m'en irai de là, à moins que le Roi ne fasse le serment qu'il ne tuera pas, par le glaive, Adonïa. »

Et Salomon dit : « Si Adonïa est doué de loyallisme, pas un de ses cheveux ne tombera à terre. Mais s'il est reconnu investi de duplicité, certainement il mourra. »

Et aussitôt il envoya les Sbires se saisir de lui.

Et les Sbires se saisirent d'Adonïa. Et l'ayant arraché à l'Autel, ils le conduisirent à Salomon.

Et il se prosterna, Adonïa, devant son frère le Roi.

C'est pourquoi Salomon lui dit : « Bien. Maintenant retire-toi dans ta maison. »

*
* *

Or, lorsque furent proches les jours derniers de David, le vieux Roi fit des recommandations secrètes à Salomon, puis il lui dit : « Et maintenant je m'en vais où doivent aller, sans détours, tous ceux qui habitent sur la terre. »

Ensuite David s'étendit en paix et tranquillité, et s'endormit avec ses pères.

Et il fut inhumé dans la Cité de David.

Et le temps que régna David sur Israël fut de quarante années : à Hébron, il régna sept années, et à Jérusalem il régna trois et trente années.

Et Salomon s'assit seul, alors, sur le trône du Roi David, son père, et sut affermir ce trône solidement.

*
* *

Or voici qu'un jour, Adonïa, fils de David et de Haggiûtha, sortit de sa maison, sans autorisation, et s'en alla trouver Bethsabé, mère de Salomon.

Et Bethsabé lui dit : « Eh quoi, Adonïa ! Viens-tu, du moins, avec idées de paix ? »

Il répondit : « Idées de paix. »

Puis il ajouta : « J'ai, pour toi, un mot à dire. »

Elle dit : « Parle. »

Il dit : « Toi, ô mère de Salomon, tu sais que mon père David était tout acquis à mon élection. Et le visage d'Israël unanime était tourné de mon côté. Et les cœurs d'Israël me souhaitaient comme Roi. Mais, elle se retourna, la Royauté, et s'en alla soudain vers mon frère. Ainsi l'a voulu le Rabb, sans doute, et ainsi en a-t-il été.

« Or, maintenant, je suis assis dans le coin du

renoncement, et je ne souhaite plus rien sur la terre, sinon de formuler un seul souhait. Et je te demande de ne pas me repousser. »

Et Bethsabé dit : « Parle, ô Adonia. »

Il dit : « Demande à ton fils, Salomon le Roi, lequel n'a rien à te refuser, qu'il me donne, pour épouse, Abissag la Sunamite. »

Et Bethsabé dit : « Bien. Moi, en ton nom, je parlerai de cela au Roi. »

*
* *

Et elle entra, Bethsabé, chez le Roi Salomon, pour lui parler d'Adonia.

Et il se leva, Salomon, en l'honneur de sa mère et alla à sa rencontre et se prosterna devant elle.

Et il fit placer un trône à la place de son trône, et il y fit asseoir sa mère. Puis il monta s'asseoir, lui-même, sur son trône.

Lors, elle lui dit : « Voici, je te demanderai une unique demande, bien petite, en vérité. Ne la repousse pas. »

Il lui dit, le Roi : « Demande, ô mère mienne. Car, moi, je ne repousserai pas. »

Elle lui dit : « Qu'elle soit accordée, comme épouse, Abissag la Sunamite, à ton frère Adonïa. »

Lorsque le Roi Salomon eut entendu ces paroles de sa mère Bethsabé, il vit le monde entier noircir devant son visage.

Puis il dit à sa mère : « Et pour quel motif, toi, ma mère, tu me demandes, pour Adonïa, Abissag la Sunamite? Et pourquoi ne me demandes-tu pas, plutôt, pour le donner à Adonïa, le trône même de David, mon père? »

« Cela, du moins, aurait un motif valable, puisque Adonïa est mon aîné frère... »

« Oui, ma mère, demande plutôt, pour Adonïa, le trône, le sceptre et la couronne de David, à partager entre Adonïa et ses affidés, ses complices, cet Abiathar le Sacrificateur, et Joab ben Sarouïa chef de l'armée... »

Puis il se leva soudain sur ses deux pieds, Salomon, et jura par le Rabb, jurant, et dit :

« Par le Rabb le Vivant, je le jure ! Il s'est condamné lui-même, Adonïa. »

« Mais aussi vrai que le Rabb est vivant qui m'a affermi sur le trône de mon père, et qui a consolidé ma Maison, moi, à l'instant même, je ferai périr Adonïa. »

*
* *

Et sur l'heure, il donna un ordre, Salomon, à son chef des Sbires, Bénaïahou.

Et celui-ci, suivi de deux d'entre les Sbires, s'en alla, le glaive en main, à la maison d'Adonia.

Et Bénaïahou, se jeta à l'improviste sur le Fils du Roi.

Et par le glaive périt Adonia.

Après quoi le Roi Salomon accomplit ses vengeances sur tous ceux qui avaient été partisans d'Adonia, et sur tous ceux que David mourant lui avait recommandé de supprimer.

LES DEUX PROSTITUÉES

En ce temps-là, le peuple n'offrait encore des sacrifices que sur les Hauts-Lieux.

Car, point il n'y avait de Temple bâti au nom du Rabb, au loin de ces jours-là.

Et Salomon, bien qu'il aimât le Rabb, dieu de David, offrait des sacrifices aux divinités des Hauts-Lieux, et brûlait de l'encens sous leurs narines.

Or, un jour, le Roi Salomon se rendit à Gabaon, pour sacrifier des Holocaustes. Car Gabaon était le principal d'entre les Hauts-Lieux d'Israël.

Et il offrit là mille Holocaustes et l'Encens, et des Sacrifices propitiatoires, et des sacrifices en Actions de Grâces.

*
* *

Et voici que, sur ces entrefaites,
survinrent deux femmes,
deux prostituées des maisons publiques.

Et elles se tinrent debout entre les mains du Roi.

Et la première des deux parla, première, et dit :

« Écoute-moi, *ô Sidi!*

Pour notre métier, moi et celle-ci,
nous demeurions ensemble
dans la même chambre.

« Or ceci se produisit que toutes deux ensemble
nous accouchâmes dans le même endroit.

« Mais elle, c'est trois jours seulement
après mon accouchement
qu'elle accoucha de son enfant.

« Et nous étions bien seules, et, hors nous deux,
nul étranger dans la maison.
Oui, nous deux et personne d'autre.

« Et voici que l'enfant de cette femme
mourut la nuit même de sa naissance,
car elle-même s'était endormie sur lui.

« Et lorsqu'elle se leva, au milieu de la nuit,
comme ta servante, ô mon Maître, était endormie,
elle me déroba mon fils de mon flanc.

« Et elle plaça dans mon sein son fils le mort,
et prit dans son sein mon fils le vivant.

« Et moi, au matin, quand je me réveillai,
je voulus allaiter mon enfant;
mais je ne trouvai que le petit mort.

« Toutefois, en le regardant attentivement
à la lumière du matin,
je vis qu'en vérité point il n'était
le fils né de mon flanc. »

— Lors l'autre femme parla et dit : « Non pas !
Le vivant est mon fils,
et ton fils est le mort. »

— Mais la première répliqua : « Point !
« C'est ton fils, le mort.
« Et c'est mon fils, le vivant. »
Ainsi se disputaient-elles devant le Roi.

Alors il dit, Salomon : « Celle-ci dit
que c'est son fils, le vivant ;
et que c'est le fils de l'autre, le mort.
Et celle-là dit : « Pas du tout,
« c'est le fils de celle-ci, le mort ;
« et c'est mon fils à moi, le vivant. »
« Or il n'y a plus qu'un moyen pour trancher l'affaire :
et c'est par le glaive.
Que l'on m'apporte donc un glaive. »

Et l'on apporta aussitôt au Roi son glaive.
Et on le déposa entre ses mains.

Et il dit, Salomon : « Maintenant
séparez avec ce glaive l'enfant vivant,
en deux moitiés égales le partageant.
Et donnez l'une à la mère du premier enfant,
Et donnez l'autre à la mère du second enfant. »

Mais elle s'écria, celle qui était la vraie mère,
et qui ne put réprimer le cri jailli
de ses entrailles remuées :

« O notre maître le Roi, écoute-moi :
Que l'on donne à celle-ci, en son entier,
l'enfant né de mon flanc. »

Tandis que l'autre disait : « Il ne sera, en son entier,
ni pour moi ni pour toi, cet enfant.
Je préfère qu'on le coupe. »

Mais le Roi s'exprima, parlant, et dit aux Gardes :
« Donnez à la première l'enfant vivant,
sans le toucher du glaive aucunement.
C'est elle la vraie mère de l'enfant. »

Lorsque Israël unanime entendit cette sentence
que venait de prononcer le Roi,
ils furent subjugués de respect pour Salomon.
Et ils virent avec les yeux de l'évidence,
en ce Jugement,
la sagesse divine dans le sentier de l'équité.

LE RÈGNE DE SALOMON

Et le Roi Salomon régna tout son règne
sur Israël et sur Juda réunis.

Et Israël et Juda, en ce temps-là,
étaient indénombrables comme le sable,
celui qu'on ne peut compter sur le rivage.

Et la justice régnait avec le contentement,
et l'on mangeait, et l'on buvait, et l'on jubilait.

Et Salomon était sultan dominateur sur les royaumes,
depuis l'Euphrate jusqu'à la Terre Philistine,
et jusqu'aux Bornes Milliaires de l'Égypte.

Et, de toutes parts, on s'en venait vers Salomon,
avec cadeaux et tributs et serments de féalité
pour les jours entiers de sa vie.

*
* *

Et la nourriture de Salomon, jour par jour,
était de trente mesures de fleur de farine,
et de trente mesures de froment ;

Et elle était, comme viande, de dix veaux engraisés,
de dix bœufs de pâture et de dix moutons gras,
sans compter les chevreaux, gazelles et oies gavées.
Car Salomon était un grand sultan dominateur
sur toutes les contrées d'En-Deça le Fleuve,
depuis Tafsah jusqu'à Ghazza,
et sur tous les dynastes d'En-Deça le Fleuve.
Et il était en traité d'alliance et de paix
avec tous les Rois du voisinage et des alentours.

Et Israël et Juda vivaient en frères,
habitants de la sécurité,
chacun à l'ombre de sa vigne et de son figuier,
depuis Dâh jusqu'à Bir-Saba,
et cela durant tout le règne de Salomon.

Et il possédait, Salomon, dans ses écuries,
quarante mille stalles de chevaux d'attelage,
et douze mille chevaux de cavaliers.

Et les intendants de la Table de Salomon
pouvoyaient, à tour de rôle,
chacun pendant un mois,
à l'entretien des invités à la Table du Roi,
sans laisser personne manquer de rien.

Et les intendants des Écuries de Salomon
pouvoyaient, en fait d'orge et de paille hachée,

à l'entretien des chevaux de trait et des coursiers,
partout où se trouvait Salomon
avec sa maison et ses fonctionnaires.

*
* *

Et son dieu donna au Roi Salomon
une sagesse très-grande,
et une sagacité infinie,
et une étendue d'esprit vaste comme le sable
qui est sur le rivage de la mer.

Et elle dépassa, la sagesse du Roi Salomon,
la sagesse des fils unanimes de l'Orient,
et la sagesse des Egyptiens.

Car Salomon était plus sage que tous les humains,
plus même que Ithân l'Esrहितte,
plus que Hémân et Karkoul
et plus que Dardân ben-Nahoul.

Et le prestige de son nom rayonnait
chez tous les peuples d'alentour.

Et il prononça, par la parole, trente mille sentences.
Et le nombre de ses Odes chantées
fut de mille et cinq.

Et il disserta des arbres et des plantes,
depuis le cèdre qui est dans le Liban

jusqu'à l'hysope qui croît dans la muraille.
Et il parla des parlants et des non-parlants
et des oiseaux-volants,
des quadrupèdes, des poissons et des rampants.

Et l'on s'en venait, de chez des peuples nombreux,
pour ouïr la parole de Salomon,
de chez tous les rois de la terre
qui admiraient la sagesse de Salomon.

LE TEMPLE

Et ce fut alors que Hiram, roi de Tyr,
eut le désir de connaître Salomon.
Aussi, dès que Hiram, roi de Tyr, eut appris
que l'on avait consacré par l'Onction,
comme Roi d'Israël, Salomon,
il fut à la limite de la dilatation ;
Car il avait aimé beaucoup le Roi David,
durant toute la vie du Roi David.
C'est pourquoi il s'empessa, Hiram,
d'envoyer ses délégués à Salomon
lui porter souhaits et cadeaux
et renouvellement de royale amitié.

Et Salomon savait que le Roi de Tyr
était vaste en opulence et doué de richesses.
Et il fut à la limite de la satisfaction
de ce renouvellement de royale amitié.
Et il écrivit aussitôt à Hiram, lui écrivant :

« Après les salams et l'inclination des sentiments.

- « Tu sais, ô couronne des Rois du Levant et du Ponant,
que David, mon père, n'était point parvenu,
malgré le désir, à bâtir une Demeure
pour la dédier au Nom du Rabb, son dieu ;
- « Et cela en raison des troubles et des guerres
qui enveloppaient David, mon père, de tous côtés.
- « Cela jusqu'au jour où le Rabb notre dieu
fit écraser les ennemis de David
sous la plante de ses deux pieds.
- « Or voici que maintenant, de tous les côtés,
Il me donne une perfection de tranquillité,
le Rabb mon dieu qui m'a élu.
- « Et oncques on ne saurait trouver autour de moi
motif de litige ou matière à discorde,
adversaires armés ou fâcheuses surprises.
- « C'est pourquoi, afin de réaliser sans retards
le vœu de toute la vie de mon père David,
- « Et reconnaître les faveurs sur ma tête
de la part du Rabb mon dieu,
- « Je me suis proposé de bâtir
à la gloire du Nom du Rabb mon dieu,
le lui dédiant nommément par dédicace,
- « Un Temple digne en tous points
des faveurs du Rabb sur ma tête.
- « Or toi, maintenant, s'il te plaît, ô frère de mon père.

donne un ordre à tes hommes, tes serviteurs,
qu'ils coupent, pour moi, les Cèdres du Liban
et les beaux Cypprès de Sidon.

Car aucun bois, sur la terre, n'est comparable
au bois des Cèdres et des Cypprès
qui sont dans le Liban, et au pays de Sidon.

« Et, en outre, point il ne contient, notre pays dénudé,
d'arbres à bois, bons pour la construction.

« Moi, en retour, je m'engage à payer à tes hommes
le salaire que tu me demanderas pour eux,
et qu'ils méritent pour leur travail,

« Car personne sur la terre ne s'entend,
pour la coupe du bois et la taille des pierres,
comme les gens de Tyr et de Sidon.

« *Ouassalam*, de ma part, avec la Force et la Vie.
« Amîn. »

*
* *

Lorsque le Roi Hiram, maître de Tyr et de la Mer,
eut parcouru la lettre de son voisin Salomon,
il se réjouit à la limite de la réjouissance,
et répondit au message, sans délai ni retard,
par cette missive écrite et tracée de sa main :

- « La Bénédiction, la Bénédiction.
En vérité, ô fils de mon frère David,
mon frère David a laissé un fils après lui,
digne de s'asseoir sur son trône sublime.
- « Aussi, moi, ayant compris la portée de ton message,
je veux satisfaire ton désir et ton souhait
au sujet des Cèdres du Liban
et des Cyprés de Sidon.
- « Et, certes, mes serviteurs de Tyr et de Sidon
vont, tout de suite, couper à ton intention
les plus âgés d'entre les arbres de mes forêts.
- « Puis, ils les feront, par descente, descendre
de la montagne jusqu'à la mer.
- « Et mes marins, sur mes vaisseaux,
transporteront pour toi tous les bois,
par radeaux, sur la mer,
jusqu'aux endroits de ta convenance.
- « Alors, moi, je ferai délier tous les radeaux,
et je livrerai à tes hommes à toi
les bois des Cèdres et les bois des Cyprés.
- « Et cela, chaque année, je le ferai pour toi,
durant toutes les années que tu voudras.
- « Toi, de ton côté, durant ces années-là,
tu fourniras à mes hommes, simplement,
les produits de ton pays, en subsistance,

vingt mille *cors* de froment par année,
et mille *cors* d'huile vierge par année.
« *Ouassalam*, avec les bénédictions de choix.
« *Amin.* »

*
* *

Et il en fut ainsi, de part et d'autre.
Et le Roi Hiram envoya, en outre, à Salomon,
son architecte tyrien, le chef de ses travaux,
qui s'appelait Hiram, également,
le Maître-Maçon le plus illustre
entre tous les maçons de l'époque et des temps.
Et, bien que Tyrien de père et de naissance,
il était tout de même d'Israël,
car sa mère était une veuve de Nephtali.

Et Salomon, de son côté, avait nommé
Adoniram le Bâtitseur
comme chef des équipes des artisans
et de tout le peuple des tailleurs de pierres.
Et il envoyait, chaque mois, relève par relève,
les hommes de corvée, dix mille par dix mille,
travailler avec les ouvriers du roi Hiram,
et passer, chaque équipe à tour de rôle,
un mois au Liban et deux mois au pays.

Et les ouvriers de Hiram,
aidés par les gens de Djebail,
coupaient le bois et le préparaient sur place;
et les tailleurs de pierres, dans les montagnes,
taillaient les grands blocs de choix,
et les préparaient sur place entièrement,
pour le Temple du dieu de Salomon.

Et, de la sorte, il y eut scellement parfait,
de paix et d'alliance à jamais,
entre Hiram, roi de Tyr,
et Salomon, roi d'Israël.

*
* *

Or ce fut en la quatre cent quatre-vingtième année,
après l'exode des enfants d'Israël
de la terre d'Egypte-Misraïm,
Et en l'année la quatrième du règne de Salomon,
Au mois de Ziou qui est le mois le deuxième,
que Salomon posa les fondements
de la Demeure du Rabb son dieu.

*
* *

Et l'architecte Hiram, le fils de la Veuve,
c'est lui qui, avec l'aide d'Adoniram,

fixa les dimensions et les mesures du Temple,
suivant les données sévères de Misraïm.

Or la longueur, en façade, du Temple de Salomon
était de soixante coudées au cordon ;
la largeur en était seulement de trente
et la hauteur également de trente.

Et le Portique qui s'élevait sur le front de l'Edifice
avait une longueur de vingt coudées au cordon,
et une largeur de dix coudées seulement.

Et Salomon ouvrit dans les murs du Temple
des ouvertures et baies grillagées
en boiseries *moucharabiées*.

Et il bâtit à même les murs du Temple
des étages par étages superposés,
encerclant l'édifice en son entier,
avec arcades orientées vers le Sanctuaire.

Et il réserva, dans les étages eux-mêmes,
des chambres latérales, pour le service.

Quant aux murs extérieurs, il les bâtit en retrait,
pour éviter que les lambourdes des charpentes
fussent en contact avec l'Edifice lui-même.

Quant à l'intérieur et aux lambris,
il lambrissa de cèdre et de marbres précieux
le Sanctuaire *Mihrab* et le Saint-des-Saints.
Et il étendit les lambris depuis le sol jusqu'au plafond,
sculptés et agrémentés
de motifs et d'agréments,
avec coloquintes et grenades,
avec palmes et lotus en fleurs épanouies,
et le tout selon le style d'Égypte-Misraïm.

Et, au fond du Sanctuaire et du *Mihrab*,
il établit le Naos — le Saint-des-Saints,
destiné à recevoir et abriter
dans le silence et l'obscurité
l'Arche d'Alliance du Rabb le dieu.

Et l'Autel des Sacrifices, en bois de cèdre odorant,
il le recouvrit, Salomon, de l'or le plus fin.
Et il recouvrit d'or fin tout le *Mihrab*
et le Saint-des-Saints, et le Sanctuaire.
Et il finit par étendre les recouvrements d'or
sur les murs de la Maison entière.

Et les deux Grands Chérubins aux ailes déployées,
il les fit en bois d'olivier plaqué d'or,
Et les plaça dans le *Mihrab*, au fond du Sanctuaire.

Et s'éployaient là deux de leurs ailes,
d'un mur à l'autre mur,
de toute leur envergure,
tandis que leurs deux autres ailes s'élevaient
au-dessus du Saint-des-Saints, et, s'inclinant,
le protégeaient de leur voûte de plumes.

*
* *

Et avec l'or du Pays d'Ophir, chargé sur les vaisseaux
de la flotte du roi Hiram,
qu'il recevait chaque année,
et avec le bois de santal et les pierres précieuses
qui s'en venaient sur les mêmes vaisseaux,
Salomon façonna des balustrades pour le Temple,
sculptées de coloquintes et de grenades d'or,
de palmes d'or et lotus en fleurs épanouies.

Et, de son côté, l'architecte Hiram, le fils de la Veuve,
était également un maître fort habile
dans l'art de fondre et de modeler l'airain.
Et il fondit et façonna, pour le Temple du Rabb,
deux Colonnes d'Airain sans joints ni lacunes,
Qui mesuraient, au cordon, dix-huit coudées de hauteur
et douze coudées de circonférence.
Et il fondit pour elles, les destinant au sommet,

deux chapiteaux d'airain de cinq coudées,
avec leurs treillis et leurs réseaux d'ornements,
et leurs festons légers en chaînettes,
sept par sept, et sept par sept.

Et autour de ces réseaux et treillis des chapiteaux,
le bronzier Hiram déroula son art
en fruits d'airain, fruits comme de nature,
et fleurs d'airain, en lotus et lys de nature,
au-dessus du renflement des colonnes.

Et la grande colonne d'airain, de la Droite du Temple,
Hiram la nomma *YAKIN* = l'Inébranlable.

Et la grande colonne d'airain, de la Gauche du Temple,
Hiram la nomma *BOAZ* = la Force en elle.

*
* *

Après quoi, l'architecte Hiram fondit, en un jour,
la Mer Froide du Métal Liquide.

Elle était contenue dans un grand bassin d'airain
fondu d'une seule pièce et sans trace de fissure,
avec ses coloquintes et ses fleurs épanouies,
en lys, en lotus, en rameaux de palmiers.

Et il posa cette Mer de Métal, avec son bassin rond,
sur douze Taureaux d'Airain,
orientés trois par trois
vers le Nord, l'Occident, le Midi et l'Orient.

Et cette Mer de Métal, malgré ses dimensions,
qui étaient de cinq coudées sur cinq, au cordon,
trente de circonférence,
et deux mille *baths* de contenance,
était si belle aux regards du regardeur,
qu'elle paraissait une simple coupe à fleurs.

*
* *

Et c'est également lui, Hiram, le fils de la Veuve,
qui fonda les Taureaux et les Lions
et les Chérubins des socles,
et les quatre Roues d'Airain de chaque socle.
Et, autour des colonnes, il mit debout
les palmiers d'airain et les autres arbres d'airain.

Et toutes ces œuvres de Hiram étaient en airain poli,
fondu par le Tyrien, en la plaine du Jourdain,
dans un sol de sable et d'argile,
entre Soccoth et Sarathân.

Et la confiance de Salomon en le fils de la Veuve
était telle que, durant tous ces travaux de fonte,
jamais il ne vérifia par les vérificateurs
le poids de l'airain fondu par Hiram.

*
* *

Et Salomon fit encore fabriquer, avec l'or fin d'Ophir,
la Table des Offrandes,
pour le Pain de Proposition.
Et les Chandeliers d'or du Sanctuaire,
avec leurs fleurs, leurs lampes
et leurs mouchettes d'or.
Et les coupes, les couteaux et les bassins,
les cendriers et les cuillers, le tout en or fin.
Et les gonds pour la Porte du Saint-des-Saints,
et les gonds pour la Grande Porte du Temple,
en or ils étaient, et de l'or le plus fin.

*
* *

Et lorsque tout l'ouvrage des artisans fut achevé
que Salomon avait fait exécuter
pour la Maison du Rabb son dieu,
Il fit apporter, dans le Temple, Salomon,
tout ce que son père David, jadis,
avait consacré, à Sion,
en fait d'ustensiles d'or et d'argent.
Et il les déposa dans les Armoires du Temple
parmi les Trésors du Rabb son dieu.

Après quoi Salomon, de sa main,
fit tomber le Grand Voile sur le Saint-des-Saints,
derrière le Mihrab et l'Autel.

*
* *

Et tout cela fut achevé au mois de Bul,
le Huitième Mois de la Onzième Année
du règne de Salomon le Roi, fils de David le Roi.
Et comme les fondations du Temple avaient été jetées
la Quatrième Année du règne, au mois de Ziou,
Sept entières années furent donc nécessaires,
pour achever dans ses parties et dans ses détails,
le Temple que Salomon éleva au Rabb son dieu
Or, durant les sept années de ces travaux sans lacune,

la merveille entre les merveilles
dans la conduite de la main des ouvriers,
fut que, jamais,
à l'intérieur des chantiers du Temple,
on n'entendit, ni dans les alentours extérieurs,
le moindre bruit de maçon,
de forge ou de construction,
de marteau, d'enclume ou d'instruments,
de hache, de scie ou de remuement.

Et chaque chose arrivait au Temple en son temps,
achevée et prête à prendre sa place à son rang.

*
* *

Et le Roi Salomon regarda et inspecta.
Et il vit tout cela de son propre œil,
et que tout était prêt pour la Dédicace.

Lors, il convoqua auprès de lui les Anciens d'Israël
et les Cheikhs de la Nation,
et les Pôles des Tribus,
et les Emirs de l'Armée.

Et il leur dit dans Jérusalem :
« Voici venue l'Heure du Rabb.
Venez avec moi dans la Ville de mon père,
dans Sion, la Cité de David,
pour transporter de là, vers le Temple,
l'Arche d'Alliance du Rabb d'Israël. »

Et les Anciens d'Israël et les Cheikhs de la Nation
et les Pôles des Tribus et les Emirs de l'Armée,
Se réunirent unanimes autour du Roi Salomon,
au mois d'Aïthanim qui est le Mois le Septième,
pendant la Fête des Tabernacles.

Or, lorsqu'ils furent tous arrivés et rangés,
les Prêtres-Sacrificateurs prirent à Sion

l'Arche d'Alliance du Rabb d'Israël,
ainsi que la Tente d'Assignation,
et tous les ustensiles de la Tente.
Et ils transportèrent tout cela, le transportant,
aidés par les Lévites et les *Kahenn*,
au Temple construit par le Roi au Nom du Rabb.

*
* *

Or le Roi Salomon se tenait debout devant l'Arche.
Et pendant que l'on sacrifiait, en holocaustes,
taureaux et brebis, quantité indénombrable,
Les Officiants déposaient l'Arche d'Alliance du Rabb
à la place qui lui avait été destinée,
au fond du Sanctuaire de la Demeure,
à l'intérieur même du Saints-des-Saints,
sous les ailes protectrices des Chérubins,
qui planaient en voûte au-dessus de l'Arche

Mais à l'intérieur de l'Arche d'Alliance du Rabb,
rien n'était visible à l'œil du regardeur
hormis les Deux Tables de pierre
déposées en elle par Moïse,
sur la montagne Horeb.
Car l'invisible demeurait, en elle, invisible;
et l'apparent en elle était apparent.

Et voici que soudain, au moment où les Officiants
 allaient sortir du Sanctuaire du Rabb,
 s'éleva du Dedans de l'Arche une Nuée
 qui remplit de sa Présence tout le Sanctuaire.
 Et c'était la Gloire même du Rabb
 qui remplissait de Sa Présence le Sanctuaire.

*
 * *

Alors il dit, le Roi Salomon : « Voici.
 La Gloire du Rabb est dans la Nuée,
 Car Il vit Lui-même dans la Nuée. »

Après quoi, il étendit ses mains vers les cieux, Salomon,
 et s'écria : « O Sidi le Rabb, ô dieu de David,
 Moi j'ai achevé la Maison de Ta Seigneurie.
 Et c'est ton Habitable pour l'éternité. »

Puis il tourna son visage, le Roi,
 vers l'Assemblée de tout Israël,
 et il bénit, le bénissant, tout Israël,
 Et dit, par invocation et psalmodie :

« O Toi, dans Ton éternité, ô Rabb des Rabb,
 Entité des Entités, du Dehors et du Dedans,
 Ni dans les Altitudes, ni sur la Terre,
 Il n'y a de dieu qui te vaille ou t'égale.

Toi, que les cieus des cieus eux-mêmes
Ne peuvent arriver à contenir,
Comment cette Maison que nos mains ont bâtie,
Pourra-t-elle arriver à te contenir ?

O Toi, le Fidèle à l'Alliance conclue,
Daigne, quel que soit le lieu où Tu es,
Ouvrir tes yeux sur Israël, ton peuple,
Et sur le féal-servant qui t'invoque,
Par Ton Nom de Maître, et par Ton Nom d'Éternité.

Éloigne de nous la Famine, la Peste, la Nielle,
La Lèpre, la Rouille, la Sauterelle,
Les Épidémies, les Catastrophes et les Fléaux.

Et garde-nous toujours séparés d'avec les autres peuples.
Préserve-nous à toujours du contact des étrangers,
Pour faire d'Israël Ton héritage d'élection,
Ainsi que tu l'as promis à Moïse, Ton féal,
Lorsque tu fis sortir d'Égypte nos Pères,
O Toi, ô Sidi, ô le Rabb, ô le dieu ! »

« *Amin.* »

*
* *

Et, par cette Invocation Première, dans le Temple,
Salomon dédia son œuvre au Rabb son dieu.

Puis, avec tout Israël, il brûla l'encens sur l'Autel,
et offrit au Rabb les Holocaustes :
Ving deux mille taureaux qu'il immola immaculés,
onze cent vingt mille brebis immaculées.

Et, en ce jour également,
comme l'Autel d'or et d'airain,
placé devant le Sanctuaire,
ne pouvait point suffire aux Sacrifices,
Salomon consacra le Milieu du Parvis,
situé sur le Front du Temple,
pour offrir, là aussi, la graisse des sacrifices,
les parfums, l'encens et les holocaustes,
Le tout en offrande au Rabb son dieu
pour la Dédicace du Lieu.

*
* *

Or les sacrifices venaient à peine d'être terminés,
Que la Voix du Rabb, du dedans de la Nuée,
se fit entendre derrière le Voile du Sanctuaire.
Et la Voix du Rabb, dans la Nuée, disait :

« Puisque cette Maison est bâtie à Mon Nom,
J'accomplirai Ma promesse à David.
J'habiterai au milieu d'Israël.

Je le maintiendrai en marge de tous les peuples.
Et il sera mon Héritage et Ma Dilection.
Et telle est Ma Promesse, et telle est Mon Intention,
Pour la durée de Mon Eternité. »

*
* *

Alors Salomon congédia ses vassaux et tout le peuple.
Et tous s'en allèrent à leurs tentes,
élevant leurs mains pour bénir le Roi.
Et ils étaient à la limite du contentement,
à cause de toutes les grâces qu'en ce jour
faisait descendre le Rabb dieu d'Israël
sur Salomon et sur Israël son peuple.

*
* *

Et Salomon avait fait également bâtir
le Palais destiné à la Fille de Pharaon
et le Palais Splendide destiné à lui-même.
Et cela lui était chose aisée et facile,
car Salomon possédait une flotte sur la mer,
construite et équipée par le Roi Hiram de Tyr,
en mouillage à Ission-Gaber, près de Aïla,
sur les bords de la Mer Rouge,
dans le pays des Edomites.

Et de hardis marins de Tyr et de Sidon
étaient l'équipage de cette flotte,
tous navigateurs d'expérience.

Et, outre cette flotte tyrienne, il avait, Salomon,
de voguants vaisseaux de Tarsis.
Et tous les vaisseaux, chaque année,
vogaient de concert
vers Serendib et vers Ophir,
et vers les Echelles de l'Encens.

Et ils rapportaient du loin de ces contrées,
l'or en abondance et en quantité,
et l'argent en abondance et en quantité,
avec le santal et les pierreries.
Et ils rapportaient encore à Salomon,
parmi les ballots et les cargaisons,
des Paons, des Singes et des Oiseaux
avec les Aromates et l'Ivoire des Eléphants.

*
* *

Et c'est pourquoi il put ainsi bâtir, Salomon,
le Palais de la Fille du Pharaon,
et la Citadelle Millo,
et le Palais de la Forêt des Cèdres

jointoyé en boiseries du Liban,
et qu'il se destinait comme habitation.
Et il acheva ces travaux en l'espace de treize années

Or le Palais de la Forêt des Cèdres reposait
sur quatre rangées de colonnes,
entièrement en bois de cèdre du Liban.
Et les chambres supportées par les colonnes
étaient par rangées de quinze
avec leur plafond en cèdre ornementé.

Et il construisit là un Portique à colonnes
précédé d'un autre Portique à colonnes,
et d'un vaste Perron comme entrée.
Et il éleva aussi, le construisant,
le Portique du Jugement,
où il rendait les sentences de justice.

Et toutes les pierres qui entraient dans ces constructions,
appareillées avec le bois,
étaient des blocs de choix,
taillées d'après les mesures,
et repérées au ciseau et au compas,
sciées avec la scie et jointoyées
sans joints visibles à l'œil du regardeur,

rangées par trois rangées superposées,
alternant avec une rangée de poutres de cèdre

*
* *

Et l'intérieur de ces Palais, pour la magnificence,
était digne de la richesse de Salomon.
Car le poids de l'or que, chaque année, recevait Salomon,
au retour de ses voguants vaisseaux
des contrées de Sérendib et d'Ophir,
était de six cent soixante-six *mithkals* d'or.
Cela sans compter l'or qu'il prélevait
sur les marchands et sur les entrants,
et sur la marchandise des marchands,
et sur tous les tributaires des tribus,
et sur les rois unanimes des Arabes,
et sur les walis et les gouvernants.

C'est pourquoi il fabriqua, le Roi Salomon,
deux cents grands Boucliers d'or battu
dont il orna, par panoplies, les Salles.
Et pour chacun de ces boucliers des panoplies
il employa six cents sicles d'or.
Et il fabriqua trois cents autres boucliers
plus petits et d'or battu,
pour chacun desquels il employa
trois mines d'or.

Et il suspendit tous les Boucliers, petits et grands,
dans son Palais de la Forêt du Liban.

Et, dans le Palais de la Fille de Pharaon,
et dans le Palais du Roi Salomon,
toutes les coupes et toute la vaisselle
étaient de l'or le plus pur.

Et aucun objet n'était en argent, en ce temps-là,
car l'argent était métal trop commun.

Quant à son trône, il le construisit, Salomon,
dans la masse d'un ivoire très-blanc,
et le recouvrit d'or pur, entièrement.

Et il montait à ce trône par six marches d'or,
terminées par des accoudoirs d'or,
de chaque côté du trône.

Et deux lions d'or étaient debout, aux accoudoirs,
et deux autres lions d'or
étaient gardiens de chacune des marches
qui conduisaient au trône du Roi.

Et lorsque tous les travaux furent achevés,
le Roi vint habiter son Palais.

Et la Fille de Pharaon, épouse de Salomon,
monta de la Cité de David,
et vint prendre possession
du Palais bâti pour elle par Salomon.

*
* *

Et, de son côté, le Roi Hiram, maître de Tyr,
dont la paume avait été si large
à l'égard de Salomon,
En lui fournissant le bois de cèdre, le cyprés,
les pierres de taille, les artisans,
les chefs des travaux et, sans compter,
de l'or autant qu'il en voulait,
Vint de Tyr, sa capitale, afin de voir par son propre œil,
les vingt villes de la Galilée
que Salomon lui avait données par donation,
en retour de ses bons offices.
Mais ces villes ne firent guère bonne figure
devant les yeux de Hiram.
Et il devint froid et distant
et dit à Salomon avec froideur :
« Quelles villes m'as-tu donné là, mon frère...? »
Et il nomma, par mépris, ces vingt villes
KABOUL = Rien du tout.
Mais il remit encore, à Salomon, avant de le quitter,
cent vingt *mithkals* d'or.
Puis il s'en retourna, moqueur, dans son pays.

LA REINE DE SABA

Et ce fut aussi, en ce temps-là,
que, pendant des jours et des années,
au fond de son royaume, en Arabie,
Elle entendait parler de Salomon et de sa gloire,
la reine adolescente de Saba.
Et le désir entrait dans le cœur de la jeune Reine
de rencontrer le Roi Salomon
et de l'éprouver par questions ardues.
C'est pourquoi, du loin de son pays et de son royaume
elle vint, un jour, à Jérusalem,
pour voir et interroger le sublime Salomon,
cette reine insigne de Saba.
Et elle arriva à la tête d'un cortège magnifique,
au milieu de caravanes et de caravaniers,
dans la rumeur des éléphants
et des chameaux soufflants,
et des bêtes de somme ployant
sous le poids de leurs chargements.

Et ce qu'elle apportait avec elle, à Jérusalem,
en fait d'aromates, de charges d'or
et de charges de pierreries,
Était en quantité telle de ballots
que jamais on ne vit quantité pareille
sur la face de la terre, en large et en long.

Et lorsqu'elle fut arrivée auprès de Salomon,
et que furent souhaités les souhaits de la bienvenue,
Elle étala, la Sabéenne, devant Salomon,
tout ce qu'elle lui avait apporté de son royaume,
et lui en fit présent à l'heure et à l'instant.

Après quoi elle lui dit tout ce qu'elle avait à lui dire.
Et Salomon fit à toutes ses demandes
la réponse exacte qui convenait.

Et aucune des questions de la jeune Reine
ne fut obscure pour son entendement.

Car Salomon savait comment donner à chaque question
la réponse qui était la seule solution.

Et la Reine de Saba était à la limite de l'admiration.
C'est pourquoi elle n'hésita plus à donner au Roi,
sans perdre une heure ou un instant,
ce qu'elle ne lui avait pas encore donné.
Et elle eut ainsi tout ce qu'elle souhaitait.
Et le Roi également.

Après quoi la Reine de Saba rentra dans son pays,
en paix et en sécurité,
ayant repris le même chemin
par lequel elle était venue.

LA FIN DE SALOMON

Or, après le départ de la Reine de Saba,
il aima, par quantités, Salomon,
les femmes étrangères à Israël,
outre son épouse, la fille de Pharaon.

Il aima, entre autres femmes étrangères,
des Moabites, des Ammonites,
des Edomites, des Sidonites,
des Tyriennes et des Hittites,
quantité de chaque variété.

Or toutes ces femmes qu'il aima, Salomon,
étaient des femmes, précisément,
d'entre les races interdites par le Rabb,
lorsqu'il avait dit aux enfants d'Israël :

« N'entrez point chez elles,
« Et qu'elles n'entrent point chez vous.
« Car elles inclineraient votre cœur vers leurs dieux. »

Mais s'il arda avec ardeur
pour toutes ces femmes, Salomon,
ce fut à cause de l'amour.

Et il prit ainsi, comme épouses étrangères,
sept cents adolescentes, filles de Rois,
et trois cents adolescentes en lit concubin.
Et, toutes, elles remplissaient les plis de son cœur.
Et s'il restait quelque place du cœur
qui ne fût pas occupée par leur amour,
Il la réservait, Salomon, à l'amour de leurs dieux.

Et Salomon servit, de la sorte, hors le Rabb son dieu,
la déesse Astaroth, idole des Sidoniens,
et l'abominable Malcom,
idole des Ammonites,
et Kamousch le détestable,
idole des Moabites,
et Moloch, le *baâl* des Philistins.

Et même il éleva au détestable Kamousch
un Haut-Lieu sur la Montagne,
vis-à-vis du Temple, face à Jérusalem,
Et il éleva, en outre, un plus important Haut-Lieu
à Moloch le baâl,
le Principal des principaux.

Et tout cela, il le fit et le commit, Salomon,
à cause de l'amour
pour les femmes étrangères,
et à cause de son amour pour leurs dieux.

*
* *

C'est pourquoi le Rabb, dieu d'Israël et de David,
entra dans le grand courroux contre Salomon.
Mais Il ne lui envoya, d'abord et pour commencer,
que semonces et menaces.
Or point il n'inclina son ouïe et son entendement
aux paroles et avertissements
de son Rabb, Salomon.

Alors le Rabb abandonna Salomon,
et lui suscita ennemis et adversaires,
dans le voisinage et dans le loin.
Et il tourna, sans retard, contre lui
Hadad, roi d'Edom, favori de Pharaon,
époux d'une princesse royale de Misraïm;
Et Rezoun fils d'Eliada, roi de Damas et d'Aram,
Et Yorofoam, fils de Nabat, Ephraïmite,
qui devint plus tard roi d'Israël
avec le secours du Pharaon Sissak.

Et il vieillit et périclita, Salomon.

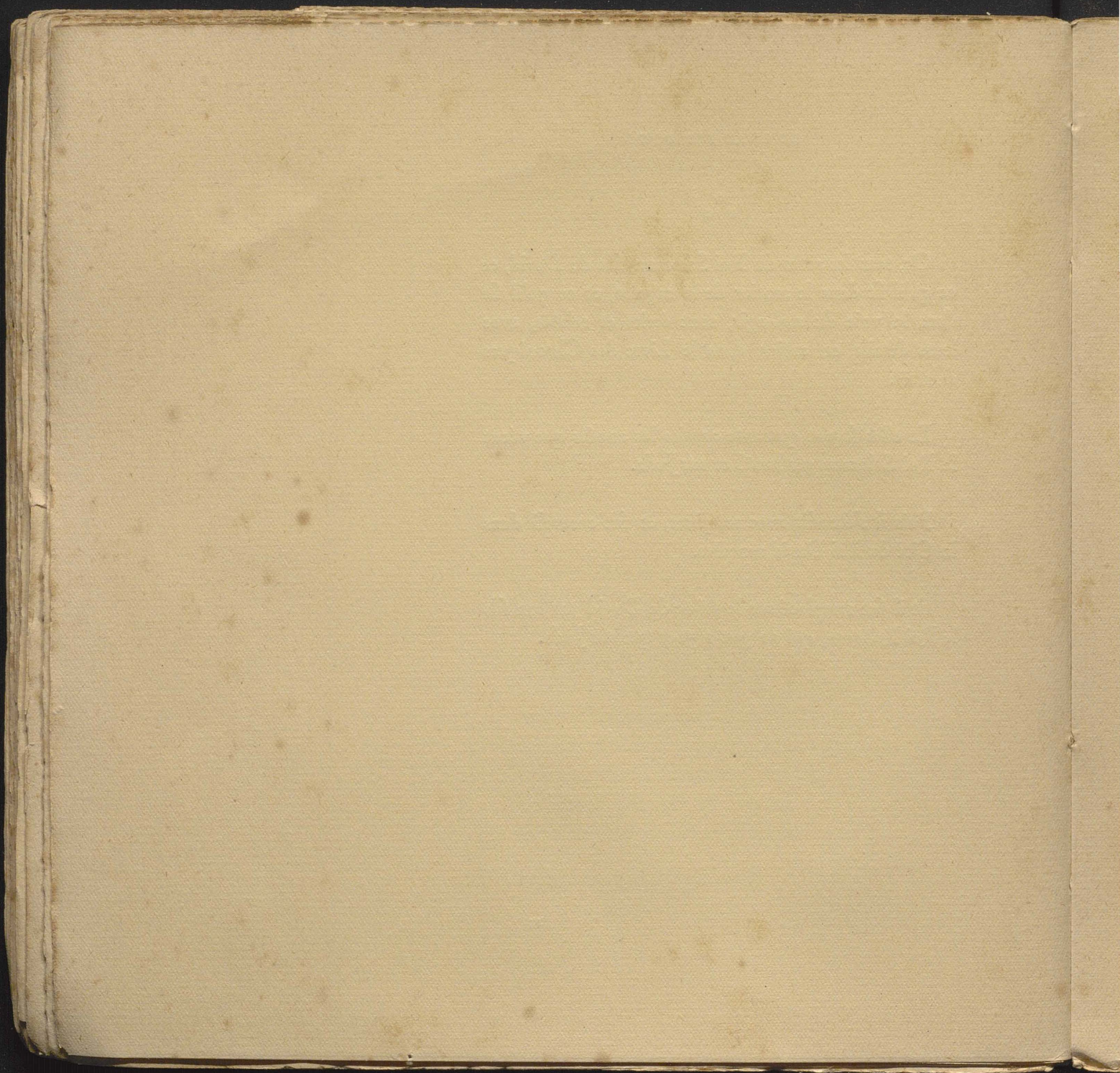
*
* *

Or, tous les actes du Roi Salomon, fils de David, et ce qu'il fit dans le sentier de la sagesse, et ce qu'il fit dans la voie du mal-agir, sont écrits et relatés, avec leurs détails, en entier, dans le Livre des Chroniques d'Israël.

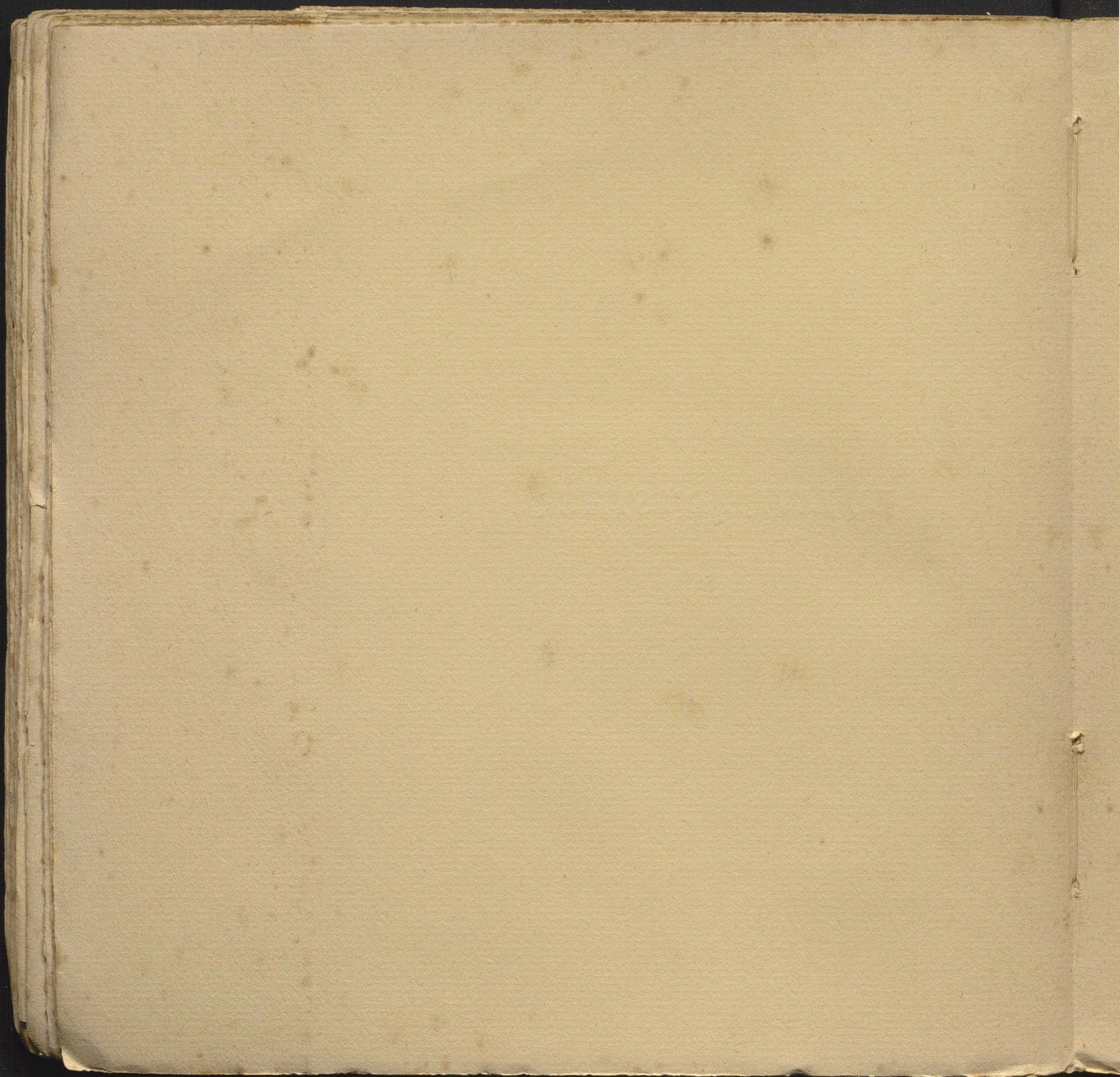
Et elles furent quarante années les années que vécut le Roi Salomon sur Israël et sur Juda.

Puis il s'étendit avec ses pères, et fut enseveli dans la Cité du Roi David son père.

Et il fut remplacé sur le trône de David par son fils le Roi Roboam, qui ne put régner que sur Juda.



LE LIVRE D'ESTHER



LE LIVRE D'ESTHER

Or ceci arriva au loin des années, durant les jours
d'Assuérus,

Du roi Assuérus qui régnait depuis l'Inde jusqu'aux
régions éthiopiennes de Kousch,
Sur cent vingt-sept Satrapies.

Il advint donc qu'au temps où il était assis, le Roi
Assuérus, sur le trône de son empire, à Suse-les-
Palais,

En l'année troisième de son règne,

Il offrit, à l'occasion de son anniversaire, un Festin à
ses Satrapes et à ses hommes-liges, tandis que l'armée de
Perse et de Médie était rangée entre ses mains, avec les
Chefs de guerre et tous les Émirs et Capitaines.

Lors, il déploya, le Roi Assuérus, le faste et la
magnificence de son empire et toute la majesté de sa
royauté, durant des jours nombreux, en tout cent
quatre-vingt jours exactement.

Et il donna, entre temps, à tout son peuple, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, un festin de sept jours, dans l'enceinte du féérique-jardin royal, au milieu des arbres plantés par la main des Rois, à Suseles-Palais.

Là, les pavoisements réjouissaient l'œil du regardeur, par les tentures blanches et violettes suspendues, au moyen de cordons de lin blanc ou pourpre, à des anneaux d'argent fixés eux-mêmes sur des colonnes d'albâtre transparent.

Là, les divans d'or et d'argent étaient dressés sur les mosaïques de porphyre, de nacre et de marbre noir.

Là, on donnait à boire des boissons royales en des coupes d'or diversifiées, avec une profusion digne de la munificence du Grand Roi.

Là, enfin, chacun buvait selon son désir, jusqu'à satiété, ainsi que l'avait voulu le Roi, qui avait donné l'ordre à ses dignitaires et à ses chambellans, pour toute la durée des fêtes, d'agir de façon à contenter chaque convive à la limite du contentement.

Et, de son côté, l'Épouse Royale, la Reine Vasthi, donna également un grand Festin, mais pour les femmes seulement, à l'intérieur de son Palais, dans le Harem du Roi Assuérus.

*
* *

Or, en le jour septième du Festin de sept jours donné au peuple, le Roi Assuérus, lorsque son cœur s'égayait et fut en liesse par l'effet du ferment des boissons royales, donna un ordre insolite aux Sept Eunuques qui étaient entre ses mains : Méhuman, Bizta, Harbôna, Bightan, Abagta, Zitar et Tharass.

Il leur enjoignit, en effet, d'aller quérir, à l'heure et à l'instant, leur maîtresse la Reine Vasthi, afin qu'elle vînt, sans tarder, auprès de lui, couronnée du diadème royal, et afin qu'ainsi tout le peuple assemblé et les notables fussent à même, une fois dans leur vie, de contempler sa royale beauté et de s'en émerveiller d'émerveillement.

Car belle elle était à regarder, la Reine Vasthi, et merveilleuse extrêmement.

*
* *

Or elle refusa, la Reine Vasthi, d'obtempérer à cette demande, la jugeant contraire aux traditions de la Perse et au protocole des Rois.

En outre, elle se sentait offensée du fait qu'une demande aussi grave lui fût transmise par l'intermédiaire des mains des Eunuques.

Et, d'un geste, elle renvoya les Sept Eunuques vers leur maître le Roi.

*
* *

Lors, il fut grandement mortifié, le Roi Assuérus. Et le travailla, en son intérieur, le ressentiment; et brouilla son cœur l'amertume.

Et, au bout d'une heure de temps, il se tourna vers les Savants-Ulémas de sa cour, les connaisseurs des variations et des événements, les Sept Sages qu'il avait l'habitude de consulter, dans les moments graves, à cause de leur science de la Sunna-Tradition et de leur subtilité dans la Jurisprudence, entre tous les savants de Perse et de Médie.

Eux seuls, du reste, avaient libre accès auprès de sa personne; et, seuls, ils possédaient le privilège de voir son visage.

Et, de leurs noms, ils s'appelaient : Karséna, Sétar, Admata, Tarsis, Maras, Marsana et Mamukân.

Et donc, il leur demanda, le Roi Assuérus, leur disant :

« Selon la Sunna-Tradition, si la Reine refuse d'obtempérer au désir du Roi, quand il est transmis par la main des Eunuques, que doit-on faire? »

Alors demanda la parole le plus retors des Sept Savants, le courtisan Mamukân, et dit, en présence du Roi, des Satrapes et des Grands :

« Par ce refus, ô Roi du temps, ce n'est pas seulement à l'égard du Roi qu'aurait mal agi la Reine, mais à l'égard aussi de tous les sujets, petits et grands, qui peuplent l'immense empire de notre Roi tout-puissant.

« Car si la conduite de la Reine parvient à la connaissance des femmes de l'empire, elle les incitera à ne plus regarder leurs maris qu'avec l'œil du mépris,

« Puisqu'elles se diront, entre elles : « N'est-ce pas
« que le Roi Assuérus en personne a fait prier la Reine
« Vasthi de se rendre en sa présence ? Et n'est-ce pas
« qu'elle n'a pas voulu satisfaire à son désir ? Et n'est-
« ce pas qu'elle a bien fait de ne pas y aller ? »

« Et, en même temps, les nobles dames de Perse et de Médie, qui auront toutes connu la désobéissance de la Reine, raconteront la chose à leurs maris, les seigneurs de l'empire. Et, de ce côté-là aussi, il en résultera rumeurs, fermentations et colère.

« Si donc le Roi le trouve opportun, qu'il fasse sortir de sa main un Edit Royal, lequel sera inscrit dans le Recueil des Sunna-Traditions de Perse et de Médie, pour être désormais irrévocable.

« Et cet Edit portera que Vasthi la Reine n'aura plus désormais le privilège de paraître devant notre maître le Roi, et que sa place sera donnée à celle que le Roi jugera la plus digne.

« De la sorte, l'Edit du Roi sera connu de tout l'Empire, si vaste soit-il, et toutes les femmes apprendront ainsi qu'il leur faut dorénavant avoir les plus grands égards pour les désirs de leurs maris, qu'ils soient faibles ou puissants. »

Ces paroles du courtisan, le savant Mamukân, impressionnèrent beaucoup l'esprit du Roi. Et les seigneurs de la Cour, aux pieds du trône, donnèrent tous des signes d'approbation et d'assentiment

Alors le Roi Assuérus n'eut plus d'hésitation. Et il donna à ce sujet les instructions qu'il fallait.

*
* *

Aussitôt on envoya, dans toutes les Satrapies royales, des Messages conformes au système d'écriture de chaque pays, et rédigés selon la langue de chaque peuple.

Et, dans ces messages, il était dit que tout mari devait être le maître absolu dans sa demeure, et donner ses ordres selon le seul désir de sa langue.

*
* *

Et, à la suite de ces événements, les jours passèrent et les mois.

Mais la rancœur du Roi Assuérus point ne s'apaisait ni ne s'atténuait. Et point il n'oubliait son épouse Vasthi, ni la désobéissance de Vasthi, ni ce qu'il avait décidé à son sujet.

Toutefois il demeurait dans la perplexité et l'irrésolution.

C'est pourquoi, les jeunes chambellans qui l'entouraient et les jeunes *ghoulams*, le voyant toujours soucieux et bien jaune de teint, s'enhardirent et finirent, un jour, par dire :

« Il serait temps que l'on recherchât pour notre maître le Roi, des vierges jouvencelles, belles d'aspect et de visage, afin qu'elles puissent distraire quelque peu l'esprit de notre maître le Roi.

« Que l'on établisse donc, dans ce but, des inspecteurs royaux, à travers toutes les contrées de l'Empire, et qu'ils soient spécialement chargés de la recherche et du choix des vierges jouvencelles, seulement les belles d'aspect, de visage et de tournure, seulement celles douées de toutes qualités requises.

« Et ils devront les diriger toutes, avec soins et précautions, de tous les points de l'Empire, vers Suse la capitale, et sans encombre ni dommage, jusqu'au Harem bien gardé de notre maître le Roi.

« Et que la chose soit faite sous l'œil et la haute surveillance de l'Eunuque Haïgaï, le Chef des Eunuques du Roi, le gardien des femmes, lequel fournira, à toutes ces Adolescentes, onguents, huiles et parfums, durant le voyage et tous objets nécessaires à leur intime toilette.

« Et celles, parmi toutes ces jeunes filles vierges, qui semblera la plus plaisante aux yeux du Roi, sera celle qui régnera à la place de Vasthi. »

Et ces paroles, telles qu'elles furent dites, plurent à l'oreille du Roi et touchèrent son entendement.

Et, à l'heure et à l'instant, il ordonna qu'il en fût ainsi.

*
* *

Or, il y avait dans Suse-les-Palais, un homme, un Juif, du nom de Mardochée ben-Jaïr, ben Siméï, ben Kaïs, de la tribu de Benjamin.

Et cet homme avait été autrefois déporté de Jérusalem, son pays, ainsi que les autres captifs traînés en

esclavage avec le roi de Juda, Yaconia-Joachim, par le roi de Babylone, Nabi-Koudourra-Oussour=Nabuchodonosor.

Et c'était précisément ce Mardochée qui avait été le tuteur et l'éducateur d'une jeune fille de sa proche parenté, nommée Hadassa et connue sous le nom d'*Esther* ou Astir. Elle était exactement la propre nièce de ce Mardochée, mais orpheline de père et de mère.

Et cette jeune fille, Esther-Hadassa-Astir, était extrêmement belle de visage et ravissante pour le regard.

Et Mardochée, à la mort du père et de la mère, sur la terre de la captivité, l'avait adoptée pour sa fille.

*
* *

Aussi, dès que l'Édit du Roi eut été promulgué, et que l'on eut commencé à rassembler, aux quatre horizons de l'Empire, les vierges jouvencelles, celles qui étaient séduisantes d'aspect, belles de visage et douées des qualités requises, et que les premières fournées eussent été dirigées vers la capitale Suse, sous l'œil vigilant et la garde de Haïgäi, le Chef des Eunuques, Mardochée le Juif s'arrangea pour que sa filleule Esther fût également amenée, avec les premières fournées, dans le Palais du Roi, et présentée au puissant Haïgäi, chef des Eunuques.

*
* *

Or, la jeune Esther sut plaire à l'omnipotent Chef-Eunuque et entrer dans ses yeux. Et elle n'oublia rien de ce qu'il fallait pour retenir ses bonnes grâces.

C'est pourquoi il s'empessa, Haïgaï, de fournir à la jeune fille, pour ses soins intimes, dès son arrivée, tout ce qui était nécessaire en fait d'onguents, d'essences précieuses et d'objets de toilette.

En outre, il mit à sa disposition, les lui ayant données, sept adolescentes de choix, triées dans le Harem du Roi, et destinées à la servir.

Et il lui assigna, ainsi qu'à ses suivantes, le plus beau Pavillon du Palais Intérieur.

Quant à Esther, elle se garda bien de révéler à qui que ce fût la race à laquelle elle appartenait, et ses attaches étrangères de famille.

Car Mardochée avait pris grand soin de la sermonner à ce sujet, et lui avait enjoint de ne rien dire qui pût la compromettre ou la trahir.

*
* *

Mais, pour ce qui est de Mardochée, tous les jours, sans en excepter un seul, il rôdait aux alentours du

Palais, non loin des Pavillons du Harem, pour tâcher de savoir où en était l'affaire d'Esther et ce qui advenait d'elle.

Et, de la sorte, il put apprendre, Mardochée, que chaque jeune fille, élue en vue de la couche du Roi, devait, avant que vînt son tour d'entrer, pour une nuit, dans la Chambre du Roi, être soumise, pendant douze mois entiers, à suivre les prescriptions et ordonnances établies par le Protocole rigoureux et les Sunna-Traditions en vigueur dans le Harem des Rois Persans.

*
* *

Il était, en effet, de douze mois le temps assigné pour la préparation complète de toute vierge destinée au plaisir du Roi.

Et, afin que les vertus subtiles des essences et l'âme des aromates produisissent en l'intérieur de la jeune fille tout l'effet requis,

Il fallait la faire macérer six mois dans les myrrhes essentielles, et l'attendrir, durant six autres mois, par des onctions avec les huiles anciennes, les baumes odorants, les philtres et myrobolans en usage dans les Harems de Perse et de Médie.

Aussi, quand venait enfin son tour d'être admise

chez le Roi, la jeune fille avait le droit régalien, pendant les quelques instants qu'elle mettait pour traverser l'espace qui séparait le Harem d'avec l'appartement particulier du Roi, de réclamer, avant d'entrer chez le Roi, tout ce dont elle pouvait avoir envie.

Et on devait lui accorder tout ce qu'elle souhaitait, à l'heure et à l'instant.

Cette entrée de l'élue avait toujours lieu au soir tombant. Et la jeune fille ne passait qu'une seule nuit avec le Roi.

Car, dès le premier matin, elle était reconduite, sous la garde de l'Eunuque du matin, Saasghaz, non plus au Harem des femmes, mais dans un Palais Spécial où vivaient toutes les concubines qui avaient été honorées d'une nuit avec le Roi.

Et l'adolescente d'un soir ne retournait jamais plus chez le Roi, à moins que le Roi, exceptionnellement satisfait de sa nuit avec elle, ne se souvînt d'elle et n'exprimât le désir de la revoir.

Mais encore, fallait-il, pour la retrouver au milieu des autres concubines, que le Roi se rappelât son nom, et la demandât en la désignant par le surnom qu'il lui avait donné à l'occasion de la Nuit Royale.

*
* *

Et voici que vint le tour d'Esther d'être admise chez le Roi.

Alors la fille d'Abikaïl, la nièce de Mardochée, traversa lentement le Passage des Souhais.

Mais elle ne voulut user du privilège régalien que pour demander uniquement ce que lui avait suggéré son protecteur, le Chef-Eunuque Haïgai, le gardien vieilli dans les us et intrigues du Palais.

Et sa réserve lui fit, à cette occasion, gagner les cœurs de tous les Eunuques.

Car, stylée par Haïgai, elle n'avait rien demandé pour elle, et s'était contentée de formuler des souhaits destinés à satisfaire les Eunuques.

Et ce fut au dixième mois, qui est le mois de Tibit, dans l'année septième du règne d'Assuérus, qu'Esther fut ainsi conduite par l'Eunuque Haïgai, dans l'appartement intime du Roi.

*
* *

Et le Roi Assuérus se plut en Esther extrêmement, et l'aima plus que toutes les femmes qu'il avait connues.

Et elle le charma et le séduisit plus que toutes les vierges entrées dans son Harem.

C'est pourquoi il posa sur la tête d'Esther la couronne d'empire, et la consacra Reine de Perse et de Médie à la place de Vasthi.

Et, à cette occasion, il donna, Assuérus, à tous ses Féaux et Dignitaires, une Fête splendide, et telle qu'elle resta gravée dans la mémoire des peuples, sous le nom de *Fête d'Astir-Esther*.

Et il ouvrit une Ère de Paix, de repos et de prospérité pour tous ses sujets sans distinction, dans tout l'Empire, et octroya tant de faveurs, autour de lui, au delà de toutes ses munificences passées, qu'on nomma cette période de temps l'*Ère d'Astir*.

*
* *

Après ce grand événement, on continua, tout de même, par habitude acquise et parce que l'édit premier n'avait pas été, par oubli, révoqué, à rassembler, de tous les points de l'empire, les vierges adolescentes destinées aux nuits du Roi.

Mais Mardochée, plein de méfiance, et craignant l'arrivée de quelque future rivale de sa nièce, ne quittait

plus les alentours du Palais, veillait à tout, avait l'œil sur tout, surveillait les entrées des vierges et les sorties des Eunuques, tout cela en cachette et sans éveiller l'attention.

Et, de son côté, Esther, devenue maintenant la Reine, ne révélait toujours à personne sa race, ni sa famille ni ses attaches, obéissant en tout aux suggestions secrètes de Mardochée, et ne faisant que ce qu'il lui ordonnait, comme au temps où elle était encore sous sa tutelle.

*
* *

Or, un jour, Mardochée se tenait assis à la porte du Palais, en compagnie des gardiens de l'Entrée et des Eunuques.

Car il avait fini, sans rien révéler de sa parenté avec la Reine, par gagner leur confiance à force d'assiduité, et grâce aux petits services qu'il leur rendait.

Et justement, ce jour-là, deux d'entre les principaux Eunuques du Roi, gardiens de la Porte Intérieure, Bighân et Tharas, nourrissaient un violent ressentiment contre leur maître le Roi Assuérus, et ourdisaient le complot de porter la main sur sa personne royale.

Et Mardochée, grâce à ses accointances, eut, le premier, connaissance de ce complot, et s'arrangea pour en informer sans retard la reine Esther.

Et Esther, aussitôt, rapporta l'affaire, par le détail, à son époux le Roi, de la part de Mardochée, mais sans rien révéler de sa parenté avec lui.

Lors on fit une enquête, et le fait fut reconnu exact. Et les deux coupables furent crucifiés sur un bois.

Et cela fut consigné dans les Annales du règne, sur l'ordre et en présence du Roi.

*
* *

Sur ces entrefaites le Roi Assuérus éleva aux plus hauts grades son favori Hamân l'Amalécite, fils de Hamadâtha, descendant du roi Agag, l'ancien ennemi des Juifs.

Et il assigna à son favori Hamân un rang au-dessus de tous les Émirs et Vizirs de sa Cour.

Et tous les féaux du Roi, les habitués de sa Sublime Porte, s'inclinaient et se prosternaient devant Hamân. Car tel était l'ordre du Roi, en l'honneur de son favori.

Quant à Mardochée, il ne pouvait se résoudre, étant Juif, à se prosterner devant un Amalécite, un descendant de l'ennemi de son peuple et de sa race.

Et les serviteurs de la Porte, qui ignoraient l'histoire des étrangers et leurs inimitiés de race, étaient fort

étonnés de l'abstention de Mardochée. Et, tous les jours, ils lui disaient :

« Pour quel motif transgresses-tu l'ordre du Roi? »

Mais il trouvait toujours le moyen d'é luder la réponse.

Pourtant, un jour, comme ils le pressaient davantage à ce sujet, et le harcelaient de questions, il finit par s'écrier :

« Moi, je suis Juif, voilà. »

Alors, fort intrigués, et ne comprenant pas davantage, ils avisèrent de la chose le favori Hamân, ne fût-ce que pour voir si Mardochée persisterait dans son attitude.

*
* *

Lorsque Hamân eut appris cela, et qu'il eut constaté, par son propre œil, qu'en effet ce Mardochée ne se prosternait ni ne s'inclinait sur son passage, il fut dans une grande irritation.

Mais lorsqu'on lui eut révélé le vrai motif de cette abstention, à savoir que Mardochée était Juif, il sentit son cœur devenir de la braise, et fut à l'extrême limite de l'indignation.

Toutefois il se contint et, par dédain pour un si piètre personnage, il ne voulut point que le châ timent

atteignît le seul Mardochée, mais la race entière à laquelle appartenait le délinquant.

Et il résolut d'exterminer, en une seule fois, tous les Juifs qui se trouvaient dans l'empire des Rois de Perse et de Médie.

C'est pourquoi, au premier jour du premier mois de l'année, qui est le mois de Nissân, de l'an douzième du règne d'Assuérus et de l'an cinquième de l'arrivée d'Esther au trône de Perse, le favori Hamân convoqua chez lui les Mages les plus versés dans la connaissance du Sort.

Et les Mages jetèrent devant Hamân les jetons du *Puour* qui fixent le Sort. Et le *Puour* désigna, comme jour favorable pour l'extermination des Juifs, le treizième jour du douzième mois de l'année, qui est le mois d'Adar.

*
* *

Alors Hamân alla trouver le Roi Assuérus et lui dit :

« O Seigneur des Terres et des Continents, il y a, à travers ton vaste Empire, un peuple dispersé et semé parmi les autres nations qui peuplent les provinces et les Satrapies de ta Majesté.

« Et ce peuple, malgré sa dispersion, vit en marge des autres peuples, selon des Sunna-Traditions parti-

culières, complètement opposées aux traditions et coutumes des autres nations, et contraires aux lois de l'Empire.

« Il n'est donc point dans l'intérêt du Roi de laisser continuer à vivre dans la sécurité un peuple aussi réfractaire.

« Si donc le Roi le juge opportun, qu'il donne aux Scribes l'ordre d'écrire un Rescrit pour la destruction de ce peuple. Et moi, de mon côté, je pèserai dix mille talents d'argent, du Trésor, par pesées, aux intendants chargés de la mise en exécution de ce Rescrit à travers tout l'Empire. »

Lorsque le Roi Assuérus eut entendu, de la bouche de son favori, ces paroles si nouvelles pour lui,

Il tira aussitôt de son doigt le Sceau Royal et le remit à Hamân l'Amalécite, fils de Hamadâtha, descendant du roi Agag, l'ancien ennemi des Juifs,

Et il lui dit :

« Voici qu'il est à toi, ce peuple. Et elles sont à toi les ressources du Trésor. Fais de tout cela ce que bon te semble. »

*
* *

Et Hamân, au treizième jour de ce même premier mois de la douzième année du règne d'Assuérus,

convoqua, dans la Salle du Palais, les Chefs des Scribes et les Interprètes du Roi, et leur fit écrire un Édît destiné aux Satrapes par satrapies, aux Walis de chaque province par province, et aux Émirs de chaque nation par nation. Cela selon le système d'écriture de chacun, et à chaque peuple dans sa propre langue.

Et il fit écrire tous les Messages au nom du Roi, et les cacheta lui-même du Sceau Royal que lui avait confié le Roi.

Et il les expédia, par courriers coureurs et par cavaliers, vers toutes les provinces et satrapies, ordonnant à tous les peuples de l'Empire de se tenir prêts à égorger, détruire et exterminer la race réfractaire des Juifs, tous sans exception, depuis le jeune garçon jusqu'aux vieillards, y compris les femmes et les nouveau-nés, le tout en une seule fois et en un seul jour, le treizième du douzième mois, qui est le mois d'Adar.

Et il fit ajouter : « Les dépouilles des exterminés devront revenir aux exterminateurs. »

*
* *

Et courriers coureurs, et cavaliers-messagers, partirent à l'heure et à l'instant, sur l'ordre pressant du Roi et du favori tout-puissant.

Et tandis que l'Edit d'extermination était également publié dans Suse la Capitale, le Roi Assuérus et son favori Hamân s'assirent pour boire.

Et les Juifs qui surabondaient dans Suse étaient dans l'épouvante et la consternation.

*
* *

Mais pour ce qui est de Mardochée, voici.

Lorsqu'il eut appris ce qui venait de se passer, il déchira ses vêtements, se couvrit la tête d'un sac de cendre, se vêtit d'un cilice, et se mit à courir jusqu'à ce qu'il fût arrivé au milieu du Quartier des Juifs.

Et là il se mit à pousser des hurlements et à exhaler sa douleur par cris stridents et grands soupirs.

Mais, au bout d'une heure de temps, il se décida à revenir du côté du Palais et se tint juste en face de la Sublime Porte, sans trop oser s'en approcher. Car il était défendu à quiconque de s'approcher du Palais Royal en vêtements de deuil et avec les signes de la désolation.

Et, de leur côté, tous les Juifs de l'Empire, partout où parvenait l'Edit d'Extermination, se mirent à pleurer,

à gémir et à jeûner, tandis que beaucoup d'entre eux revêtaient le cilice et se couchaient sur la cendre.

*
* *

Quant à la Reine Esther, lorsque les Eunuques et ses suivantes l'eurent renseignée sur ce qui venait de se passer, elle fut, en son âme, à la limite de l'affliction et de la terreur.

Toutefois, pour ne point trahir son origine, elle maîtrisa ses sentiments.

Mais elle commença par envoyer en secret un de ses Eunuques porter des vêtements convenables à Mardochée pour qu'il s'en revêtît, après avoir ôté le cilice du deuil et le sac de cendre dont il s'était couvert la tête.

Mais il n'accepta point les vêtements, Mardochée, et refusa d'enlever le cilice et le sac de cendre.

Alors Esther dépêcha, vers son oncle Mardochée, le plus dévoué de ses serviteurs, l'Eunuque Hadad, qui était de sa race, et que le Roi lui avait cédé comme le plus précieux cadeau que possédaient ses mains.

Et elle donna l'ordre à cet Eunuque affidé de faire parler Mardochée sur ses intentions, et d'obtenir de lui des éclaircissements.

Et Hadad se rendit auprès de Mardochée, là où il était assis, sur la place qui s'étendait en face de la Porte du Palais.

Et, après s'être fait reconnaître de lui, il lui dit ce qu'il lui dit. Et Mardochée lui donna tous les éclaircissements qu'il réclamait, afin qu'il mît la Reine Esther au courant de tout. Puis il ajouta :

« Dis à la Reine Esther qu'il n'y a qu'un moyen de sauver les Juifs, et c'est que, sans retard, elle se rende en personne auprès du Roi, et fasse ce qu'il faut faire pour obtenir le retrait de l'Edit d'Extermination. »

Et l'Eunuque Hadad retourna auprès de la Reine Esther et lui rapporta, sans en rien omettre, les paroles de Mardochée.

*
* *

Alors Esther dit à l'Eunuque :

« Va dire à Mardochée, afin qu'il le sache, que tous les sujets du Roi, excepté lui, Mardochée, savent bien que si quelqu'un, homme ou femme, fût-ce moi-même la Reine, a l'audace de franchir la Cour Intérieure du Palais, et d'entrer chez le Roi sans y être appelé, celui-là tombe sous le coup de la Loi, et le châtement est le même pour tous : la mort.

« Seul, celui vers qui le Roi, par exception, tend

le Sceptre d'or qu'il tient à la main, a la vie sauve.

« Or moi, la Reine Esther, je n'ai point encore reçu, depuis déjà trente jours, d'invitation à entrer chez le Roi.

« Quant à entrer chez le Roi, sans y avoir été spécialement appelée, je ne saurais même y songer. »

Et l'Eunuque revint auprès de Mardochée et lui rapporta, telles qu'elles avaient été dites, les paroles de la Reine Esther.

Et Mardochée dit à l'Eunuque :

« Voici. Tu répondras à Esther la Reine, lui disant :

— « Ne t'imaginer pas en ton âme, ô Reine Esther, t'échapper à la catastrophe, toi seule entre tous les Juifs et Juives de ton peuple.

« Et surtout, garde-toi de croire que tu es à l'abri, parce que tu es la Reine et que tu demeures dans la Maison du Roi. Bien au contraire.

« Car, si tu ne veux pas agir avec zèle pour le salut de ton peuple, et si tu t'abstiens, par silence et par frayeur, alors que c'est le moment où il te faut parler et te montrer,

« Alors, sache bien que les Juifs se passeront de toi. Et ils sauront, du reste, obtenir par quelque autre moyen, le recours et la délivrance.

« Mais toi, si tu n'agis pas sur l'heure, tu périras sans recours avec toute ta famille. »

Puis il se tut, un instant, Mardochée, et ajouta :

« Dis-lui ceci aussi, à Esther :

— « N'oublie pas que c'est précisément pour un temps comme celui-ci, et pour des circonstances comme celles-ci, ô la Reine, que Mardochée a tant peiné autrefois pour te faire parvenir à la Royauté. »

*
* *

Lorsque la Reine Esther eut connaissance de ces paroles de Mardochée, elle pleura.

Elle pleura sur son peuple et sur elle-même, la Reine Esther, et souhaita n'avoir jamais vécu.

Et lorsqu'elle put enfin parler, elle fit transmettre à Mardochée cette réponse par l'Eunuque Hadad :

« Va vite, ô Mardochée, rassembler tous les Juifs qui se trouvent à Suse. Et tous ensemble jeûnez à mon intention, moi la Reine Astir.

« Tous ensemble, pendant trois jours et trois nuits, ne prenez ni boissons ni aliments, aucun.

« Et moi, de mon côté, je jeûnerai aussi avec mes suivantes, sans toucher à rien, ni le jour ni la nuit.

« Alors seulement j'aurai assez de courage pour oser me présenter chez le Roi, bien que ce soit contre la

Sunna d'Empire, et bien que j'aïlle au-devant de ma mort, indubitablement.

« En tout cas, d'une façon ou d'une autre, si je dois périr, je périrai. »

— Lorsque Mardochée eut entendu par la bouche de l'Eunuque, cette réponse d'Esther, il ne prononça pas une parole.

Mais il se hâta de courir au quartier des Juifs.

Et là il fit tout ce qu'Esther lui avait recommandé de faire.

*
* *

Or, après le troisième jour du jeûne, la Reine Esther se para de ses vêtements royaux, et franchit délibérément la Cour Intérieure.

Et voici. Elle se trouva en face de la Sublime Porte, celle de la Salle du Trône.

Et le Roi Assuérus était assis sur le Lit du Trône, dans la Grande Salle de son Palais, juste vis-à-vis de la Grande Porte où venait d'apparaître Esther.

Et il aperçut la Reine Esther qui se tenait debout, toute chancelante, contre la porte.

Et il fut extrêmement troublé, le Roi Assuérus, et à la limite de la perplexité.

Mais voici. Elle trouva grâce à ses yeux, la Reine Esther. Car, sans tarder, il abaissa dans sa direction le Sceptre d'or qu'il tenait dans sa dextre.

Et Esther vint s'incliner devant le Roi, en touchant de la main et du front la Tête du Sceptre.

Et le Roi lui dit :

« Qu'as-tu, ô Esther la Reine ? Et quel est ton souhait ? Quel est ton désir ? Et moi, certes, la moitié de mon Empire, si tu la demandais, je te l'accorderais. »

Elle répondit, Esther :

« Si la chose agréée au Roi, je demande seulement que le Roi accepte de venir avec Hamân assister au Festin que j'ai préparé à l'intention de mon maître le Roi. »

Et le Roi se tourna vers les Eunuques et leur dit :

« Vous autres, allez vite et revenez avec Hamân, pour que soit satisfait le désir de votre maîtresse la Reine Esther. »

Puis il se leva, le Roi Assuérus, et accompagné de la Reine Esther et de son favori Hamân, il se rendit au festin qu'avait préparé Esther dans ses appartements réservés.

*
* *

Et se déroula le Festin d'Esther.

Et le Roi Assuérus, au moment où l'on était aux boissons, se pencha vers Esther et lui dit :

« Formule maintenant ton souhait. Tout ce que tu me demanderas te sera accordé. Quel est ton désir ? »

« La moitié de mon Royaume, si tu la demandais, tu l'obtiendrais. »

— Elle répondit, Esther, et dit :

« Mon seul souhait — si toutefois ma demande a quelque chance d'être agréée — c'est que le Roi accepte, une fois encore, de venir, avec Hamân, au Festin que je donnerai demain. Et moi je répondrai alors à la question que me pose aujourd'hui la générosité du Roi. »

Et le Roi dit : « Il en sera ainsi. »

*
* *

Or, après ce premier festin, Hamân sortit du Palais, épanoui et dilaté de cœur.

Mais voilà. Il aperçut Mardochée qui était assis à la Porte du Roi, à l'extérieur, parmi les Eunuques, les gardiens et les hommes d'armes.

Et tous se levèrent et s'inclinèrent sur le passage de

Hamân, excepté Mardochée qui ne quitta même pas sa place.

A cette vue, le cœur de Hamân devint de la braise, et son œil étincela. Mais il se contenta en public, se disant : « Son heure est proche. »

Et il rentra chez lui, au milieu de ses amis, auprès de son épouse Zarès. Et il leur raconta à tous ce qui venait de se passer, et leur dit :

« Me voici comblé d'honneurs par le Roi, et élevé au-dessus de tous les Émirs et dignitaires. Et j'ai été le seul que la Reine Esther ait invité à son festin avec le Roi.

« Et, je suis encore convié par la Reine pour demain, au second festin qu'elle donne au Roi.

« Mais tout cela à mes yeux est néant, tant que je verrai ce Juif, Mardochée, vivant et assis à la Porte du Roi. »

Alors tous lui répondirent :

« Il n'y a qu'à élever un pal de cinquante coudées.

« Et dès le matin, on y empalera ce Mardochée.

« Et toi tu entreras ainsi, cœur épanoui, yeux tranquilles, au festin de la Reine Esther, avec notre maître le Roi. »

Et ces paroles rafraîchirent le cœur de Hamân.
Et il fit dresser, devant sa maison, un pal de cinquante coudées.

*
* *

Or, cette nuit-là, précisément, s'envola par insomnie le sommeil du Roi.

Alors, à cause de cette insomnie, il ordonna, le Roi, qu'on lui apportât les Annales de son règne.

Et il s'en fit donner lecture, depuis le commencement.

Lors, on y trouva écrit et relaté, entre ce qui était écrit et relaté, la dénonciation faite jadis par un nommé Mardochée contre les Eunuques Bightân et Tharas, les deux gardiens de l'Entrée, qui avaient comploté de porter la main sur le Roi.

Et il dit, le Roi :

« Quelle fut la récompense de ce Mardochée ? Et quelles faveurs lui a-t-on accordées pour cette dénonciation ? »

Et les jeunes *ghoulmâns* du Roi répondirent : « Rien d'apparent jusqu'aujourd'hui, ô notre maître le Roi. »

A ce moment, le Roi perçut un léger bruit et dit :

« Voyez un peu qui entre, à cette heure, dans la Cour Intérieure. »

Et les jeunes *ghoulmâns* regardèrent et virent entrer Hamân, qui venait inviter le Roi à se distraire un peu au spectacle du juif Mardochée qu'on allait empaler au premier matin.

Et ils dirent au Roi : « C'est l'Émir Hamân qui est dans la Cour. »

Et le Roi dit : « Qu'il entre. »

Et Hamân, étant entré, le Roi lui dit :

« Donne ton avis.

« Que penses-tu qu'il faille faire en faveur d'un homme que le Roi aurait plaisir à honorer d'une manière apparente ? »

Et Hamân pensa en son cœur : « Qui, le Roi pourrait-il avoir plaisir à honorer d'une manière apparente, sinon moi-même, son favori ? »

Et il répondit aussitôt :

« Pour honorer de la manière qui sied un homme que le Roi aurait plaisir à distinguer,

« Mon avis est que l'on apporte les vêtements de parade dont se revêt le Roi lui-même dans sa gloire, ainsi que le cheval de parade sur lequel monte le Roi, et le Diadème que notre maître le Roi pose sur sa tête quand il le pose.

« Et les vêtements royaux, et le cheval et le diadème, on les confiera au plus haut dignitaire d'entre les

Satrapes, les Chérifs et les Émirs. Et celui-ci habillera des vêtements royaux l'homme que le Roi désire honorer ; il lui posera le diadème sur la tête, et, après lui avoir tenu l'étrier pour l'aider à monter à cheval, il lui fera parcourir en triomphe les rues de la capitale, lui tenant le cheval par la bride.

Et les hérauts crieront devant lui : « C'est ainsi qu'est honoré celui qu'honore le Roi. »

Et le Roi Assuérus, en entendant ces paroles de Hamân, fut à la limite de la satisfaction, et dit :

« En vérité, ô Hamân, tu as excellé. Hâte-toi donc de prendre les vêtements d'honneur, le cheval et le diadème, afin de rendre les honneurs dont tu viens de parler, à cet homme, Mardochée, qui se tient, paraît-il, toujours assis à la Porte du Palais.

« Et n'oublie rien, et ne laisse tomber derrière toi aucune des paroles par toi-même émises.

« Car c'est toi que je choisis comme le plus digne de rendre ces honneurs à qui les a mérités. »

*
* *

Et il en fut ainsi.

Et Hamân, comprimant en son âme l'amertume de son dépit et le bouillonnement de son cœur, revêtit

Mardochée le Juif, son ennemi, des vêtements d'honneur du Roi, lui posa la double couronne d'or sur la tête, lui avança le cheval de parade et lui tint l'étrier.

Puis il prit le cheval par les brides, et fit ainsi parcourir à Mardochée, en grand cortège, les rues de la capitale Suse, alors que les hérauts criaient : « C'est ainsi qu'est honoré celui qu'honore le Roi. »

Et, après ce triomphe, sans précédent, de son ennemi dans la capitale des Rois de Perse et de Médie, Hamân ramena Mardochée, avec le même cérémonial jusqu'à la Sublime-Porte du Roi.

Après quoi, il se hâta de se retirer dans sa maison, où il arriva exténué, et tomba accablé sous le poids de l'humiliation. Et il se voila le visage du voile de la désolation.

*
* *

Alors, l'un des amis de Hamân, un homme d'âge, un vieux Satrape qui avait voyagé au service du Roi à travers le vaste empire, et jusque dans les contrées d'origine de Hamân et de Mardochée, à savoir chez les Amalécites et chez les gens de Juda, s'approcha de Hamân et lui dit :

« Écoute, ô Hamân. Et réponds-moi. Ce Mardochée, est-il véritablement un Juif, de la race des Juifs? »

Et Hamân répondit :

« Il l'est. »

Le Satrape dit : « Alors, ô Hamân, tu es perdu. Et perdu sans recours. Car tu ne sauras jamais l'emporter sur le Juif, n'étant point muni comme il est muni, et n'usant pas des mêmes moyens dont sa race sait user. »

Mais comme il lui parlait encore pour essayer de le prémunir contre ce qui le menaçait, survinrent les Eunuques qui se hâtèrent d'emmener Hamân auprès du Roi, pour qu'il l'accompagnât au second festin qu'avait préparé Esther, et auquel il était convié seul avec le Roi.

*
* *

Et le Roi et Hamân allèrent festoyer chez la Reine Esther.

Et durant ce second festin, lorsqu'ils furent aux boissons, le Roi se pencha vers Esther et lui dit :

« Il est temps, ô Esther la Reine, de formuler ta demande. Parle, que souhaites-tu? Ta discrétion est une grande discrétion. Mais, tu me demanderais la moitié de mon empire que tu l'obtiendrais. »

Alors elle répondit, Esther, et dit :

« Si j'ai trouvé grâce devant les yeux du Roi, et si la chose paraît opportune, je demande au Roi la vie sauve pour moi, et la vie sauve pour mon peuple.

« Car, ô mon Maître, nous venons d'être tous vendus pour être égorgés et anéantis, et non point seulement pour être réduits en esclavage.

« Si notre extermination ne devait être fatale qu'à nous seuls, j'aurais encore gardé le silence. Mais notre ennemi, par notre mort, prive notre maître le Roi de sujets loyaux. Et parmi eux, il y a Mardochée, celui qui a sauvé la vie du Roi. Et notre perte causera au Roi un dommage irréparable. »

Lorsque le Roi Assuérus eut entendu ces paroles d'Esther, et qu'il eut vu sa pâleur et son tremblement, il ne sut plus l'état où il se trouvait lui-même, et s'écria :

« Qui est-il, et où est-il celui-là qui a osé perpétrer un tel méfait ? »

Elle répondit, Esther :

« Le voici, notre hâisseur, notre exterminateur. C'est Hamân le cruel. »

A ces mots, le Roi Assuérus lança au loin la coupe d'or qu'il tenait à la main.

Et, pour ne pas étouffer de colère et de saisissement, il se leva soudain et sortit à grands pas de la salle du festin, pour aller respirer dans le jardin, cependant qu'Esther, à bout de forces, tombait évanouie au milieu des coussins.

*
* *

Quant à l'aterré Hamân, il vit clairement sa perdition en face de lui, et se jeta à genoux au bas du divan où était étendue Esther.

Or, pendant qu'il était ainsi dans l'attitude du suppliant, voici que subitement revint le Roi, du jardin de son Palais. Et il vit Hamân prostré aux pieds d'Esther, et s'écria :

« Il ose violenter la Reine ! Et en ma présence, et dans mon Palais. »

Cette parole, à peine sortie de la bouche du Roi, fut l'arrêt de mort de Hamân.

Les Eunuques se hâtèrent de lui voiler la face, et l'entraînèrent aussitôt hors de la vue du Roi.

Et le Chef-Eunuque Harbona, qui était également de la race d'Esther, dit alors, de façon à être entendu du Roi :

« Le bois du pal que Hamân a fait dresser pour Mardochée, le sauveur de la vie de notre Maître le Roi, est dressé sur la place, en face de la maison de Hamân. Et sa hauteur est de cinquante coudées. »

Et le Roi fit un signe d'assentiment. Et on alla aussitôt se saisir de Hamân l'Amalécite, et on l'appliqua sur le pal destiné par lui au juif Mardochée.

*
* *

Alors la colère du Roi Assuérus s'apaisa.

Et, en ce même jour, il donna au juif Mardochée le palais et les biens de Hamân, l'ennemi des Juifs.

Et Mardochée vint se présenter entre les mains du Roi, dès que la Reine Esther eut révélé à Assuérus ce que Mardochée était pour elle.

Et le Roi ôta aussitôt de son doigt le Sceau Royal qu'il avait fait enlever à Hamân, et le remit à Mardochée.

Et, de son côté, Esther confia à Mardochée l'intendance de sa Maison Royale et le soin de toutes ses affaires.

Puis elle se jeta aux pieds du Roi, pour lui rendre grâce. Et soudain elle éclata en sanglots.

Et comme le Roi la pressait tendrement de s'expli-

quer, elle le supplia, au milieu de ses larmes, d'achever l'œuvre de salut, en déjouant les desseins qu'avait formés Hamân contre les Juifs, ses ennemis de race.

Et, aussitôt, le Roi Assuérus inclina le Sceptre d'or vers Esther, qui se releva, et toucha de sa main la Tête du Sceptre.

Puis elle se tint debout entre les mains du Roi, et dit :

« Si la chose semble opportune à notre maître le Roi, et si sa servante lui est tant soit peu agréable,

« Qu'il veuille révoquer l'Edit promulgué sur les conseils du perfide Hamân, dans le dessein d'anéantir la race des Juifs.

« Car pourrais-je, ô mon maître, moi vivante, être le témoin de la destruction de ma race, et souffrir la vue des tortures qu'on doit infliger à mon peuple ? »

Alors le Roi Assuérus se tourna vers le Juif Mardochée et lui dit :

« Déjà, pour complaire à la Reine Esther, je t'ai donné le Palais et les biens de Hamân, ton ennemi, et je l'ai fait appliquer lui-même sur le bois préparé à ton intention.

« Mais je veux faire encore davantage pour le peuple auquel appartient la Reine Esther.

« Toi, écris donc tout ce qui te semblera bon en faveur des Juifs de l'Empire. Et cachète les lettres de

mon Sceau Royal que je t'ai remis ; car tout écrit tracé au nom du Roi et marqué du Sceau Royal doit être exécuté sitôt lu. »

*
* *

Alors Mardochée, en ce jour-là qui était le vingt-troisième du mois de Siwân, lequel est le troisième mois de l'année, convoqua les Scribes Royaux. Et il leur fit écrire aux Chefs des Juifs de l'Empire, aux Satrapes, aux Walis et aux Emirs des cent vingt-sept Satrapies, depuis les Indes jusqu'aux confins éthiopiens de Kousch, à chaque province selon son système d'écriture, à chaque peuple dans sa propre langue, et aux Juifs selon leur système d'écriture et dans leur langue.

Et Mardochée fit expédier ces lettres à travers le vaste empire, par des courriers montés sur des chevaux triés dans les écuries royales.

Par ces lettres, Mardochée ordonnait, au nom du Roi, que tous les Juifs de l'Empire devaient se rassembler dans toutes les villes de leur résidence, en un même jour, le treizième du douzième mois, qui est le mois d'Adar, afin de tomber d'un coup et en masse sur leurs ennemis, et d'égorger, dépouiller, exterminer et anéantir, à travers le vaste empire, tous leurs hâisseurs, y compris leurs femmes et leurs enfants.

Et l'Edit fut également promulgué dans Suse la Capitale.

— Puis Mardochée sortit du Palais, revêtu d'une splendide robe d'honneur, violet sur blanc, don du Roi Assuérus, avec une haute tiare d'or, et un manteau de lin blanc et pourpre.

Et toute la ville de Suse l'acclamait, au passage, par cris de joie et d'allégresse.

Et, à travers le vaste empire du Roi, il n'y avait plus, parmi les Juifs, que visages épanouis, chants de triomphe, musiques et festins.

Lors, un grand nombre de gens, étrangers à la race juive, et appartenant aux autres peuples de l'Empire, jugèrent utile de se faire Juifs, soit que l'état de Juif leur eût semblé souhaitable, soit que les Juifs leur en eussent imposé par leur succès.

*
* *

Et donc, au douzième mois qui est le mois d'Adar, le treizième jour qui était la date fatale où les Juifs devaient être exterminés, ce fut les Juifs qui l'emportèrent sur leurs hâisseurs.

Ils se rassemblèrent en effet, soutenus par les représen-

tants du Roi, et frappèrent leurs ennemis avec l'épée. Ils les massacrèrent et les exterminèrent et leur firent subir le traitement qui leur plaisait.

Et, en outre, rien qu'à Suse les Juifs égorgèrent cinq cents d'entre les notables de la capitale.

Et ils mirent à mort Parsandaschah, et Dalphon, et Asaphatha, et Paratha, et Adalia, et Aridatès, et Parmastès, et Arisaï, et Aridaï, et Iadatès, et les dix fils de Hamân, l'ennemi des Juifs.

Mais ils ne tendirent pas leurs mains vers le butin qui revenait au Roi.

— Alors le Roi Assuérus, à qui l'on était venu rendre compte du massacre fait par les Juifs dans Suse, sa capitale, dit à la Reine Esther :

« Les Juifs, dans Suse-les-Palais, ont tué et exterminé à leur gré. Et ils viennent, en outre, d'égorger cinq cents notables, ainsi que les dix fils de Hamân.

« Maintenant as-tu encore une autre demande à me faire ? As-tu un désir à m'exprimer ? Parle, et tu seras satisfaite. »

Elle répondit, Esther :

« Si le Roi le juge opportun, qu'il soit permis aux Juifs de Suse d'agir encore demain comme ils ont agi aujourd'hui.

« Et je demande aussi que l'on crucifie sur des bois les cadavres des dix fils de Hamân. »

— Et il en fut ainsi, dans Suse la capitale.

Et, dans les autres villes de l'Empire, les Juifs massacrèrent, en ce second jour, soixante-quinze mille de de leurs hâisseurs.

*
* *

C'est pourquoi, depuis ces temps anciens, les Juifs des villes et des campagnes font toujours du treizième et du quatorzième jour du mois d'Adar des jours de fêtes, de réjouissances et de festins, où l'on s'envoie des présents les uns aux autres. Et ils se reposent le quinzième jour.

Et c'est pourquoi aussi l'on appelle *Puourim* ces deux journées, en souvenir du *Puour* ou Sort qu'avait jeté Hamân pour fixer le jour de l'extermination des Juifs.

Et jamais on n'a laissé s'effacer le souvenir de cet anniversaire, parmi les descendants des Juifs.

Du reste, un ordre spécial de la Reine Esther avait confirmé à jamais aux Juifs, après salams et souhaits, l'institution de cet Anniversaire parmi les Juifs d'alors et

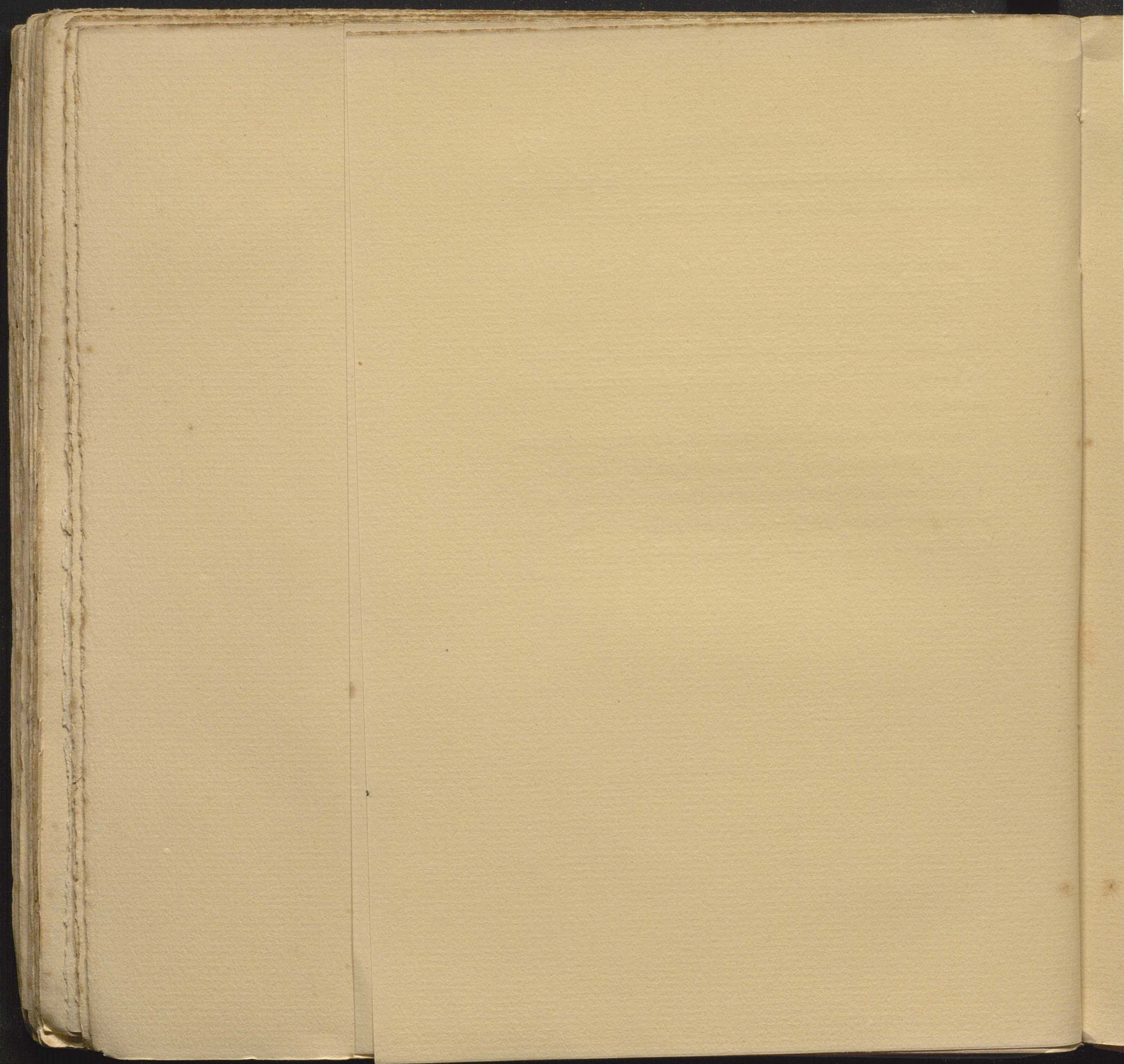
pour ceux de toujours, avec les cérémonies, les jeûnes, les lamentations, les rites et les réjouissances finales.

Et le tout fut consigné dans le Livre des Annales du règne d'Assuérus.

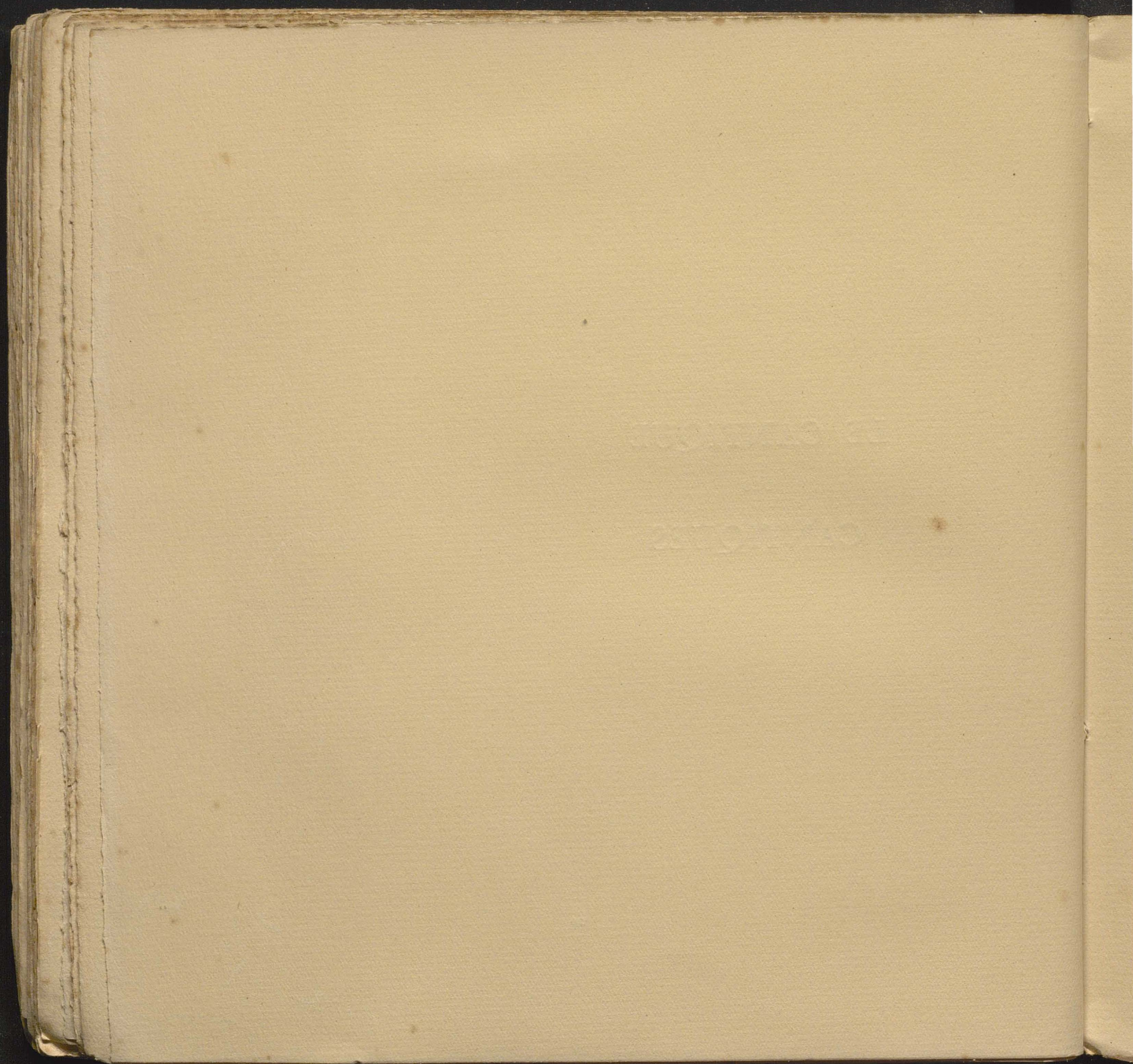
Quant à Mardochée, il devint le Premier Dignitaire de l'Empire de Perse et de Médie, du vivant du roi Assuérus.

Et son influence devint immense. Et son prestige ne fit que grandir auprès de tous les sujets de l'Empire.

Et il continua à rechercher uniquement le bien et le triomphe de son peuple. Et il ne parlait et n'agissait que dans le but d'assurer la prééminence de sa race.



LE CANTIQUE
DES
CANTIQUES



CHANT PREMIER

— « Qu'il me baise des baisers de sa bouche..
Ton amour est plus savoureux que toute boisson
d'ivresse.

De tes effluves l'arôme très souverain est un délice.
Et ton nom est déjà pénétrante suavité,
Une essence aromatique qui se répand.
C'est pourquoi t'adorent les vierges. »

— « Entraîne-moi après toi, et courons.
A la trace de tes parfums je te suivrai vers la demeure. »

* * *

— « Voici que mon roi m'a fait pénétrer dans son
harem secret,

Voici que, toute frémissante, je vais m'épanouir de
son désir.

Ah! de ton amour, je me délecterai plus que de
toute boisson d'ivresse.

En vérité, on t'aime. »

* * *

— « Mon teint est basané, mais on me dit belle,
ô filles d'Irosalim,

Telles les tentes de Kidar, tels les pavillons de
Suleïman.

Donc point ne vous étonnez que je sois si brune, car
c'est le soleil qui m'a brunie, ainsi que vous me voyez
ici.

Oui, les fils de ma mère s'étaient courroucés contre
moi,

Ils m'avaient, au soleil, établie gardienne de leurs
vigneraies.

Cependant ma mienne vigneraie, hélas ! point je ne
l'ai su garder... »

* * *

— « Mais dis-moi, ô toi qu'aime mon âme, où donc
étais-tu à l'heure méridienne ?

Où donc, avec tes champêtres chevrettes, reposais-
tu ?

Et jusques à quand serai-je, moi, l'errante des bergeries
de tes compagnons ? »

— « O toi, entre toutes les adolescentes, beauté,
Si vraiment point tu ne devines ou ne veux savoir,
Ou si tu es naïve et simple à ce point,
Lors, continue d'errer sur les traces des troupeaux,
Va mener aux pacages tes chevreaux,
Non loin des campements des pastoureaux...
Mais tu le sais, ô mon aimée,
O ma cavale cabrée parmi les chars de Pharaon,
Que tu es ma ravissante, par tes deux joues avec leurs
fards et leurs atours,
Et par ton cou avec ses pendentifs et ses colliers.
Or, justement, je t'apporte, ce soir, ces bracelets que
je t'ai fait orfévrer en or pur,
Et ces bijoux ciselés en or blanc. »

* * *

— « Tandis que mon princier amant se délecte, sur
le divan, de notre festin d'amour,
Tandis qu'il respire sur son amante les arômes
qu'exhale un intime nard,
Il est pour moi un sachet de myrrhe qui repose entre
mes deux seins.
Mon bien-aimé est pour moi un cep de troëne odo-
rant,
Une touffe fleurie de henné,

Une grappe de raisin cyprin, dans les vignes qu'arrose
la source d'Aïn-Gadi. »

* * *

— « Que te voici belle, ô mon aimée, que te voici
belle.

Tes yeux sont deux colombes. »

— « Que te voilà beau, mon bien-aimé, et pétri de
suavité.

Vois, le verdoyant gazon nous invite au repos,

Il sera notre couche nuptiale ;

Les cèdres seront le toit et les lambris qui nous abri-
teront,

Et ces beaux cyprès seront les piliers de la maison. »

CHANT DEUXIÈME

« Je suis la rose de Saron, le narcisse souriant, le lys
de la vallée. »

« Tel le lys parmi les épines, telle ma bien-aimée
parmi les jouvencelles. »

« Tel l'arbre pommier parmi les arbres sylvestres, tel
mon bien-aimé parmi les jouvenceaux.

A son ombre j'aime m'asseoir, et son fruit est délec-
table à mon palais. »

* * *

« Mon bien-aimé m'a conduite dans la maison de
l'ivresse.

Son étendard au-dessus de moi est l'amour.

Ah! me voici dolente d'amour et languissante...

Restaurez mes forces avec les gâteaux de raisin,

Ravivez mes sens avec les pommes odorantes,

Je suis malade d'amour...
Mais, voici le bel adolescent que j'aime.
Sa main gauche est sous ma tête,
Et son bras droit m'enlace. »

* * *

« Je vous adjure, ô filles d'Irosalim,
Par les chevreuils et par les biches des champs,
Point ne réveillez ma bien-aimée qui repose,
Et point ne l'avertissez qu'à l'heure choisie par elle. »

* * *

« J'entends la voix de mon bien-aimé.
Le voici qui accourt avec sa véhémence,
Franchissant les montagnes, bondissant sur les
collines.

Mon bien-aimé est un jeune faon, nourrisson des
gazelles,

Il se tient derrière notre mur,
Il regarde par la lucarne,
Il observe par les treillages,
Il m'appelle... »

« Lève-toi, ô ma chérie, ô ma beauté, et t'en viens.

Vois, l'hiver s'est enfui, la saison pluvieuse est finie,
en allée,

Et le temps des chansons est revenu.

Vois, les fleurs refléorissent sur la terre,

Le renouveau est de retour,

Et la voix de la tourterelle se fait entendre dans nos
régions.

Déjà le figuier a mis dehors ses rouges prémices,

Déjà les grappes en fleurs des vignes embaument.

Lève-toi, ô ma chérie, ô ma beauté, et t'en viens.

Lève-toi, ma colombe du creux des rochers, ma
colombe des hauts lieux,

Viens me réjouir de ton visage et m'épanouir de ta
voix ;

Car ravissante est ta voix,

Et ravissant est ton visage,

A l'extrême limite du ravissement. »

« Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui,
tout entière.

Comme un jeune pâtre qui ferait, au milieu des lys,
pâtre son troupeau,

Comme les jeunes renards qui saccagent les vignes
en fleurs,

[Attrapez-les moi ces petits renards. Attrapez-le ce jeune pâtre...]

Mon amant promène au milieu de mes lys, le troupeau de ses baisers,

Il promène dans ma vigne le troupeau de ses baisers. »

« A l'heure de l'odorante soirée,
Quand les ombres s'allongent puis s'effacent,
Reviens-moi vite, ô mon très parfait ami,
Reviens-moi vite, ô nourrisson des gazelles,
Reviens vite vers ta chérie à travers les montagnes
touffues et les ravins de Béther. »

CHANT TROISIÈME

« Durant la longue nuit, seule sur ma couche,
Éperdûment j'ai désiré le beau, pour lequel arde mon
âme.

Mais point je ne l'ai trouvé.

Lors j'ai déserté ma maison, et m'en suis allée errante
à travers la ville, à travers les souks et les avenues,
Dans le désir de celui pour lequel arde mon âme.
Partout je l'ai cherché, partout je l'ai demandé ;
Mais point je ne l'ai trouvé, point je ne l'ai trouvé.

Les veilleurs de nuit me rencontrèrent qui font leur
ronde dans la ville, et je leur dis :

« O gens de bien, n'auriez-vous pas aperçu celui
dont mon cœur est éperdu ? »

Mais ils passèrent et point ne me répondirent.

Or, à peine les eu-je perdus de vue, que je trouvai
celui dont mon cœur est éperdu.

Et je le saisis et ne le lâchai plus que je ne l'eusse
conduit dans la maison de ma mère,

Dans la chambre secrète de celle qui m'a portée dans
son sein.

Et il fut à moi, et je fus à lui tout entière. »

* * *

« Je vous adjure, ô filles d'Irosalim,
Par les chevreuils et par les biches des champs,
Point ne réveillez ma bien-aimée qui repose,
Et point ne l'avertissez qu'à l'heure choisie par elle. »

* * *

« Je suis réveillée au bruit que fait ce cortège à
l'horizon du désert.

Mais que peut bien être l'affaire ?

On dirait une colonne de fumée chargée des parfums
de la myrrhe et du lédanon à odeur de rose,

On dirait que l'on a brûlé toutes les poudres du Souk
des Parfumeurs.

C'est la litière d'or du Roi Suleïman, avec, autour
d'elle, soixante guerriers d'entre les héros d'Israël.

Tous sont porteurs de hautes épées, tous sont des
vaillants qui firent leurs preuves dans les batailles.

Ils s'avancent au battement de leurs armes sur leurs
cottes de mailles,

Et sont armés contre les embûches des ténèbres.

Oui, c'est le palanquin d'or que s'est fait construire
Suleïman.

Il est doublé en bois de cèdre du Liban.

Ses colonnes sont de massif argent.

Le dossier en est d'or purpurin,

Le centre en est d'électrum vermeil,

Et l'intérieur en est brodé avec amour par les doigts
des filles d'Irosalim.

Donc, ô filles de Sion, accourez, accourez.

Sortez en hâte de vos maisons, et venez admirer.

Ah ! venez admirer non point le Roi Suleïman dans
sa gloire,

Mais celui qui est plus beau que Suleïman, le Roi
Amour lui-même, paré de la couronne dont l'a paré sa
mère le jour de nos belles noces.

O jour de l'hyménée, jour de la dilatation des
cœurs... »

CHANT QUATRIÈME

« Tu es belle, ô ma chérie,
Si belle avec tes yeux, ces deux colombes, derrière
ton petit voile de visage.

Ta chevelure, quand elle tombe, est une troupe de
chevrettes dévalant des collines de Galaad.

Tes dents sont un blanc troupeau d'agnelets
remontant deux par deux de l'abreuvoir, sans laisser le
moindre vide entre eux.

Tes deux lèvres sont velours trempé dans le pourpre
kermèz,

Et ta bouche est un délice.

Sous leur voile léger tes deux joues sont les deux
moitiés de la grenade,

Et ton cou, si droit et si beau, avec ses colliers et ses
atours,

Est tel la Tour de David où l'on suspend les trophées
des héros.

Tes deux seins, sur ta poitrine, sont deux faons

jumeaux, qui, sans quitter leur mère gazelle, paissent dans une plate-bande de lys.

J'irai donc, à l'heure où se lève le souffle du soir,
A l'heure où les ombres s'allongent et s'effacent,
J'irai sur les coteaux de la myrrhe et les collines de
l'encens,
J'irai te chercher mes cadeaux parfumés. »

* * *

« Tu es toute belle, ô mon aimée,
Il n'est en toi nulle trace d'imperfection

Viens avec moi du Liban, ô ma fiancée, viens avec
moi du Liban.

Regarde-moi du haut des cîmes de l'Amana, des
sommets du Sannîn et de l'Hermon,

Regarde-moi, ma charmante, des hauteurs où sont
les tanières des lions et les repaires des léopards.

Viens avec moi du Liban, ô ma sœur, mon épousée,
O toi qui, par un seul de tes regards, m'as déjà ravi
l'entendement,

O toi qui m'as bouclé le cœur par une seule des
boucles éparses sur ton cou. »

« Qu'il est exquis, ton amour, mon aimée, ma sœur.
Plus enivrant que l'ivresse, ton amour.
Plus pénétrant que tous les baumes, ton amour.
Tes deux lèvres, ô ma fiancée, sont une ruche pure
qui laisse filtrer son miel,
Et sous ta langue est un autre miel.
De tes robes l'odeur est la balsamique senteur du
Mont-Liban. »

« Mon épousée, ma sœur,
Féerique jardin scellé, pommeraie close, œil d'eau
vive cachée, source intarissable,
Tu es l'Eden premier où les aromates sont ivres de
leur parfum,
Où les grappes des troènes se balancent en l'honneur
du nard,
Où le basilic encense le camphrier,
Où le cinname sourit au safran,
Où le cannelier séduit l'aloès odoriférant,
Où la myrrhe célèbre ses noces avec le cardame,
Où le grenadier, ensorcelé par ses fruits, se dodeline,

Où s'exhale l'âme enchantée de tous les encens.
Tu es aussi la source magique qui sourd du domaine
des Génies,
Et tu es une vive eau ruisselante des hauteurs du
Mont-Liban. »

* * *

« Quant à toi, ô brise douce du Nord, lève toi
discrètement.

Lève-toi et t'en viens avec ta sœur marine,
Venez toutes deux souffler du côté de l'aimé, du côté
de mon paradis,
Venez en épandre autour de moi les parfums eni-
vrants. »

— « Que mon bien-aimé pénètre dans son paradis,
Qu'il vienne visiter son féerique jardin,
Et goûter sur son amante fidèle les primeurs réservées. »

* * *

— « J'ai pénétré, ô mon épouse, dans mon paradis,
J'ai visité mon féerique jardin,
J'en ai goûté les primeurs réservées,
Je me suis dulcifié de ses sucres et de son miel,

Je me suis grisé par griserie de la liqueur que filtrent
ses aromates,

Et je l'ai trouvé jardin scellé, portes closes, et dédié
à l'amour.

Ah! de nouveau buvons ensemble de son breuvage
d'ivresse,

Buvons ensemble, ô mon épousée, et enivrons-nous
par ivresse d'amour. »

CHANT CINQUIÈME

— « Pourquoi mon cœur, quand je dors, veille-t-il
dans l'inquiétude?..

Enfin, j'entends la voix du beau que j'aime...
C'est lui-même qui heurte à la porte. »

* * *

— « Ouvre-moi, ô mon amante, ma sœur,
Ouvre-moi, ma colombe, ma pure amie,
Ouvre-moi, immaculée.
Je t'arrive sous la rosée des nuits, et les cheveux au
vent. »

* * *

— « Pour ouvrir à mon amant, je quitte en hâte
ma couche, bien que je sois nue.
Je ne crains point de maculer mes pieds blancs

Mais mon cœur tremble d'émoi, mes entrailles frémissent en moi.

Et, de mes mains inhabiles, enveloppées dans les sachets de la myrrhe et de la pâte du henné,
Je tire le verrou et j'ouvre à mon bien-aimé.

Mais mon bien-aimé je ne l'ai pas trouvé, je ne l'ai pas trouvé.

Et mon âme s'est évanouie en moi, et je suis tombée comme morte. »

* * *

— « Je sortis à la recherche de mon bien-aimé,
Et le guet m'aperçut qui fait sa ronde dans la ville.
Il me rudoya, il me maltraita, car j'étais dévêtue. Et mon état était un triste état. »

* * *

— « Je me tourne vers vous, ô filles d'Irosalim,
Je vous adjure par votre vie et par la vie de vos yeux,
Si vous rencontrez mon bien-aimé, parlez-lui de ma part,
Dites-lui que je vais mourir d'amour. »

— « Mais qu'est-il donc ton bien-aimé ?
En quoi diffère-t-il des amants, ô la plus belle des
jouvencelles,

Pour que tu nous adjures tant et tant ?

Dis-le-nous, que nous le sachions. Lors nous nous
chargerons de ton message d'amour. »

— Mon amant... Il est clair de teint et vermeil ;
Entre dix mille adolescents on le reconnaît.
Sa tête est plus belle que l'Or Ibrizien.
Sa chevelure est souple à l'égal des ramilles du pal-
mier, et noire comme le plumage du corbeau.

Ses yeux sont deux tourterelles qui se baignent dans
une coupe de lait,

Ou deux pigeons zinzolins sur les rives aquatiques,

Ou deux bijoux de prix dans un écrin d'ivoire.

Ses deux joues ont été cueillies au parterre des roses.

Ses lèvres sont deux corolles de pourpre qui secrètent
la myrrhe première.

Son corps est un chef-d'œuvre d'or.

Ses mains sont faites au tour, et ses ongles sont en
émail de Tarsis.

Son ventre est de l'ivoire sans défaut ;

Ses cuisses sont deux colonnes d'albâtre posées sur
des socles d'or.

Quant à l'intérieur de sa bouche, c'est une sucrerie.

Et lui-même, si vous le voyez ! Il est droit comme un jeune cèdre et beau comme le Liban.

Et il est entièrement une chose charmante, et une affaire extrêmement séduisante.

Et tel est mon bien-aimé, et tel est mon amant, ô filles d'Irosalim. »

* * *

— « Ton affaire, ô notre sœur, est maintenant sur notre tête et dans nos yeux.

Dis-nous seulement, ô toi la plus belle, de quel côté a disparu ton amant. »

— « Et comment le saurais-je, ô délicieuses jeunes filles ?

Mon bien-aimé s'est évaporé à la manière des parfums,

Alors qu'il promenait dans mes lis le troupeau de ses baisers.

Cherchez-le du côté des roses ou du côté des jasmins.

Et c'est là tout ce que je saurais vous dire, ô mes sœurs,

Au sujet de ce jouvenceau qui m'a ravi le cœur. »

CHANT SIXIÈME

— « Tu es belle, ma bien-aimée, comme Irosalim
dans sa gloire, comme Tyrsa en Israël.

Tu es, ô ma guerrière, douée de prestiges, plus
qu'une armée en ordre de bataille.

Mais, par ta vie! détourne un instant de moi ces
yeux réprobateurs,

Car je m'avère leur captif vaincu.

Ta chevelure, quand elle tombe, est une troupe de
chevrettes dévalant des collines de Galaad;

Tes dents sont un blanc troupeau d'agnelets remon-
tant deux par deux de l'abreuvoir, sans laisser le moindre
vide entre eux,

Tes deux lèvres sont velours trempé dans le pourpre
kermèz,

Et ta bouche est un délice.

Sous leur voile léger tes deux joues sont les deux
moitiés de la grenade,

Et tes deux seins sur ta poitrine sont deux faons
jumeaux qui ne quittent point leur mère gazelle.

Or, te le dirai-je ?...

J'ai, dans ma demeure, soixante filles de rois, insignes
jouvencelles,

Quatre-vingts secrètes concubines, et des vierges
adolescentes en nombre illimité.

Mais l'unique de mon cœur n'est point au milieu
de ces adolescentes,

C'est ma colombe, mon immaculée,

Un mélange de perfections,

La préférée de sa mère, la chérie de celle qui l'en-
fanta.

Lorsque les adolescentes du harem l'aperçoivent, elles
s'écrient :

« O bienheureuse, à toi tout le bonheur. »

Et les filles de rois, et les secrètes concubines, ne
tarissent point de laudes à son endroit, et s'écrient :

« Admirez celle-ci, admirez.

Quand elle ouvre ses yeux, c'est l'aurore.

Admirez cette beauté, admirez.

Son regard est fascinateur.

Elle est belle comme la lune, pure comme le soleil.

Admirez cette jeune guerrière, admirez.

Elle est douée de prestiges, plus qu'une armée en
ordre de bataille,

Elle est redoutable comme l'astre Nergal. »

CHANT SEPTIÈME

— « Dans le verger où sont les beaux noyers, je me
promenais au matin,

Et je contemplais la verte frondaison de la vallée.

J'étais allée voir si la vigne avait sorti ses bourgeons,

Et si les grenadiers avaient illuminé leurs calices,

Mais je ne savais pas que mon âme, dans son
trouble, m'avait conduite,

M'avait, à mon insu, conduite du côté des quadriges
d'Aminadab,

Au milieu d'un cortège nombreux. »

— « Viens-t-en, viens-t-en, ô la Sulamite,

Viens-t-en, de grâce, et dandine-toi.

Dandine-toi, que nous te contemplions ;

Tourne toi, que nous t'admirions de tous côtés. »

— « Quoi donc, quoi donc, ô gens du cortège ?

Pourquoi voulez-vous contempler la Sulamite ?

Pourquoi voulez-vous dévisager la Sulamite ?
Est-elle donc une danseuse des camps ?
Et qu'est-elle à côté des baladines de Mahanaïm ? »

— Elle est rythme et mesure, la Sulamite ;
Elle est dansante de sa nature, la fille de Sulem.
Ah ! tes deux pieds dans leurs sandales, qu'ils sont
beaux, ô princesse,

Que tes pas sont beaux avec tes brodequins, ô fille
de noble race.

Le galbe de tes jambes, les jointures de tes cuisses et
la courbe de tes hanches, quelle merveille !

Le contour de tes reins est un collier d'or, chef-
d'œuvre d'un orfèvre suprême.

Ton ombilic est une tasse ronde, pleine d'un mélange
exaltant.

Ton ventre immaculé est une feuille de nopal de la
blancheur des lys ;

Tes deux seins sont les deux faons jumeaux d'une
gazelle ;

Ton cou est beau comme une tour d'ivoire.

Tes yeux sont les deux lacs d'Hessébon, où aiment à
se mirer les adolescentes de la porte Bath-Rabbim.

Ton nez est droit et fier comme est droite et fière la
tour du Liban qui regarde vers Damas.

Ta tête est belle comme le Carmel sur la mer.

Ta chevelure pourprée flotte sur tes épaules comme
un manteau de roi,

Elle enchaîne dans ses boucles les rois.

Les deux grains de tes seins sont grains de raisin ;

Ta taille souple est le ployant rameau du dattier.

Et, vraiment, tout entière tu es ravissement, ô beauté.

Tu es une source de délices dans l'enivrement des
voluptés.

Ne serait-ce que par le raisin de tes seins,

Tu désaltérerais l'assoiffé mieux que le fruit de la
vigne.

L'odeur de tes narines fleurit la pomme ;

Et l'haleine de tes lèvres parfume nos cœurs. »

* * *

— « Mais toi, mon unique amant, ne tarde pas
davantage.

Viens et partons vers les vergers,

Nous passerons la nuit dans le proche hameau.

Nous nous en irons, à l'aurore levante,

Voir si la vigne a sorti ses bourgeons.

Nous irons voir si les ceps sont épanouis,

Et si les calices des grenadiers sont illuminés.

Là, de mon vin je rafraîchirai tes lèvres.

Je te ferai don de mes secrètes richesses.

Autour de nous les mandragores exhaleront leurs pénétrantes odeurs.

Et il y aura, à portée de nos mains, les fruits délicieux de la nouvelle saison et ceux de la saison passée.

Or tout cela est pour toi seul dont mon cœur est épris,

O toi qui as mis ton désir sur moi. »

CHANT HUITIÈME

— « O que n'es-tu mon frère de ma mère !
A la face de toute la terre, que n'es-tu l'allaité par
le sein de ma mère !
Je pourrais partout me rencontrer avec toi, échanger
avec toi mes baisers,
Sans provoquer les railleries des jaloux.
Je te prendrais par la main,
Je t'introduirais dans la maison de ma mère,
Dans la chambre où je suis née;
Et ma mère veillerait sur nos amours.
Tu goûterais dans la sécurité mon propre vin et le jus
de mes grenades.
Je mettrai ma main gauche sous ta tête, et mon
bras droit t'enlancerait... »

* * *

Je vous adjure, ô filles d'Irosalim,
Par les chevreuils et par les biches des champs,

Point ne réveillez ma bien-aimée qui repose,
Et point ne l'avertissez qu'à l'heure choisie par elle. »

* * *

— « Je viens te retrouver, ô ma chérie,
Sous l'arbre pommier où nous fûmes fiancés,
Là même où tu fus éveillée à l'amour. »
— « O mon aimé, serre-moi bien contre toi;
Place-moi comme un cachet sur ton cœur.
Comme un bracelet à ton bras..

Car le Sage a dit :

— « L'Amour est fort comme la Mort,
Sa passion est invincible comme le Destin,
C'est une flamme implacable comme le Schéol,
C'est la flèche de feu de Yahvé l'Eternel.
Ni les torrents ni les fleuves ne sauraient éteindre la
flamme d'amour.
Et si l'humain donnait tout ce que possède sa main,
Même le contenu de sa demeure,
Pour avoir une parcelle d'amour,
Tous ces dons seraient vains, si l'humain n'était lui-
même amour. »

Et les Anciens disent encore :

— « Le Roi Suleïman avait une vigne à Baal-Ammon.
Il préféra la confier à des fermiers,
Et chacun d'eux, en échange des fruits de la vigne,
Donnait à Suleïman mille sicles d'argent... »

— « Or moi je laisse à Suleïman ses fermiers et
sicles d'argent,
Et je garde mon unique vigne pour mon unique
amant. »

* * *

Et les fils de ma mère disent de leur côté :
« Notre sœur la petite est jeune encore,
Une enfant à peine nubile, avec les seins à peine
formés.
Un tracas, un souci.
Il nous faut veiller sur elle... »

— « Que non. L'amour de mon bien-aimé est ma
sauvegarde.
Il a fait de moi une tour inexpugnable.
Je suis pour lui un jaillissement de joie. »

— « Oui, tu es ferme, ô ma bien-aimée;

Tu te défends comme un rempart couronné de créneaux d'argent.

Tu es inébranlable comme une porte en bois de cèdre lamée d'or et doublée d'argent.

Tu es, pour ton amant, une source de délices, un jaillement de joie,

Ah! dans le jardin où s'enchant la nuit,

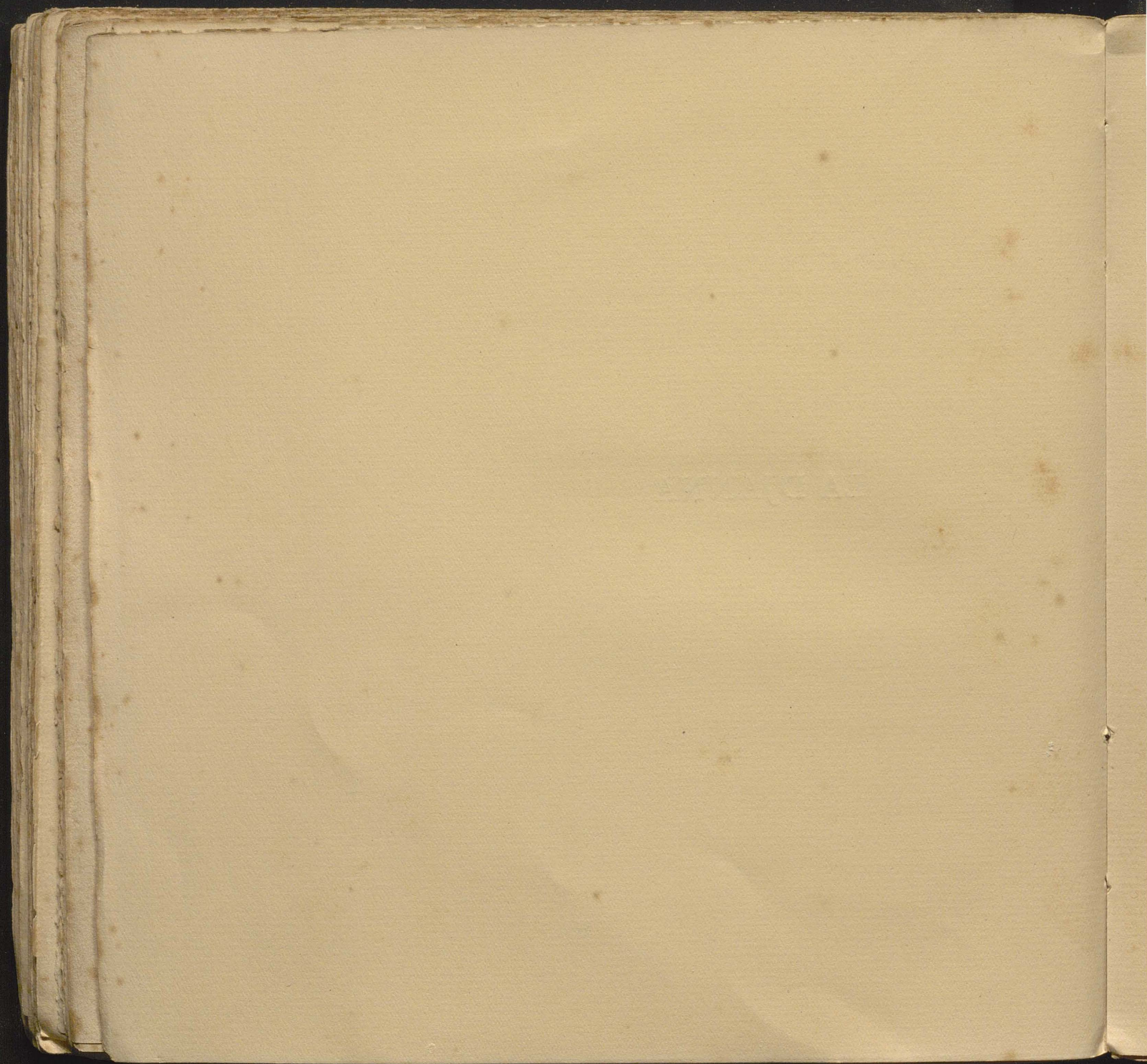
Fais-moi tout bas entendre ta voix,

Pour que mes compagnons ne l'entendent pas avec moi. »

— « Enfuis-toi, pour le moment, ô mon bien-aimé,

Mais vite reviens-moi, vif comme le chevreau, agile comme l'antilope, à travers les monts embaumés. »

LA DJANNA



LA DJANNA

Il est relaté dans le Livre du Savoir — mais le vrai Savoir est chez le Maître du Savoir — que, dans les jours écoulés du passé des âges, et dans les années de l'intérieur du temps,

Il y avait un Adolescent.

Et cet Adolescent vivait dans une vallée de mystère et d'ivresse, au milieu des parterres de safran, dans les Iles du Rêve et de l'Enchantement.

Et la vie de cet Adolescent était paix et douceur. Et bien qu'elle fut rayonnante de prestiges, elle demeurait ignorée des esprits quotidiens. Mais les cœurs clairvoyants en savaient les dévoilements, et seuls ils en connaissaient l'occultation.

Or, bien que simple Derviche entre les Derviches djélaliens, le beau Solitaire était un Soufi insigne, un Prince du Sentiment.

En vérité, propriétaire de la richesse intérieure, il était

un de ces êtres d'élection qui ne nous déçoivent jamais.

Ils sont comme la fleur de l'aloès socotrin : ils ne fleurissent qu'une fois par siècle.

Mais ils respirent dans une sphère supérieure à celle de l'intelligence ; à la source même de la splendeur intellectuelle.

* * *

La bénédiction, à sa naissance, l'avait créé Fils de Roi, mais Fils de Roi d'un royaume intangible et dont les frontières idéales ne sont jamais contestées.

Et la même bénédiction avait allumé dans sa poitrine le briquet du génie.

Et elle avait fixé dans son cœur, avec le clou d'or de l'équilibre, le sentiment du juste et le sentiment du beau.

Et elle l'avait doué de tous les dons pénétrants, privilège des vrais Fils de Roi.

Possesseurs du fluide divin, en leurs yeux reluit la parcelle de l'âme universelle, comme le soleil reluit dans une goutte d'eau.

* * *

Mais, en vérité, hormis ces dons, l'Adolescent ne possédait absolument rien.

En vérité, hormis l'intuition pénétrante, hormis l'inspiration pénétrante, et hormis la magie pénétrante, l'Adolescent ne possédait absolument rien.

Et ne possédant rien, il n'était possédé par rien.

Et tout nu, avec sa seule beauté, il ne redoutait pas les voleurs.

Mais, sur son front étoilé, il portait la visible auréole de la Double Lumière et la tiare de l'empire des cœurs.

..*

Or, d'un être de cette nature, qui illumine de son reflet tous ceux qui l'approchent, la substance essentielle pouvait-elle être à la merci d'un accident de la matière ?

Que peuvent, en effet, les revirements du sort, les bourrasques et les retours du destin, contre celui dont la subsistance est l'abstention, dont la seule nourriture est l'illusion, et dont la boisson est l'eau des mirages ?

..*

Quant à son état habituel, n'était-ce pas l'Ivresse ?

Certes, l'Ivresse était son état, mais c'était une ivresse antérieure à la création de la vigne

Dans cette vallée, l'Adolescent, ivre de sa nature, avait pour tapis de repos, les tapis aux sept couleurs des changeantes saisons.

Mais qui étaient ses tapissiers ?

C'était le soigneux vent du matin, et c'étaient les souffles discrets du soir.

Et, pour musique, il avait la musique des harmonieuses pensées.

Mais qui étaient ses musiciens ?

C'étaient les rameaux et leurs habitants.

Et, comme auditeurs de sa parole, il y avait les auditeurs dont l'ouïe est indépendante de l'oreille

Visage souriant,

Visage souriant, avec tes yeux tranquilles...

Dans ta demeure de la vallée, tu passais les heures, là, dans le coin de la sérénité, dans l'angle du recueillement, sur la natte du renoncement, la tête dans le collet de la réflexion.

Car tu savais que l'agitation n'est point le mouvement,

Que la vie est au-dedans de la fleur, et que la fleur
demeure la fleur de quelque nom qu'on l'appelle.

Comme le musc,

Comme le musc, est, en vérité, ce qui est musc de
naissance, et non ce que le vendeur appelle musc.

Quant à l'Amour...

* * *

Quant à l'Amour, Il est ta vie même.

L'Amour vit en toi à la manière des parfums.

Il remplit les veines de ton cœur.

Il ne laisse en toi de place pour rien d'autre,

Pour rien d'autre, en vérité, que pour penser à la

Rose,

Et pour prendre rendez-vous avec la Divine Amie.

* * *

« Mais qui te dira ce qu'Elle est, cette Divine
Amie? »

— « Une Face Ineffable. »

— « Et qui peut contempler la Face Ineffable? »

— « Les seuls fils de la Divine Amie. »

Or, dans cette solitude de la Vallée, le Soufi
adolescent avait un compagnon,

En vérité, un compagnon du même âge que lui, et
qui était son unique confident.

Et c'était un délicat et frémissant compagnon, plus
mystérieux encore que lui-même,

Un Oiseau des Hauteurs,
Le Grand Simourg Ailé,
Le gardien secret de l'empire intérieur.

Et, ce jour-là, l'Adolescent parla à ce compagnon
voilé.

Avec respect, avec douceur, avec modestie, il lui parla.
Par adjuration, il lui dit :

« O mon cœur...

« O mon cœur,
O doué de deux ailes chimériques,
Deux ailes chimériques dont les plumes sont faites de
nos désirs,

O Toi qui es moi, quand moi je suis toi,
O celui qui a vu la lumière quand j'ai vu moi-même
la lumière,

O Toi qui t'es épanoui quand je me suis épanoui,

Qui t'es dilaté quand je me suis dilaté,

O cœur qui a sangloté quand j'ai sangloté, qui est
silencieux quand je suis silencieux,

O compagnon qui a ri par rires quand rieur j'ai ri,

Qui a dansé par danses quand, brûlé d'Amour, j'ai
dansé,

Qui jamais ne dort quand je dors,

Qui ne quitte jamais l'ensorcelant pays d'amour que
j'habite,

O mon frère issu de la moelle et des os de mes Sept
Ancêtres,

Et dont l'esprit est un magasin d'aromates,

O Toi qui marches de jour dans le cœur de la nuit,
en ennemi de tout ce qui est trouble, des yeux
détournés, des visages ternes, de la langue restrictive,
des âmes de bitume,

O destructeur des ombres et des phantasmes, toi qui
aères les cavernes de l'obscurité,

O promeneur clair qui met en déroute les rôdeurs
insolites et les habitants sans chair et sans voix des lieux
déserts,

O subtil comme la féérique Salamandre, laquelle est

froide au milieu du feu et flamme au milieu des neiges,

O propriétaire de la Coupe de Djem et du Miroir d'Alexandre,

O Maître des philtres et des talismans, très savant dans l'Alchimie du Bonheur,

O riche héritier du dernier mot de l'Évangile et de la première lettre du Koran,

O MON CŒUR!

O mon Cœur, O Moi-même,

Je te salue avec attendrissement, avec modestie,

Ah! le salam par milliers de salams sur toi et autour de toi.

Voici...

Voici qu'aujourd'hui le désir de la Face Ineffable me tire par le pan de mon manteau,

Voici que l'appel de la Divine Amie me sépare de mon corps,

Voici que le désir de Son Visage bouleverse ma poitrine...

Je t'adjure donc, ô Simourg Ailé du voyage,

Toi qui connais les Douze Maisons Célestes et les Dix Mille Sentiers des Cieux Astronomiques,

Je t'adjure.

Délie l'invisible lien dont mes orteils sont prisonniers,
soulève-moi de tes ailes,

Et, à travers les Sept Océans de Verre, à travers les
Décans d'Émeraude et les Exaltations des Échelles,

Ah ! soulève-moi de tes ailes, et mène-moi au
Zénith,

AU ZÉNITH!

Mène-moi jusqu'au cœur de la Féérique-*Djanna*,
Proche l'Arbre Sidra et le Lotus de la Limite,
Après du Visage Sublime, pour qui déjà nous
chantions d'amour dans le sein de notre mère.

Ah ! soulève-moi, ô Simourg des altitudes, et guide-
moi à travers le Grand Fleuve de la Voie Lactée,
lequel jamais ne dévie parmi la gravitation des sphères,

Et, naviguant, arrive en aigle planant jusqu'à la
Constellation Altaïr,

Par la seule vertu et la toute puissance de la lettre
Kaf et de la lettre *Noun*,

AU ZÉNITH!

Là même où rayonne le Maître de la Voix qui a
dit :

« Je suis le Seigneur de l'Astre Sirius. »

Lorsque l'Immortel Oiseau habitant de ta poitrine,
eut entendu cet appel par adjuration, il en comprit
aussitôt le sens intime, et en agréa le sentiment.

Et les deux ailes insignes, douées d'équilibre,
frémirent.

Et elles obéirent de toutes les plumes du désir.

Lors, les Quatre Maîtres Vents du ciel les
gonflèrent de leurs quatre souffles,

Et tous les liens humains se délièrent, et, *bismillah*,
« Au Zénith ! au Zénith ! »

Et ton manteau de laine, ô Soufi, gonflé par les
souffles, fut tiré avec véhémence dans le sens du départ,

Et, Derviche obéissant, tu suivis ton manteau
qu'emportait le Simourg de ton désir,

VERS LE ZÉNITH DU MONDE

Et vers les Premières Étoiles.

Or, voici.

Par delà Altaïr, par delà Attarek et Alhabor,

Par delà les Quatre Océans de Verre,
Par delà les Habitacles des Étoiles,
Par delà les Stations Hilégiales et le sein glacé des
Almocantarats,
Apparaît, dans un ciel de diamant,

LE PORTIQUE DU JASMIN.

* * *

Et, de l'intérieur, la voix de l'Ange du Portique se
fit entendre :

« Le Salam sur le beau Derviche, avec son cœur ailé,
« Et la jubilation sur l'Unitaire, féal-servant de
l'Unité.

« Le Salam, au Nom du Maître de la rotation des
sphères,

« Qui allume, en son heure, l'Étoile du Matin.

« Entre, ô jeune Derviche.

« Et que la bienvenue soit sur toi et autour de toi.

« La bienvenue ! La bienvenue ! »

* * *

Et le Ciel s'entr'ouvrit, et devint la rose.

Et l'Adolescent franchit le Portique du Jasmin.

Et les Jouvenceaux angéliques, beaux comme autant
de lunes,

Parés, pour leur Maître, de bracelets d'or et colliers
de perles,

Entraient et sortaient par toutes les portes.

Et ils s'empressèrent d'accourir auprès du bel
Adolescent.

Et ils l'accueillirent par l'accueil de leur sourire.

Puis ils le prirent par la main de l'amitié, doucement,
Et traversèrent avec lui, en mesure et en mesure,
Des galeries d'or au-dessus d'autres galeries d'hyacinthe
et d'émeraude,

Cependant qu'une musique de l'Au-Delà, ni proche
ni lointaine,

Se faisait entendre, par des inflexions d'une douceur
de songe, et par les notes mineures d'une simple flûte
éperdue et mélancolique.

Et les collines du ciel, par leurs oiseaux, alternaient à
l'envi avec cette musique,

Sur le rythme des battements de notre cœur.

Et la Vision du ciel féerique se déroula, Mystère sur
Mystère.

Et l'Adolescent reconnu, en elle, la Vision même que l'Ange resplendissant, debout contre l'horizon clair, avait, autrefois, décrite, Messenger du Maître des Visions :

* * *

O vous qui croyez !

Dans les Sept Royaumes du Ciel, il y a, pour vous, soixante-dix mille prairies,

Soixante-dix mille prairies, en vérité, de couleurs différentes, qui vous sourient de leur sourire.

Dans chacune de ces prairies, il y a soixante-dix mille palais de nacre et de corail.

Dans chacun de ces palais, il y a soixante-dix mille Salles d'Or, et soixante-dix mille Pavillons de topaze et de rubis.

Dans chacune des Salles d'Or, il y a soixante-dix mille plateaux d'argent sur leurs tabourets.

Avec soixante-dix mille mets savoureux de toute saveur, et soixante-dix mille boissons, différentes de goût et de couleur.

Dans chacun des Pavillons de topaze et de rubis, il y a soixante-dix mille lits haut placés, d'où s'échappent tous les parfums des Noces.

Et sur ces lits de volupté sont étendues dans votre

attente, Celles aux grands yeux blancs et noirs,
Les Houris aux membres de rose soigneusement
abritées dans leurs tabernacles,

Perles imperforées, que jamais n'effleura humain ou
Génie.

« Laquelle des grâces de votre Maître nierez-vous? »

Or Nous modelâmes ces Adolescentes, par mode-
lage soigné,

Et nous les façonnâmes pucelles délectables, pour
votre spécial usage, ô Compagnons de la Dextre,

Avec leurs seins ronds de leur nature, et leur virgi-
nité sans cesse renouvelable, renouvelée.

Passionnantes et passionnées, elles s'uniront à vous,
chaque jour, autant de fois que vous jeunâtes de jours
en Ramadan.

« Laquelle des grâces de votre Maître nierez-
vous? »

Jouvencelles pareilles, pour le teint, aux œufs posés
sur le sable,

Leur chair, fraîcheur de corail, si vous la goûtez,
vous la trouverez comme d'un mélange de Kafour, de
gingembre et de pâte d'amandes.

En elles, ce qui est rose est ravissant plus que la rose;

en elles, ce qui est blanc a la candeur du jasmin.

« Laquelle des grâces de votre Maître nierez-vous ? »

Vierges au regard contenu, elles vous parlent, et c'est un déroulement de fines broderies.

L'haleine de leur bouche est parfumée de neuf sachets de musc pur,

Et elles sont à vous, en donation de choix, dans l'éternelle sécurité.

« Laquelle des grâces de votre Maître nierez-vous ? »

Mais voici les Deux Jardins : Djanna la Féérique et le Délicieux Naïm,

Tous deux doués de belles branches, tous deux ornés de rameaux diversifiés.

En eux il y a deux sources, œils d'eau courante ; en eux il y a les fruits-délices et, de chaque fruit, deux couples ;

En eux il y a vous-mêmes accoudés sur des tapis dont la doublure déjà est de brocart,

Aux bords du fleuve Kawthar qui roule pour vous ses eaux de miel et de neige,

Tandis qu'à portée de votre main les fruits mûrs des Deux Jardins s'inclinent.

« Laquelle des grâces de votre Maître nierez-vous? »

Mais outre ces deux jardins, il en est, pour vous, deux autres plus féériques encore,

Jardins touffus et d'un vert très foncé, où sont les dattiers et les grenades.

Là, beaux coussins et soieries, et tapis abkariens magnifiques,

Sur lesquels vous vous ferez vis-à-vis, vous congratulant,

Alors qu'attentifs à vos ordres, échansons pleins d'agrémens, circuleront les Jouvenceaux éternels.

Ah! regardez-les, regardez! Vous les croiriez perles éparpillées.

Ils circulent autour de vous avec coupes, aiguières et gobelets de frais *maïne*,

Dont vous ne serez jamais étourdis, jamais angoissés,

Avec fruits savoureux selon vos préférences, et viandes d'oiseaux selon vos désirs.

Jouvenceaux éternels, uniquement voués à votre bon plaisir, ils sont si beaux que vous les confondez avec les jouvencelles des jardins.

Et tout cela en récompense de votre bien-agir d'autrefois.

« Laquelle des grâces de votre Maître nierez-vous ? »

Là sur les beaux coussins et les trônes haut placés,
Vous serez parmi les lotus sans épines,
Parmi les acacias aux grappes superposées,
Parmi les eaux vives qui courent, parmi les fruits-
délices abondants.

Là, point vous n'entendrez bavardages ni trivialités.
Rien que propos charmants, et les mots Salam !
Salam !

« Laquelle des grâces de votre Maître nierez-vous ? »

En vérité, les Purs boiront d'une coupe dont le
mélange est de la source Kafour,

Les Purs qui ont satisfait à leurs vœux, autrefois, et
redouté le Jour dont le maléfice est épars,

Qui ont nourri de leur propre nourriture, bien
qu'elle fût pour eux-mêmes désirable, le pauvre,
l'orphelin et le captif, en disant :

« En vérité, nous vous nourrissons pour le Visage
Sublime. Nous ne vous demandons, en retour, ni grati-
tude ni mercis. Lui seul est notre suffisance. »

Aussi dépêcha-t-Il à leur rencontre splendeur et gâté,
et leur octroya-t-Il jardins féeriques et soieries.

Accoudés sur les nuptiaux coussins, ils ne connaissent, là, soleil ni froid lunaire.

Et sur eux se penchent les ombrages, là, et s'inclinent les fruits mûrs, par inclinaison.

Et circulent, les jouvenceaux, avec vases d'argent et précieuses amphores, leur offrant à boire d'un gobelet dont le mélange est purissime,

Puisé à l'œil d'eau que l'on nomme Salssabil.

Ah! visages, ce jour-là, reposés, suaves, esprits satisfaits de leur bien-agir!

Et si tu regardes leur vêtue, tu regarderais subtil satin, brocarts de choix et vertes soeries.

Et si tu regardes là, tu regarderais un délicieux séjour Naïm, un vaste domaine royal, belles vigneraies et tapis anazerbiens épars.

Tout cela!

Tout cela en la demeure Djanna et en le Double Jardin Naïm, au bas desquels courent les fleuves.

« Laquelle des grâces de votre Maître nierez-vous? »

O mes fervents, mangez et buvez. Délectation à vous!

Délectation à vous, en récompense de ce que vous donnâtes à crédit durant les jours révolus.

Mangez et buvez, délectation à vous, à cause de ce que vous avez accompli dans le bien-agir.

Car vos œuvres vous demeurent, et vous n'êtes frustrés de vos œuvres en rien.

Et Nous étalons pour vous les plateaux, et les donations définies, et la réception fastueuse,

Et Je serai toujours pour vous le Maître munificent.

« Laquelle des grâces de votre Maître nierez-vous? »

Et maintenant, annonce à Mes croyants l'heureuse nouvelle,

Confirme-leur que dans mes féeriques jardins, au bas desquels courent les fleuves,

Chaque fois qu'ils goûteront d'un fruit de ces jardins, ils s'écrieront : « Voici le fruit qui nous réjouissait le plus sur la terre. »

Confirme-leur qu'il y a pour eux, là, les jeunes épouses lustrales, vierges garanties, dont la virginité sera pour eux renouvelable, renouvelée.

Et chaque fois qu'ils se réjouiront en elles, ils s'écrieront : « Exalté soit notre Maître! Voici la promesse qui nous réjouissait le plus sur la terre. »

Et ils ajouteront : « Béni soit à jamais le Grand Nom, le Sublime. »

Lorsque l'Adolescent aux yeux tranquilles eut ainsi,
par l'esprit profond de l'entendement, constaté la réalité
des Promesses Antérieures,

Il pencha un front attristé sur son mystique compa-
gnon, le Grand Oiseau Simourg, son propre cœur.

Et ses larmes coulaient, tout le long de ses joues, sur
sa poitrine et sur son cœur.

Alors le discret Compagnon Ailé, son frère dans la
déception, se décida à rompre le cachet du silence, et
lui dit :

« Hélas ! ô fils de mon père et de ma mère, hélas !
toutes ces faveurs tangibles d'un ciel matériel..

Hélas ! Jardins édeniques qui vous balancez et
chantez de tous vos ruisseaux,

Montagnes et bocages du ciel, avec vos oiseaux,
galeries d'ombres, sources touffues, fleuves coureurs,

Et vous, vierges plaisantes et votre innocence...,

Et vous aussi, candides jouvenceaux,

Vous n'étiez donc pas de purs symboles, pour les
cœurs éblouis, d'un ciel métaphysique ?...

Hélas ! Est-ce donc de telles joies que nous sommes
venus querir au Zénith du Monde ?

Ou est-ce Toi Seule, Divine Amie, insondable
Sagesse, Lumière Intelligible ?

Toi qu'alimente, dès avant la Création, une Huile
d'un Olivier qui n'est ni de l'Orient, ni de l'Occident,

Indicible élément qui brûle de Lui-Même, sans que
le feu le touche, et devenu par sa propre vertu, lumière
sur lumière ?...

Mais toi, ô mon frère de lait, compagnon de pureté,
qui vivais, sur la terre, dans le coin du renoncement,
sur la natte de la réflexion,

O Soufi dont la nourriture était l'illusion, et la
boisson l'eau des mirages,

O toi dont l'ivresse était une sorte sublime, anté-
rieure à la création de la vigne,

Toi qui avais aboli de l'écrin de ton esprit la raison,
cette vanité, pour n'y laisser que la folie, cette subli-
mité,

Toi qui avais rejeté les inventions humaines, ces
vieilleries, pour ne t'attacher qu'à la découverte, cette
nouveauté,

Toi qui sais que le ciel est non point sous la voûte
éloignée, mais sous la voûte la plus proche, au-dedans
de ta poitrine,

Es-tu venu chercher au Zénith d'Altaïr, par delà
Alhabor, au ponant de Sirius,

Es-tu venu chercher, ô Amant de la Divine Amie,
autre chose que

LE VISAGE INEFFABLE?

Et l'Adolescent aux yeux tranquilles leva un index
attestateur, et répondit à son Cœur :

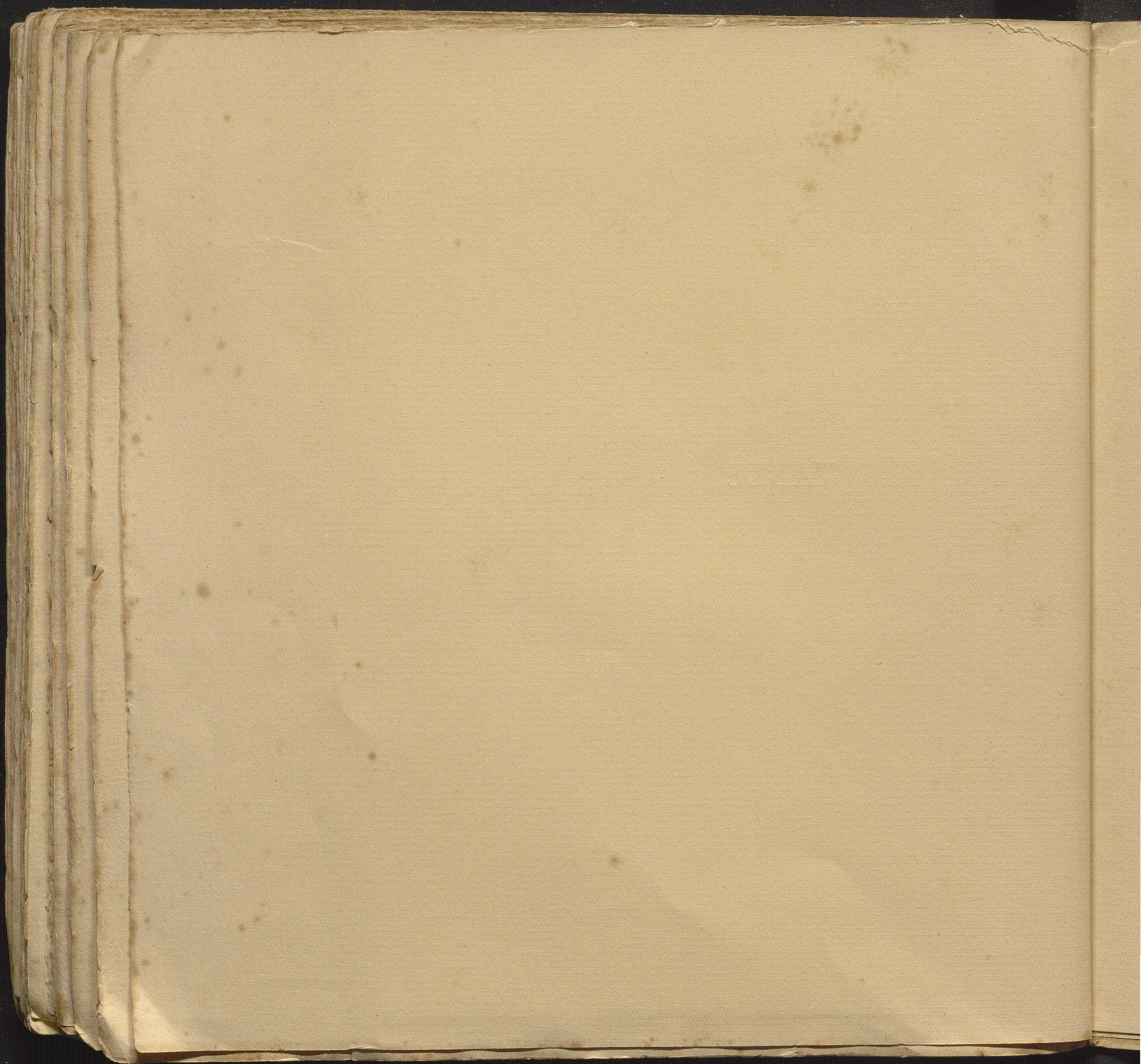
RIEN D'AUTRE QUE LUI.

Puis il se tourna dans la direction de l'Orient.
Et, comme s'éteignaient les dernières étoiles et que
s'allumait le matin,
Il salua les Jouvenceaux angéliques.

Et, seul avec son Cœur, il descendit lentement vers
le Nadir.

FIN

TABLE

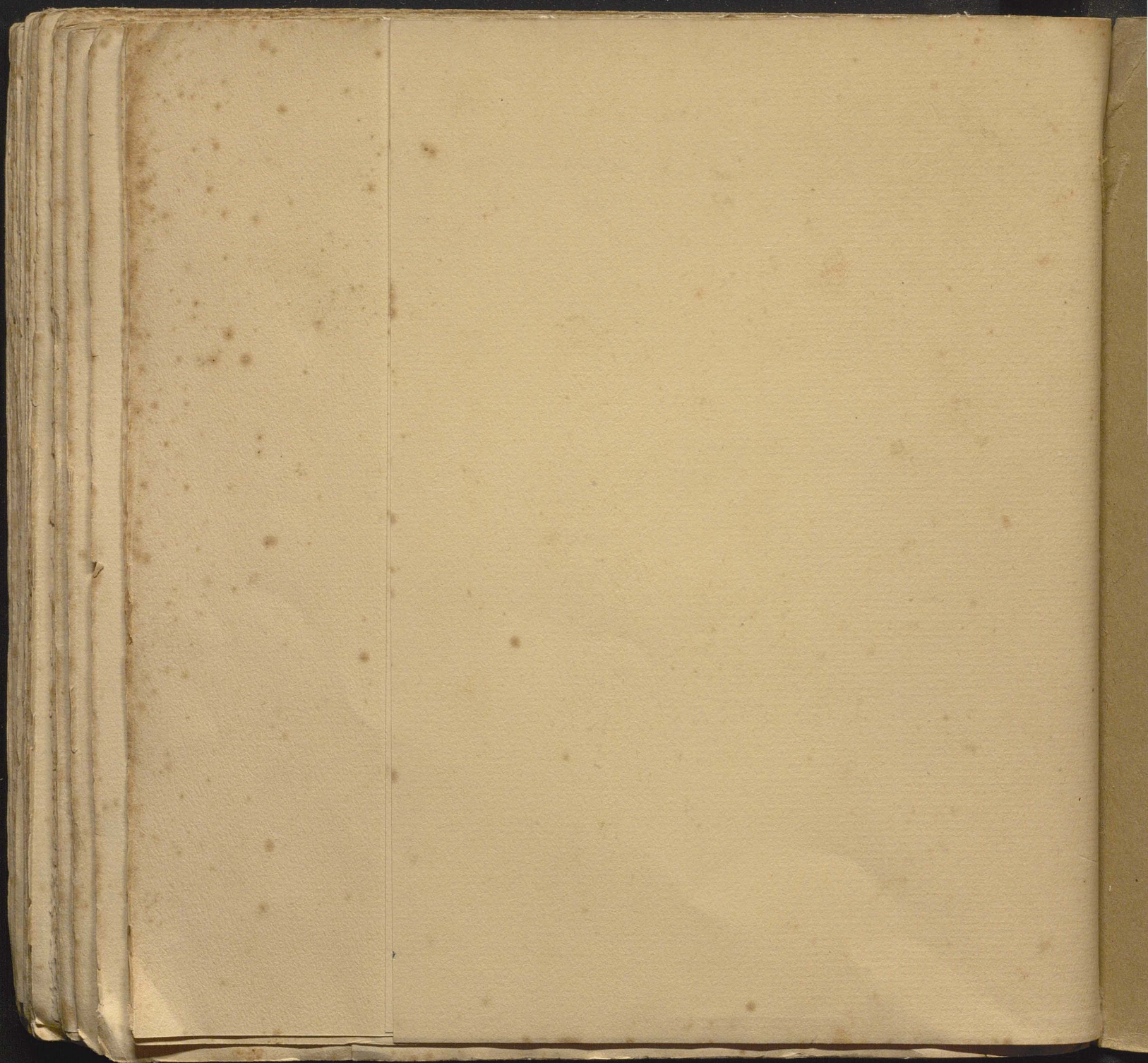


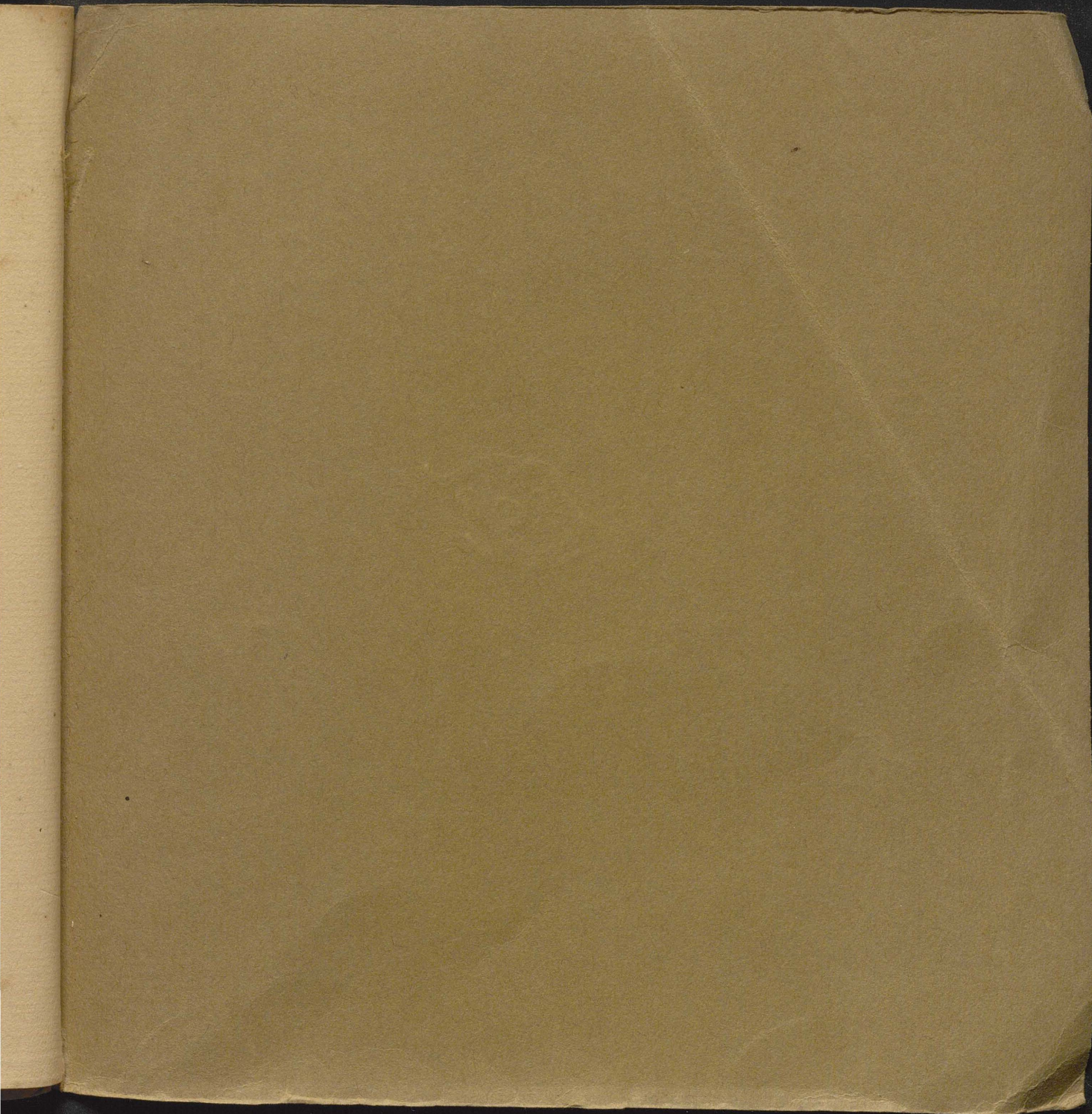
TABLE

LA GENÈSE	5
La Création par le Verbe.	7
La Création par Métamorphose.	14
Le Mystère du Jardin.	18
La Généalogie Adamique.	23
 RUTH ET BOOZ.	 27
 LE LIVRE DES ROIS.	 55
Le Drame d'Adonia.	57
Les Deux Prostituées.	73
Le Règne de Salomon.	77
Le Temple.	81
La Reine de Saba	105
La Fin de Salomon	108
 LE LIVRE D'ESTHER	 113
 LE CANTIQUE DES CANTIQUES.	 159
Chant Premier.	161
Chant Deuxième.	165
Chant Troisième.	169

Chant Quatrième.	172
Chant Cinquième	177
Chant Sixième.	181
Chant Septième	183
Chant Huitième	187
 LA DJANNA	 191

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 30 NOVEMBRE 1931
PAR
L'IMPRIMERIE HÉRISSEY
A EVREUX





EF

UNIVERSITY
OF HERIOT-WATSON
EDINBURGH

D. J. C.
MATHURIN

PAGE
CAPITALES

FVII

10 Paris

1811

10 Paris